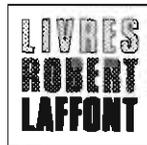


Florentine
raconte...

Florentine Morvan Maher

Florentine raconte...



UNE ÉDITION SPÉCIALE DE LAFFONT CANADA LTÉE,
EN ACCORD AVEC LES ÉDITIONS DOMINO LTÉE

Préface

Le monde littéraire parle beaucoup de l'écriture féminine dont il voit l'éclatement jeune et prometteur. Et l'oeuvre de Florentine Morvan Maher, octogénaire, s'inscrira désormais dans ce mouvement en plein essor.

Sans doute, sa parole est un retour aux sources, un regard sur la longue et belle route parcourue depuis la fin du XIX^e siècle.

Mais cette parole à couleur d'antan possède une clairvoyance qui la rend extrêmement présente, éminemment actuelle.

Le lecteur attentif saisira d'emblée la force intérieure de cette femme qui a, toute sa vie, cherché à exprimer ses désirs et ses idées.

Elle a réussi.

Pierrette Maher Benoit
automne 1979

À mes enfants

Remerciements

L'auteur tient à remercier chaleureusement les personnes qui, par leur aide, ont permis l'édition de son texte manuscrit.

Merci aux directeurs du journal *Le Troisième Âge* pour le grand intérêt qu'ils ont porté à son travail. Leur choix a été le départ d'une grande aventure.

Merci à ses enfants, qui ont révisé son texte et lui ont fidèlement conservé son originalité.

Elle apprécie à leur juste valeur les services rendus au cours de la préparation de cette édition.

Elle est enfin reconnaissante envers ses parents et amis qui ont accepté spontanément de joindre à ses photos personnelles certaines de leurs photos d'époque.

Chapitre 1

Les lieux

Quand j'étais jeune, nous chantions une chanson nostalgique : « Souvenirs du jeune âge sont gravés dans mon cœur... » C'est bien ce qui m'arrive ; je ne puis me débarrasser de ces souvenirs qui me hantent et qui me tiennent compagnie maintenant que je vis seule. Heureuse je suis, ils sont plutôt joyeux, amusants, même si nous avons eu des épreuves comme c'est le lot de tout humain. Je vais essayer de les ressusciter pour autant que ma mémoire ne me fera pas défaut, et tant pis si ce n'est pas toujours exact, ça n'a pas d'importance.

Je suis née et j'ai vécu à la campagne, sur une ferme qui appartient à notre famille depuis longtemps. La sixième génération y habite actuellement ; nous avons un filleul, Renaud Morvan, qui est sur la terre et prospère ! Il a marié une vraie femme d'habitant.

Notre terre est située à Saint-François-du-Lac (comté de Yamaska). Cette paroisse longe la rivière du même nom. Elle est composée, d'un côté, de rangs qui commencent tous au Grand Chemin qui longe la rivière, jusqu'à ce qu'elle arrive au lac Saint-Pierre qui, lui, est un élargissement du fleuve Saint-Laurent. De l'autre côté, les rangs entrent dans les terres jusqu'à la rivière Yamaska dans la paroisse voisine. Donc, le haut de la rivière est un rang ; ensuite, il y a un autre rang du nom de La Troisième, puis le village qui fait face à celui de Pierreville, de l'autre côté de la rivière. Passé le village, se trouve un autre rang du nom de Sainte-Anne, et celui

de la Grande Terre qui suit la rivière, puis celui du Bois de Maska. Le reste de la paroisse finit à la baie Lavallière et aboutit au lac Saint-Pierre ; c'est ce qu'on appelle le rang du Petit Chenail (chenal), où nous demeurions.

Avant d'aller plus loin, disons qu'à Pierreville, il y a deux villages : celui des Blancs et celui des Abénakis (Odanak). Je vais le dire dans les termes de ma jeunesse : c'était le village des sauvages. Le curé de ce village était un Indien : l'abbé de Gonzague. Une des cousines de mon père s'était mariée avec un de ces sauvages : Samuel Satacousse. Tous du bon monde, mais nous, les enfants, n'aimions autant pas les rencontrer ! Quand les enfants venaient au monde, ils étaient apportés par les sauvages. Ce n'était pas rassurant !

Dans notre rang, ce petit chenail était une partie de la rivière Saint-François qui s'était permis des fantaisies et avait formé des îles jusqu'au lac Saint-Pierre tout en continuant son parcours jusqu'à son lit, que nous appelions le Grand Chenail mais qui était la rivière Saint-François. Elle bifurquait donc et laissait échapper de petits cours d'eau que nous appelions des chenails. Elle a formé l'île Saint-Jean, en face de chez nous ; plus loin, c'était l'île Landry, habitée par les Landry et une famille Grenier. Le chenail portait le nom de Landry, et, encore plus loin, c'était l'île Notre-Dame-de-Pierreville. Elle était assez grande pour constituer une paroisse. C'est le chenail Tardif qui la bordait de l'autre côté. Plusieurs petits ponts reliaient ces îles. Le coude que la rivière faisait pour rejoindre son lit s'appelait le chenail à Brisebois. C'est peut-être compliqué, mais nous, nous étions habitués, puisque les îles étant petites, nous voisinions avec les gens qui y habitaient.

À Notre-Dame, près de la Grande Rivière, il y avait, outre les habitants (cultivateurs), beaucoup de navigateurs sur des chalands. Ils allaient jusqu'aux Grands Lacs. À Notre-Dame aussi, il y avait le moulin des Tourville. Mon père,



La *shop* d'embouteillage de l'eau minérale Abénakis, juste en face de l'hôtel. Au début du siècle cette eau était déjà appréciée.

dans les temps morts chez les habitants, allait travailler là pour \$1.10, « d'une étoile à l'autre ». C'est ce qu'on disait.

Le rang du Petit Chenail finissait à la Saline (Abenakis Springs). Quand je dis qu'il finissait à la Saline, c'était en remontant au village, car l'autre bout indiquait la fin de la paroisse : c'était le lac Saint-Pierre et le fleuve Saint-Laurent. La rivière, qui s'était éloignée dans ce bout, avait laissé grand de terrain dans le bas de la côte. Quand je parle de la côte, c'est toujours celle qui suit le grand chemin. Donc, à Abenakis Springs, il y avait des sources d'eau salée que le propriétaire de l'hôtel exploitait. Deux sources entourées de jolis kiosques. Cet hôtel appartenait à un Anglais, M. Kimpton. L'hôtel était grand, avec un parterre important, tout en pelouse en avant où il y avait des balançoires. Les pensionnaires, des Montréalais et des Américains surtout, affluaient tout l'été. Ces gens venaient prendre des marches (se promener)

dans notre rang, qui était le plus beau. Nous les admirions, car ils ne travaillaient pas, ils étaient bien habillés et ils parlaient tous l'anglais ! Étaient-ils supérieurs ? C'est ce que nous pensions dans le temps ! Étions-nous bornés ! ! ! Cependant, ces Anglais étaient très aimables. Aujourd'hui, l'hôtel n'existe plus, mais les sources sont encore exploitées et l'eau minérale Abénakis est très appréciée.

À cet endroit, commençait le rang du Bois de Maska. Pour nous, c'était un rang ennuyant. D'abord un bois, puis beaucoup de sable dans le chemin, ce qui était fatigant pour le cheval et pour nous. Il n'y avait pas grand-chose d'intéressant ! Pourtant, à la fin du rang, il y avait un pont, c'est-à-dire quelques madriers jetés sur un fossé, qu'on appelait le pont des Torrons ! À cet endroit, les vieux disaient qu'il y avait eu une bataille et que des hommes étaient enterrés là. Ils ajoutaient que parfois ces morts sortaient leurs mains et essayaient d'agripper les passants ! Nous allions quelquefois à Yamaska, chez un des cousins de ma mère. Alors, quand nous arrivions à ce pont, nous faisons reposer le cheval et puis ensuite, fouette cocher ! il avait affaire à prendre le galop ! Nous y croyions plus ou moins, mais nous avions peur quand même. Mon mari est né dans ce rang-là. J'écrirai plus tard dans quelles circonstances il est venu aboutir (habiter) au Petit Chenail.

Le Petit Chenail, capricieux comme tous les cours d'eau, passait tout près du chemin et tantôt s'en éloignait, ce qui était le cas chez nous. Ça nous faisait un grand bas de côte pour glisser, l'hiver. Là, nous récoltions du foin, mais il poussait aussi toutes sortes d'herbes à travers ça. Il y avait aussi la petite source près de la côte, et, plus loin, avant le chenail, le gros « tâte » (arbre). Nous avons toujours dit « le gros tâte ». Après chez nous, le chenail revenait près du chemin pour zigzaguer ensuite et entrer dans l'île Saint-Jean. Le che-



Le gros « tâte » (arbre) au bas de la côte devant chez nous. C'était un lieu de rendez-vous pour toutes occasions.

min montait et faisait une petite côte ; le terrain était plus élevé. Le chenail s'étant éloigné, il y avait plusieurs maisons habitées, pour la plupart par des journaliers et des poissonniers (pêcheurs). Après cet îlot de maisons, le chenail revenait prendre sa place près de la côte et du chemin. Là, il faisait un petit croche qui avait obligé le chemin à se reculer. Il continuait ensuite en se mourant tranquillement jusqu'à la baie Lavallière. Nous restions donc dans le bout de la paroisse.

La largeur de notre terre était à l'est de la maison, en allant vers le village. Je pense que nous avons un arpent et demi sur quarante arpents de long. Nous avons beaucoup de bois. Mon père a fait pas mal de défrichage, de l'abattis pour agrandir la terre pour les semences.

La maison que nous habitons était comme toutes les autres du rang, c'est-à-dire à toit français. Toit en pente avec une allonge, extension de la grand-maison mais moins large et moins haute. L'été, nous habitons cette allonge qui nous servait de débarras l'hiver. Le mois d'octobre venu, nous



En revenant des Quarante. J'ai beaucoup fait ce trajet...

déménagements dans la grand-maison, ce qui ménageait le chauffage. C'était plus chaud et plus agréable, car les fenêtres donnaient du côté du chemin. Nous avions donc connaissance de tout ce qui se passait : les habitants qui allaient au village pour des réparations, les journaliers qui passaient leur temps en petits tours dans le voisinage. Il n'y avait pas grand-chose à voir à ce moment de l'année. Les hommes réparaient les attelages, allaient faire le bois de chauffage pour l'été suivant et faisaient le train de la grange, c'est-à-dire soignaient les animaux et les nettoyaient. Entre-temps, ils se chauffaient près du poêle et fumaient la pipe. Ma mère les dérangeait souvent pour aller au poêle, et ça grognait ! Elle trouvait ça bien encombrant, des hommes dans la maison l'hiver, quoique ce fût bien commode de les avoir !

Notre maison, qui faisait face au chemin et au Petit Chenail, avait un grand perron sur le devant, qui faisait la largeur de la maison. La porte était au milieu. Celle-ci ne s'ouvrait que pour les grandes occasions : la visite de la paroisse avec la quête de l'Enfant-Jésus, les réceptions de mariage, les expositions des morts et aussi pour l'aération durant l'été. Vis-à-vis de la porte, il y avait une petite allée jusqu'au chemin, et, de chaque côté, de la pelouse. Mon père avait acheté et planté deux arbres d'agrément. Je ne sais le nom exactement ; nous les appelions des chênes de montagne. Ces arbres avaient des grappes rouges ; c'était des cormiers, je suppose. Nous les filles, nous jouions à la mère sur ce perron ; nous avions des poupées avec des têtes en pierre (ou porcelaine), qui étaient très jolies. Nous avions aussi des *sets* (services) de vaisselle en pierre, tous bien décorés !

Le chemin faisait le tour de la maison. Nous pouvions donc arriver d'un côté ou de l'autre. À l'est, c'était le jardin, entouré d'une clôture, pour le protéger des poules qui étaient libres et d'autres animaux aussi. Il y avait une grosse plaine (érable) à ce coin du jardin. Le chemin passait entre celui-ci



Les dimanches après-midi toute la famille se reposait au coin de la maison. Maman est là, mon frère Hervé, ses enfants. La porte d'en avant ne s'ouvrait que pour les grandes occasions.

Au coin de la maison, de gauche à droite : mes frères Hervé et Séraphin, l'oncle Émile Morvan devant et Upton.

et la maison. De l'autre côté, se trouvaient les bâtisses propres aux besoins de la maison.

Nous n'avions pas l'eau courante mais nous avions un bon puits. Dans la cuisine, nous avions une pompe à bras pour faire venir l'eau. Ce puits large et profond servait aussi de glacière pour conserver le lait, le beurre et la viande. Ces produits étaient déposés dans des chaudières, descendus et laissés en suspens dans l'eau du puits. Après le puits, il y avait une remise qui servait pour tout : l'hiver, ma mère y plaçait aussi ses beignes et ses tourtières pour les conserver. Le hangar, attenant à la remise, servait aussi de débarras pour toutes les choses qui devaient être à l'abri pour l'hiver ; il y avait des carrés dans le haut pour placer le grain, l'avoine, le sarrasin, etc., et, dans le bas, les braies (broyeuses) pour le lin à filer.

Attenante au hangar, se trouvait la remise à voitures, celle du dimanche et les autres pour le travail : boghei, barouche, charrettes à foin, carriole, *sleigh* d'hiver et un berlot. Ensuite, la « bécosse » (toilette extérieure : *back house*) avec deux trous : un grand et un petit ! Les bâtiments proprement dits débutaient le long de la clôture du voisin, où finissait l'emplacement des Lagotte. C'était d'abord l'écurie (nous avions deux chevaux et, parfois, un poulain), puis l'étable pour les vaches et les veaux, ensuite la grange pour le foin et les deux tasseriers contenant le grain. Au bout, c'était une bergerie, car nous gardions des moutons.

Après la bergerie, à gauche du chemin, il y avait un petit marais où il poussait toutes sortes d'herbes et où il y avait des grenouilles et aussi des ouaouarons. Ces ouaouarons disaient « rong » et nous leur répondions : « T'as pris du rhum ! » Mes frères avaient capturé deux hiboux dans le bois. Ils les avaient placés dans le haut de la bergerie, où nous montions dans une échelle, dehors, pour aller les voir, car il n'y avait qu'une petite porte. Mes frères les nourrissaient aux



Le puits servait aussi pour réussir de belles photos ! Upton, mes deux frères Hervé et Séraphin, et l'oncle Émile.

Près du puits, ma soeur Stéphanie, Séraphin et moi.



Une partie des bâtiments : la remise à voitures, le hangar, la grange...

grenouilles du marais. J'ai été les voir une fois et j'ai eu peur de ces yeux noirs et perçants. Je ne sais ce qu'ils sont devenus. Ç'a été une grande attraction pour nous et les enfants d'alentour.

Passé le marais, le chemin montait un peu et suivait la clôture du voisin. Il y avait une autre petite côte plus loin : c'était le coteau de sable. Nous en avons fait, des pâtés, dans ce beau sable blanc ! Il y avait là quelques arbres : des bouleaux, un saule et aussi un pommier. Ces pommettes, grosses comme des prunes, étaient rouges et délicieuses, quoique pleines de noyaux (pépins). Il y en avait aussi des jaunes et des plus grosses, que nous appelions des culongs.

Avant d'arriver au bois, il y avait un gros pin au milieu du champ. C'était le pin aux corbeaux, qui y faisaient leurs niques (nids). Les vaches pouvaient s'y abriter de la pluie ou du gros soleil et ruminer en paix. Ce gros pin a été frappé par la foudre un peu plus tard. Et nous arrivions au bois où il y avait une clôture et une barrière. Si nous étions à pied, nous sautions par-dessus la clôture, au lieu d'ouvrir la barrière. Nous nous amusions souvent à marcher sur ces clôtures de pieux qui étaient plus ou moins droits. C'était à qui tiendrait le plus longtemps sans tomber. Les hommes avaient fait un chemin de voitures à travers le bois pour aller à la cabane à sucre. Le petit chemin des vaches suivait la clôture jusqu'aux Quarante, c'est-à-dire le bout du bois, où il y avait un peu de terre défrichée jusqu'aux terres d'Yamaska. Entre ces terres, il y avait une languette de terrain que nous appelions la Costellerie. Je ne pourrais dire la signification de ce nom et à qui appartenait ce terrain pas bon et sur lequel se trouvait une vieille grange.

Aux Quarante, mon père semait du sarrasin qui poussait tant bien que mal, car c'était plutôt du sable ; les mulots se faisaient des tunnels dans les rangs. Nous les faisons sortir avec des branches et les apportions à la maison pour les chats, qui étaient toujours nombreux. Dans le bois, nous nous amusions à imiter les oiseaux et nous chantions à tue-tête : « Cache ton cul, Jérémie, Jérémie ! » Pour aller aux Quarante, nous prenions la charrette à deux roues. Le chemin étant plus ou moins tortueux, avec la charrette on passait partout. À part les plaines, il y avait beaucoup de pins et de sapins dans le bois, quelques bouleaux, des chênes que nous appelions des glan-tiers, et des épinettes. Une grande décharge traversait le bois. Sur les bords, il y avait de la belle mousse, où nous nous amusions et dormions quelquefois.

J'ai oublié de parler de la soue des cochons qui faisait aussi partie des bâtisses près de la maison. Nous avions aussi un

poulailler d'hiver dans le grenier de l'allonge. Quand le printemps arrivait, nous devions revenir habiter cette allonge. Il fallait que ce soit propre. Nous déménagions ordinairement après le temps des sucres. Quant au grenier, comme c'est le cas pour tous les greniers, tout ce qui ne servait pas y aboutissait.

Dans les cuisines, l'escalier était toujours placé près de la porte. Celui de la grand-maison avait une belle rampe avec des poteaux tournés, et le poteau du bas avait une grosse boule sur le dessus. Une belle glissade, mais aussi une dégringolade de temps en temps !

En entrant dans la cuisine d'été (l'allonge), il y avait le banc des siaux (seaux), avec trois tablettes. Celle du haut était moins large et on y plaçait les tasses en fer-blanc, le tombleur (gobelet) à poignée et une tasse plus grande pour les commodités. Sur la deuxième tablette, c'était les chaudières pour l'eau à boire et pour les repas. La troisième servait de débarras, pour les traîneries, sans oublier le petit pot de chambre pour le plus jeune ! À côté du banc des siaux, il y avait un autre banc plus étroit : quatre pattes supportaient un dessus avec entourage et troué au milieu pour placer le lave-mains. À côté, un rouleau pour s'essuyer les mains et, en dessous, un siau pour vider l'eau sale. Les restants du repas, les eaux des patates et des légumes étaient vidés dans le quart à drague (baril contenant la nourriture pour les cochons : lait sûr, eau de vaisselle, pelures de légumes, etc.) placé sous l'escalier. Les hommes allaient vider ça dans les auges à cochons. Les chats et le chien mangeaient des restants aussi, auxquels nous ajoutions du lait ou autre chose. Ils ne se plaignaient pas et étaient en bonne santé. Au-dessus du lave-mains, qui était vis-à-vis d'une fenêtre, nous accrochions un miroir pour les hommes qui se faisaient la barbe et pour nous, pour nous peigner.

Les fenêtres étaient à deux volets. Ma mère faisait des toiles avec des restants de tapisserie (papier-tenture) ; dans ce

temps-là, les maisons étaient toutes tapissées. Elle coupait des lisières de la largeur et de la longueur du volet et les clouait en haut des vitres, après y avoir mis un galon au milieu. Le galon, dans mon jeune temps, ma mère appelait ça du padou. Dans le jour, nous roulions ces lisières et les attachions au haut ou au milieu des volets. Le soir, nous détachions les galons et nous étions à l'abri des « watcheux » (écornifleurs) !

Dans la grand-maison, en avant dans le petit salon, il y avait deux fenêtres garnies de beaux rideaux de dentelle et aussi des chaises assez confortables, mais nous n'y allions pas souvent ; la porte restait fermée, et ça faisait du ménage à faire en moins. Les seuls souvenirs que nous y avions étaient des albums de portraits avec le couvert en velours rouge et une attache d'argent (nickelée). Beaucoup de portraits en « zing » (zinc) !

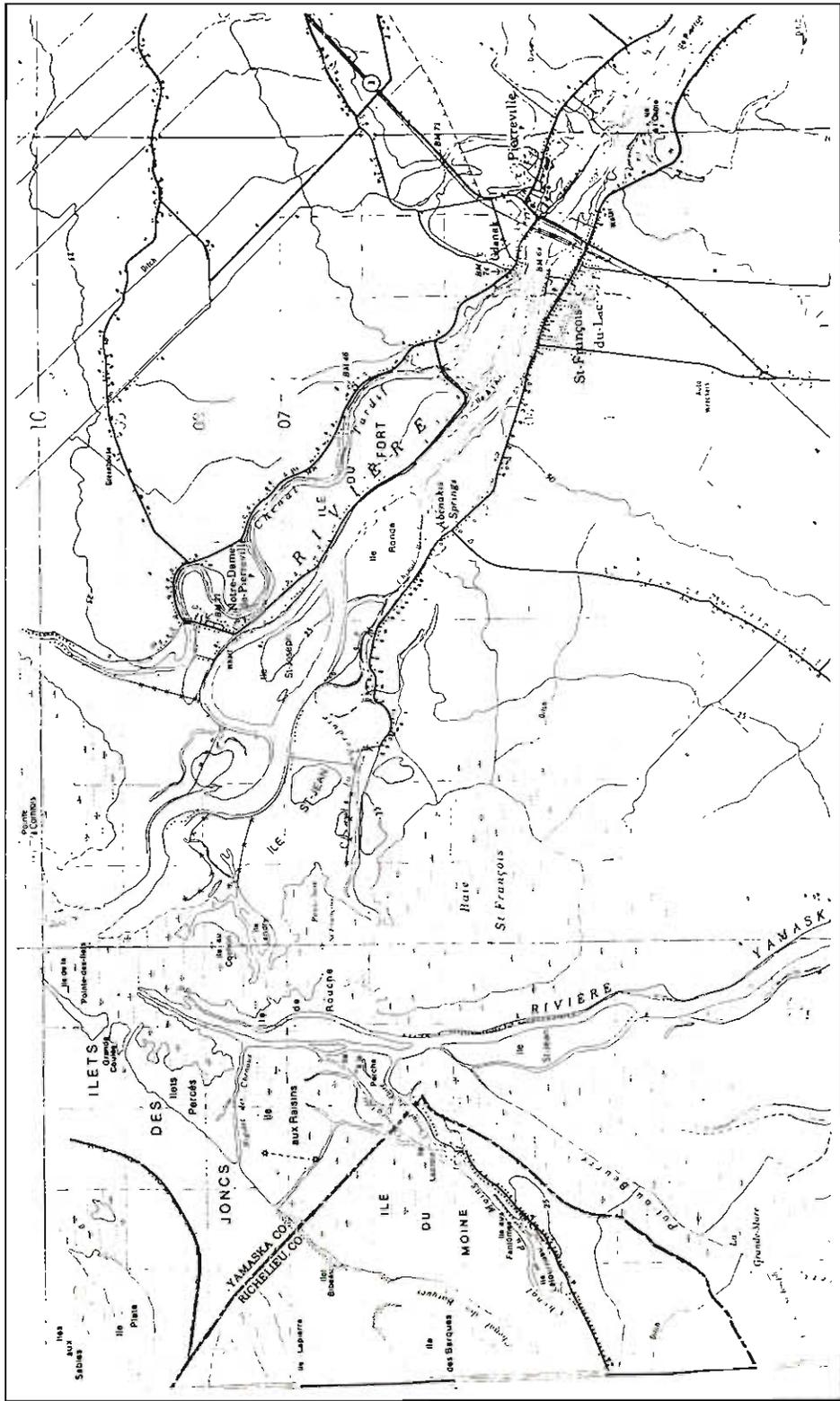
Les planchers étaient couverts de catalogues et les hommes se couchaient là l'après-midi du dimanche, quand il faisait chaud ; c'était plus frais. Dans le haut à gauche, en montant l'escalier, se trouvait la chambre de mes grands-parents. La cheminée passait dans le coin de cette pièce ; c'était plus chaud. Le reste était vaste : c'était la chambre des enfants, le dortoir. Entre la chambre des grands-parents et le dortoir, il y avait un petit vasistas dans le haut du mur, pour laisser passer la chaleur ; il s'est commis là quelques petites indiscretions... Peu, car ma mère était prévoyante et un peu prude, sans être scrupuleuse ; elle avait posé un rideau sur ce vasistas ! Dans les chambres de mes grands-parents et parents, il y avait de grandes armoires, d'un plancher à l'autre. Celle de ma grand-mère était brune et l'autre, jaune. En dessous de celle-ci, il y avait de l'espace... des cachettes. Pour les fêtes (Noël et Jour de l'An), ma mère achetait une boîte de raisins pour les tartes. Je ne sais combien ces boîtes de bois contenaient de raisins... plusieurs livres, je suppose ! J'ai volé

assez souvent de ce raisin sec que j'aimais nature mais pas en tarte. Mon vol ne devait pas être un gros péché ! Ces armoires contenaient tout le linge de la maison, surtout les couvre-pieds, les couvertures de lits et toutes sortes de choses aussi, car elles étaient très grandes. Je ne sais si elles sont encore dans la maison.

Dans la grande salle ou cuisine, il y avait, près de l'escalier, la chambre de nos parents, à l'opposé du salon, puis le gros poêle à deux ponts, un *sideboard* (buffet), des chaises en quantité, deux berçantes, une grande table et un sofa ; nous en avons toujours eu un, c'est si commode !

Dans l'allonge, c'est encore une grande cuisine, une grande table, des chaises, une armoire à vaisselle, un gros poêle et une huche en arrière du poêle. Ma mère faisait le pain de la famille. Elle faisait son levain elle-même (nous avions du houblon tout le long de la clôture du jardin) mais je ne sais comment elle le faisait.

Il y avait plusieurs fenêtres : une donnait du côté du puits, avec la porte de sortie pour aller aux bâtiments, et les deux autres se trouvaient du côté du village. L'allonge se prolongeait un peu, pour nous permettre d'avoir une porte qui donnait sur le jardin. Quand ma mère lavait ce plancher de la cuisine avec une brosse et de la potasse, il devenait jaune comme de l'or, car c'était du bois mou. Ce n'était pas souvent qu'elle avait de l'aide. Je pense aujourd'hui comme cela devait être fatigant ! Elle était propre et fière. Elle essayait de protéger ce plancher le plus possible avec des tapis tressés et des catalognes. Mon père avait fait de grands crachoirs en bois, car ça fumait la pipe et ça crachait aussi, pas toujours à la bonne place !



Chapitre 2

La vie à la ferme

La cabane à sucre était au milieu du bois. Vers le 20 mars, les hommes partaient de la maison avec le suisse (voiture utilisée spécialement pour les sucres) contenant les chaudières et les chalumeaux. Les tonnes (grands tonneaux) avaient été lavées et étaient demeurées dans la cabane. Les plaines étant entaillées, s'il faisait beau, la sève commençait à couler. Les tonnes étaient placées sur le suisse tiré par un cheval, et, à travers les arbres, les hommes y vidaient les chaudières d'eau sucrée. Le foyer de la cabane était assez grand pour placer deux panes (cuvettes) sur le dessus. Une pour l'eau sucrée, et, à mesure que l'eau devenait plus épaisse, elle se déversait dans l'autre panne, où elle devenait du sirop. C'est mon père qui entretenait le feu et faisait bouillir. Quand il y avait une grosse coulée, mon père couchait à la cabane et faisait bouillir toute la nuit.

Ma grand-mère avait la tâche de faire le sucre et elle y excellait. Nous avions des moules de 4,3 et 2 livres (1,94 et 0,91 kg). C'était bien intéressant pour nous, les enfants, de voir faire et placer ce sucre chaud dans les moules, mais aussi d'en manger. C'est si bon, chaud ! Ma grand-mère faisait la tire aussi. Je vois encore sa grande palette de bois et les fils de tire qui se formaient quand la cuisson arrivait à la fin. Nous allions remplir des terrines et le grand plat à vaisselle de la neige du jardin, qui était propre, et nous en étendions sur toute la surface.

Y a-t-il quelque chose de meilleur ? Les sucres terminés, les chaudières étaient rapportées à la maison et nettoyées dans l'allonge. Elles étaient placées, elles aussi, dans le haut du hangar.

Les terres du petit chenail étaient traversées par des fossés. Le printemps, les hommes devaient nettoyer ces fossés pour l'égouttement des terres. Chaque habitant travaillait le nombre d'heures calculé sur la largeur de sa terre. Ceux qui n'avaient qu'un quart d'arpent ou un demi-arpent travaillaient moins longtemps que ceux qui en avaient plus. Cela durait quelques jours ; ça devait être fatigant, mais les hommes n'étaient pas trop pressés, avant les travaux proprement dits. Nous nous intéressions à les voir passer, la pelle sur l'épaule. Le midi, mon père disait : « Nous sommes rendus chez un tel, nous achevons. »

Et les travaux du printemps commençaient. La naissance des veaux était parfois laborieuse ! Pas de vétérinaire ! Les hommes devaient se débrouiller et, des fois, passer des nuits blanches ! Nous gardions les plus beaux veaux ; les autres étaient tués et la peau tannée au village. Je pense que nous avions deux cordonniers ; ils nous faisaient, avec ces peaux, des bottes ordinaires avec hausses jusqu'aux genoux et d'autres avec de longues hausses pour le temps de l'eau haute. Ils faisaient aussi des bottes malouines (avec des talons). Dans mon jeune temps, nous ne mangions pas de veau ! Les veaux, dépouillés de leur peau, étaient traînés au bord du bois, livrés aux chiens et aux corbeaux ! Quel gaspillage !

Les semailles, dans mon jeune temps, se faisaient à la main. Mon grand-père se suspendait au cou un grand sac de toile rempli de grains qu'il distribuait à la volée, le plus régulièrement possible. Le labour se faisait le printemps, dès que la terre était en état, mais il y avait aussi des labours d'automne. Mon pauvre père, qui était asthmatique, avait bien du

mérite de faire ce travail presque à la journée longue. Il semait de l'avoine, du sarrasin, du blé et des pois. Mais nous n'avions pas une terre pour ces cultures. Il semait aussi de l'orge et du lin, mais pas tous les ans.

Puis il y avait la terre du jardin à préparer. Mon père la labourait. Quand elle était prête, ma soeur et moi semions un petit carré de fleurs et ma mère faisait des carrés ou des rectangles pour y semer les différents légumes : des patates, juste pour en avoir de bonne heure (nous avons un grand champ de patates pour la provision annuelle), des carottes, des choux, des navets, des fèves aussi, et des betteraves. Les tomates, c'est venu plus tard ; j'étais plus âgée quand nous avons commencé à en manger. Malgré tous ces légumes, je me rappelle que ma mère les utilisait seulement pour la soupe, le dimanche. Dans la semaine, c'était la soupe aux pois avec du lard salé, de la sarriette et du blé d'Inde (maïs) lessivé. Nous, les enfants, nous n'aimions pas beaucoup le lard gras chaud ; aussi, nous nous bourrions de soupe et de dessert.

Nous semions en nous avançant à quatre pattes, car ce n'était pas commode de se lever souvent. Et, le soir, les reins avaient besoin d'une bonne gymnastique. La semence de ces légumes, patates, blé d'Inde et « fèves à bines » (haricots secs) se faisait à la main aussi. Les rangs étaient tracés avec la charrue et nous semions dans ces rangs, en y laissant les espaces voulus, selon les espèces, et ceux qui suivaient enterraient le tout avec les pioches. Nous attendions, avec impatience, que toutes ces semences se montrent au jour. Nous étions contents. Je dis « nous », mais j'ai peu contribué à ces travaux. Quand j'ai été assez âgée pour le faire, les méthodes avaient déjà changé. Mon père s'était procuré une sarcleuse et une moissonneuse qui faisait des gerbes. Le moulin à faucher ne servait plus que pour le foin.

Nous avons aussi des gadelliers et des groseilliers, un prunier et un cerisier. Le jardin n'était pas grand, mais nous

avons de tout. Mon père avait acheté deux rosiers de roses doubles et deux vignes, une de raisins verts et l'autre de raisins bleus. Plus tard, il a acheté deux pommiers de pommes-pêches. Il était un peu embardeux (entreprenant) comme disait mon grand-père, qui n'approuvait pas ces achats ! Mais je pense qu'il était un innovateur. Tout ce qui était nouveau l'attirait et pourtant nous n'étions pas riches ! Dans le jardin, nous semions aussi quelques rangs de blé d'Inde piquant pour le pop-corn : le blé d'Inde « poffé ». Le soir à la veillée, sur les braises, avant de faire une autre attisée, nous en faisons « poffer » (éclater) un grand plat. C'était délicieux ! Nous pelions aussi des patates, que nous coupions en tranches et faisons cuire collées dans le haut du fourneau. Des chips à notre façon. C'était très bon !

Mon père semait aussi du lin. Quand le lin était mûr, il l'étendait un peu dans le champ pour le faire sécher, après quoi il fallait le broyer. Mon grand-père creusait un fossé assez long, mais pas très large, près d'une source que nous avions là. Il y faisait du feu. Des claies en fer étaient placées sur ce fossé et le lin y était déposé pour le rouissage. Le feu devait être contrôlé, et c'est mon grand-père qui s'en occupait. Les voisines venaient aider ma mère et ma grand-mère pour broyer. Ces braies étaient des espèces de chevalets avec des rainures dans lesquelles un bras devait entrer et casser l'écale du lin. Nous, les enfants, nous essayions de manoeuvrer cet instrument, mais c'était assez difficile à contrôler. Je vois encore ce feu rouge à la brunante et j'entends tout ce bruit fait par les brayeuses. Les enfants d'aujourd'hui ne connaîtront pas ça ; ils ne peuvent seulement pas l'imaginer et c'est dommage ! C'était intéressant. Ce lin était ensuite filé par ma mère et ma grand-mère, puis travaillé au métier pour faire des serviettes de vaisselle et des draps de lit inusables. C'était un peu rude pour commencer, mais à la longue, ça devenait très blanc, doux et frais.



Une fois mariés, on allait souvent en vacances à la maison paternelle. Ici, ce sont les enfants de mon frère Hervé avec mes enfants. Ils aimaient ça faire les foins !

À l'automne, pour la récolte, nous avions deux *racks* (grandes voitures) ; un simple pour un cheval et un double pour deux chevaux, puis une charrette à deux roues. C'est mon père qui avait fait ces *racks*. De grandes planches longues, appuyées sur deux essieux, et de bonnes roues. Nous avions deux forgerons, au village, et un voiturier. Les *racks* avaient deux échelettes, une en avant et une autre en arrière, plus basse. De chaque côté, il y avait des supports à ridelles avec un espace libre entre les roues. Les hommes s'asseyaient là, les pieds pendants, pour aller dans le champ, et c'était plus commode pour placer le foin ou le grain dans le *rack*. Nous, les enfants, nous nous tenions dans les échelettes comme de petits singes ! Et en route, en chantant ! Nous revenions couchés sur la charge et nous descendions en arrivant à la grange, car, la charge étant très grosse, nous nous serions fait accrocher dans la porte. Les chevaux prenaient leur élan et hop ! c'était rare qu'ils devaient se reprendre. La décharge de ces *racks* se faisait à la petite fourche. C'était long et fatigant, mais les récoltes n'étaient pas grosses dans ce temps-là.

La terre n'était pas encore très défrichée. Le sarrasin était semé plus tard, ce qui retardait la récolte d'autant. Au début de l'hiver, mon père allait au moulin à farine, à deux paroisses de chez nous, à Saint-David. Il rapportait la farine de sarrasin et celle de blé aussi, si nous en avions. Au même moulin, on cardait la laine ; ça se faisait dans le même voyage. Tout était prêt pour l'hiver. Nous avions récolté nos patates. Mon père en avait toujours à vendre, car elles étaient bonnes. Nous mangions aussi du blé d'Inde. À propos du blé d'Inde : nous faisons une couple d'épluchettes et les jeunes aimaient ces veillées. Si un garçon trouvait un épi rouge, nous connaissions ses préférences ! Ce qui restait après les épluchettes, mon père en faisait des tresses qu'il suspendait dans le haut de l'allonge, après les poutres. L'hiver, maman lessivait du blé d'Inde pour ajouter à la soupe aux pois et elle faisait aussi de la sagamité (sorte de bouillie au lait) avec ce blé d'Inde. C'était bon et nourrissant.

Mon grand-père Morvan nous racontait qu'il faisait ses récoltes à la faucille et aussi au javelier. J'ai vu ces instruments accrochés dans la remise. Il y avait aussi un autre instrument, une tille, qui servait à creuser dans le bois pour faire des auges à cochons. Il y avait toujours dans la remise ou le hangar une meule pour affiler les faux ou les couteaux. La lime servait pour la scie ou le godendard. Ma grand-mère me racontait qu'il aimait à ce qu'elle le suive aux champs, même si elle avait un jeune enfant. Elle enveloppait son petit dans son tablier et elle s'assoyait sur le bord du fossé ou du chemin. Ils avaient, lui 20 ans et elle 18 ans. De vrais amoureux. Ils ont vécu assez longtemps pour fêter leurs noces de diamant, mais les circonstances n'ont pas permis de célébrer cet événement.

Quand arrivait le printemps, c'était aussi la tonte des moutons. Ces pauvres étaient pris et étendus devant l'entrée de la grange, et là, ils se faisaient déshabiller. Quand ils se relevaient tout nus, en peau, ils avaient l'air bête, c'est le cas de le

dire, mais soulagés aussi pour les prochaines chaleurs. Les petits moutons nous arrivaient un peu avant ça. Ils nous amusaient avec leur air étonné et leurs pattes croches. Nous les aimions bien quand même !

Nous avons une truie et un cochon, un verrat ! Les petits arrivaient au printemps, avec leur peau rose et leur queue en tire-bouchon. La truie était grosse et grasse, car dans ce temps-là, on n'entendait pas parler de bacon, mais de grosses fesses de jambon, ça, oui ! Le jambon d'aujourd'hui ferait mauvaise figure à côté de l'ancien ! Donc, les cochons devaient peser pas moins de 300 livres (136 kg). Mon père avait le tour pour faire du bon lard. Nous avons un grand quart pour ça. Le lard était épais et rosé. Les grillades avec des omelettes, quand nous avons des oeufs, c'était délicieux. Maman faisait souvent des crêpes, le matin, et puis des « bines ». Elle les faisait cuire dans un pot de grès placé dans le fourneau, le soir, et le lendemain matin, les hommes s'en régalaient et étaient en état de faire une bonne journée.

Quand mon père faisait boucherie, en été, nous vendions les parties maigres de la viande, car nous n'avions pas de glace pour les conserver. Nous en gardions un peu, que nous mettions dans une chaudière que nous descendions dans le puits. En hiver, nous pouvions conserver les viandes maigres en les plaçant dans les carrés de grains en haut du hangar. Nous devions faire une provision pour le manger des fêtes. Nous conservions les oeufs au même endroit, car les poules ne poussaient pas l'hiver ; elles n'étaient pas organisées pour cela ! Elles étaient enfermées dans le poulailler avec le coq, bien à l'étroit, mais il n'y avait pas trop de chicane. En avant du grillage, il y avait une auge pour l'eau. Dans les gros froids, l'eau gelait et nous allions y verser de l'eau bouillante pour la dégelé. Il y avait bien un perchoir dans le fond, mais les poules n'étaient pas intéressées ! Au printemps, nous faisons couvrir une ou deux poules qui donnaient de beaux petits poulets. S'il

faisait encore trop froid, nous les gardions quelque temps dans la cuisine. C'était amusant. Enfin, elles étaient heureuses de sortir et de s'épivarder, mais ma mère avait une dure tâche à accomplir pour arriver à nettoyer ce poulailler. Quand les poules se secouaient, nous appelions ça « s'épivarder ». Quand les enfants étaient trop tannants, on les envoyait s'épivarder dehors...

Je reviens à la boucherie. Je n'aimais pas voir le couteau se poser sur la gorge du cochon et l'entendre s'égosiller. Je ne pouvais supporter ça et j'allais me cacher au fond de la maison. Ma mère assistait, munie du grand plat à vaisselle pour recueillir le sang et en faire du boudin. Les tripes étaient vidées, nettoyées et lavées à grande eau, et ensuite retournées à l'envers. Ma mère préparait ce sang non coagulé avec du sel, des oignons et du lard coupé en petits morceaux. Elle remplissait les tripes avec un petit entonnoir réservé à cet usage. Nous l'aidions. Durant ce temps, l'eau bouillait dans le grand chaudron, puis le boudin y était placé pour la cuisson. Ma mère se servait d'une aiguille pour piquer le boudin et lorsqu'il ne sortait plus de liquide, il était cuit. Une table était préparée pour recevoir ce boudin : de temps en temps, ma mère graissait cette table avec une couenne de lard pour que ça ne colle pas. On aurait pu le conserver longtemps, mais nous étions si nombreux que ça ne durait que quelques repas. Aujourd'hui, le boudin n'a plus le même goût !

Nous avons toujours eu un chien. Celui de mon jeune temps était jaune, gras et s'appelait Tingueur. Il nous accompagnait pour aller cri (chercher) les vaches, qui, dans le jour, s'éloignaient jusqu'au bord du bois. Quand elles nous voyaient venir (elles connaissaient l'heure aussi), elles se mettaient en chemin. Le chien courait de l'une à l'autre si quelques-unes traînaient en arrière. Nous tirions (trayions) les vaches devant la porte de l'étable, accroupis sur nos talons. Quand j'étais petite, nous n'en avions que neuf et elles étaient plus ou moins

bonnes !... Après la traite, elles retournaient au clos. Mon père coulait le lait et allait le porter à la fromagerie le matin. Nous en gardions pour le bébé et pour les grands-parents. Ma grand-mère en faisait cailler une terrinée, pour manger avec du sucre du pays. La crème sur le dessus, bien sucrée, c'était bon ! Mes grands-parents aimaient ça.

Nous gardions aussi une vache en éguère, c'est-à-dire qu'elle n'avait pas affaire au boeuf, dans le temps des amours ! Ce qui fait qu'elle restait fille, n'avait pas de veau et fournissait du lait tout l'hiver. C'était la coutume.

Le savon de ménage se faisait à la maison, dans un grand chaudron qui était en permanence dans la cour. Mon père et mon grand-père aidaient à le faire. Ça se fabriquait avec la graisse des tripes, les résidus de la viande de boucherie et d'autres gras. Ils faisaient le tout avec de l'arcanson, du sel. Quand le savon était à point, il remontait à la surface. Ce qui restait en dessous, c'était la potasse qui servait pour le lavage du plancher et pour d'autres lavages aussi. Nous achetions du savon d'odeur (parfumé) pour la figure et pour la toilette du dimanche.

Ma mère faisait le pain une fois par semaine, huit ou neuf gros pains sur la sole. C'est mon grand-père qui chauffait le grand four à côté de la maison. Quand le pain était cuit, ma mère en profitait pour faire cuire ses tartes sur le reste de la chaleur. Mon grand-père l'aidait ; il aimait bien manger.

Dans mon jeune temps aussi, nous avons chez nous une baratte. Ma grand-mère faisait quelquefois du beurre. Elle le mettait dans une tinette en bois, remplie de saumure. Ce beurre était bon, mais il ne se conservait pas longtemps. Le beurre rance, ce n'est pas mangeable, et ma mère, quand elle s'est mariée, a mis fin à cette méthode. Ma grand-mère faisait aussi du café au lait avec des croûtes de pain rôties ou brûlées. C'était bon, mais ça non plus, ça n'a pas duré. Ma mère, qui

avait travaillé deux ans aux États (États-Unis) avant son mariage, avait pris le goût du thé, et aussitôt qu'elle a pu en trouver, même s'il était commun, elle s'en est procuré. Elle savait aussi des petits concombres, conservés dans un grand pot de grès. L'hiver, dessalés, c'était bien bon avec du rôti ou du ragoût de pattes de cochon.

Et puis nous mangions de la galette de sarrasin, presque tous les matins et soirs. Ma mère s'était fait faire un grand plat exprès chez le ferblantier, car nous étions nombreux. Elle étendait sa pâte sur toute la longueur de la plaque du poêle à deux ponts. La galette ne se faisait pas d'avance ; nous aimions la manger chaude et mince, quitte à attendre notre tour. Ma mère séparait cette galette en six ou huit parties : elle contentait un peu tout le monde. Elle n'a jamais pu manger en même temps que nous. En dernier, elle ajoutait (pour elle) un peu de soda ; la galette était plus souple et elle aimait mieux ça. La galette faite dans ces conditions est ce qu'il y a de plus délicieux, avec du beurre, naturellement, au lieu de la mélasse à Séraphin !

Le midi, nous mangions du pain. Mon grand-père, qui était toujours au bout de la table, plaçait le gros pain sur son genou ; il y faisait une croix avec son couteau, avant de l'entamer. Nous n'en étions pas privés, mais nous ne devions pas le gaspiller. Ma mère faisait aussi des grillades de lard avec une grosse omelette. Le manger ne nous a jamais fait défaut. Le sirop de plaine était notre dessert. Pour le ménager en hiver, nous achetions de la mélasse en cruches d'un ou deux gallons (4,55 et 9,09 l). Celle-ci venait directement des Barbades dans de grosses tonnes. Elle n'avait pas de parenté avec ce qu'on nous vend aujourd'hui ! Nous étions contents de changer de dessert.

Le battage au moulin nous amusait aussi. Le « horse-port » (*horse-power*) était placé au bout de la batterie, espace entre les deux « tasseriers ». C'était les chevaux qui faisaient

marcher ce « horse-port » et ils ne pouvaient arrêter, car ça marchait tout le temps, en faisant le tour et en descendant. Ils devaient toujours marcher et monter s'ils ne voulaient pas tomber. Un vieil ami me disait qu'il avait connu une jument qui était assez intelligente pour s'appuyer du derrière sur le côté et arrêter le moulin. Ce « horse-port », par des courroies, actionnait le moulin qui recevait la paille remplie de grains. Le grain tombait dans un contenant et la paille volait en arrière. Elle était ramassée et placée dans les tasseriers vides. C'était les hommes, sur les tasseriers, qui envoyaient le grain dans la machine. Nous, les enfants, nous nous amusions à marcher sur les poutres et à sauter dans le foin, mais non quand c'était du grain. Cette paille était donnée aux vaches dans le cours de l'hiver ; ce n'était pas riche, et les vaches n'étaient pas bien fortes, le printemps, avant l'arrivée des veaux ! Quelques habitants leur donnaient un peu de foin, mais les ménagers (avares) devaient quelquefois tenir leurs vaches par la queue pour les aider à se lever et à sortir de l'étable.

Dans la grange, il y avait aussi le crible pour séparer le grain de la paille (ou balle). Et puis le van, pour nettoyer les pois. Ce van consistait en un triangle, dont un côté était arrondi. Une courroie en toile était accrochée de chaque côté et c'est mon grand-père qui vannait. Il se passait la courroie dans le cou et, se plaçant le dos au vent, il actionnait le van avec son genou. Les pois restaient dans le fond et la balle s'en allait au vent. Tous ces travaux nous intéressaient. Ce van était suspendu ensuite dans le hangar.

Entre-temps, mon père s'était acheté une grande fourche (sorte de pince) pour décharger le grain. Le câble qui tenait la fourche était passé dans une poulie accrochée au faite de la grange et, en tirant sur le câble, la fourche s'ouvrait et laissait tomber sa bouchée. C'est encore mon père qui a eu cette première fourche dans le rang.



Plus tard (1916), on a construit un silo sur la ferme.

Quand l'automne arrivait et que les travaux du dehors étaient terminés pour ma mère, alors commençait l'ouvrage de la maison. Avec tout son ouvrage et un bébé presque à tous les deux ans, elle avait bien besoin de notre vieille Geneviève.

Cette bonne aidait beaucoup au grand ménage et pour le transfert des choses qui nous seraient nécessaires dans la grand-maison.

Après que la laine avait été filée, on montait l'ourdissoir. Ma mère et ma grand-mère avaient chacune leur rouet. L'ourdissoir était placé dans l'allonge avant les froids ; ma grand-mère le faisait marcher à la main et ma mère marquait chaque aune avec du bleu à laver placé dans un petit morceau de linge mouillé. Il y avait quatre poteaux, et entre chacun ça mesurait une aune. Ainsi, ma mère pouvait monter le nombre d'aunes dont elle avait besoin, soit pour des catalognes de lit ou de plancher, ou des couvertures de laine. Ceci terminé, ma mère faisait des écheveaux au dévidoir et elle lavait la laine. Elle en teignait quelques écheveaux en rouge indigo (nous disions bien « rouge indigo » : un rouge foncé), teinture qu'elle préparait elle-même. Les canelles (canettes) que l'on plaçait dans la tête du rouet se faisaient au canellier (canetière). Nous faisons des pelotons pour le tricotage des bas et pour faire les trames pour l'ouvrage au métier. Les trèmes (bobines) étaient faites avec des branches de sureau. Mon père les coupait par bouts de cinq ou six pouces et enlevait le dedans qui était moelleux, puis les faisait sécher. On les enroulait de laine, au rouet, je pense, pas trop grosses car elles étaient placées dans la navette qui devait circuler entre les croisements de la chaîne.

Le métier comportait deux rouleaux, un à chaque bout, deux lames si c'était une pièce simple et quatre lames si c'était une pièce double ; c'était alors plus compliqué. Les lames, faites de cordes entremêlées de noeuds, étaient attachées après des barres dans le haut du métier, de même que le ros qui était placé en avant des lames. Mon père aidait ma mère à monter sa pièce, car il fallait que la chaîne soit bien serrée sur le rouleau pour que le travail soit solide. C'est bien compliqué pour moi, car si j'ai vu faire ça bien des fois quand j'étais petite, je n'ai jamais bien compris le passage de la

chaîne (en coton) dans les lames. Nous aidions à donner les brins, et ma mère ou ma grand-mère se passait les doigts à travers ces cordes de lames entrecroisées et tirait sur le brin. Ensuite, il fallait faire la même chose dans le ros. Ça, c'était plus facile. Le ros était composé d'une série de petites lames flexibles, et, avec un petit crochet, nous allions chercher le brin. Le tout était attaché par poignées et ces poignées attachées elles-mêmes après le rouleau du commencement, qui avait une manivelle. À mesure que le travail avançait, nous donnions un demi-tour ou un tour de manivelle et la pièce s'en allait en arrière s'enrouler sur l'autre rouleau. Ma mère actionnait le tout avec des pédales. Deux pour une pièce simple et quatre pour une double. La navette se faisait aller entre les fils de la chaîne et le ros pressait le tout.

Pour les catalognes, ça se faisait plutôt à la main. Je n'ai jamais pu apprendre ça et je n'aurais pas aimé l'ouvrage d'habitant ! Ma soeur Stéphanie en a marié un et elle était très habile pour tous ces travaux. Tout ça embarrassait beaucoup la maison et nous étions tous bien contents quand c'était terminé. Puis, après les fêtes, c'était la confection des couvre-pieds (courtepointes) et le piquage à la main. Pour ça, les voisines venaient nous aider. Nous appelions ça des courvées (corvées). Les femmes étaient heureuses de se rencontrer et ça commérait un bon coup ! Nous en apprenions, des nouvelles ! Tout le monde se connaissait à la campagne, dans ce temps-là. Il était bien difficile de garder nos problèmes cachés. Les bavardes étaient connues. Nous faisons plus attention à nos parlagés (conversations).

Quant au lavage, il se faisait à la planche, à la main. Cela donnait d'assez bons résultats. On faisait tremper le linge dans le lessi (résidus du savon). On échaudait ce lessi ; ça remplaçait l'eau de javel. Le lavage se faisait dehors, l'été, même quand plus tard on a eu un moulin à laver. Nous en avons eu un assez tôt : un moulin berçant, avec deux poignées de

chaque côté. Les plus âgés aidaient ma mère à faire aller ce berceau. Si nous adoptions un certain rythme, ce n'était pas trop fatigant, et adieu à la planche à laver, une vraie ruine (fatigue excessive). Plus tard, ça s'est amélioré ; un moulin à bras avec un tordeur (essoreuse). C'était moins fatigant et ma mère était contente de ne plus tordre le linge à la main, même si ses grandes mains longues et fines valaient bien un tordeur ! Les draps et couvertures d'hiver étaient lavés dehors, au printemps, avec un battoir. (Nous avons un grand chaudron suspendu au-dessus du feu dans la cour de la maison. Ce chaudron servait pour faire chauffer l'eau, faire le savon, aussi pour la boucherie, pour échauder les cochons.) Mon père avait fait un banc à la hauteur de la laveuse. Le linge était mouillé et étendu sur ce banc, bien savonné, et ma mère le battait des deux côtés, jusqu'à ce qu'il soit net.

Les draps de lin, les couvertures de laine et les draps d'échiffes, ma mère tordait ça à la main et étendait ce lavage sur les clôtures ; la corde à linge n'aurait pas résisté, c'était trop pesant. C'est dans ce temps-là qu'aurait dû se faire la libération de la femme ! Mais comment le pays se serait-il bâti ? Ces échiffes étaient faites de morceaux de vieux bas de laine, de chaussons et de bons morceaux de vieilles couvertures de laine. Tout ça découpé en petits morceaux que nous échiffions à la main et que ma mère cardait avec une paire de cardes, à la main aussi. Ces cardes, des palettes de bois munies d'un manche et de petites broches courtes mais raides, échiffaient les bouts de laine. Il s'agissait de faire aller les palettes l'une dans l'autre. Mon père faisait carder ça au moulin, en même temps que la laine neuve. Ça faisait de bons draps chauds, nuancés, moins salissants. Les couvertures de laine pour les voitures d'hiver étaient faites de la même matière, mais nous avons, pour les voitures, des robes de carriole : des peaux de mouton cousues ensemble et teintées, ainsi que des robes de peaux d'ours nous réchauffaient, car nous avons

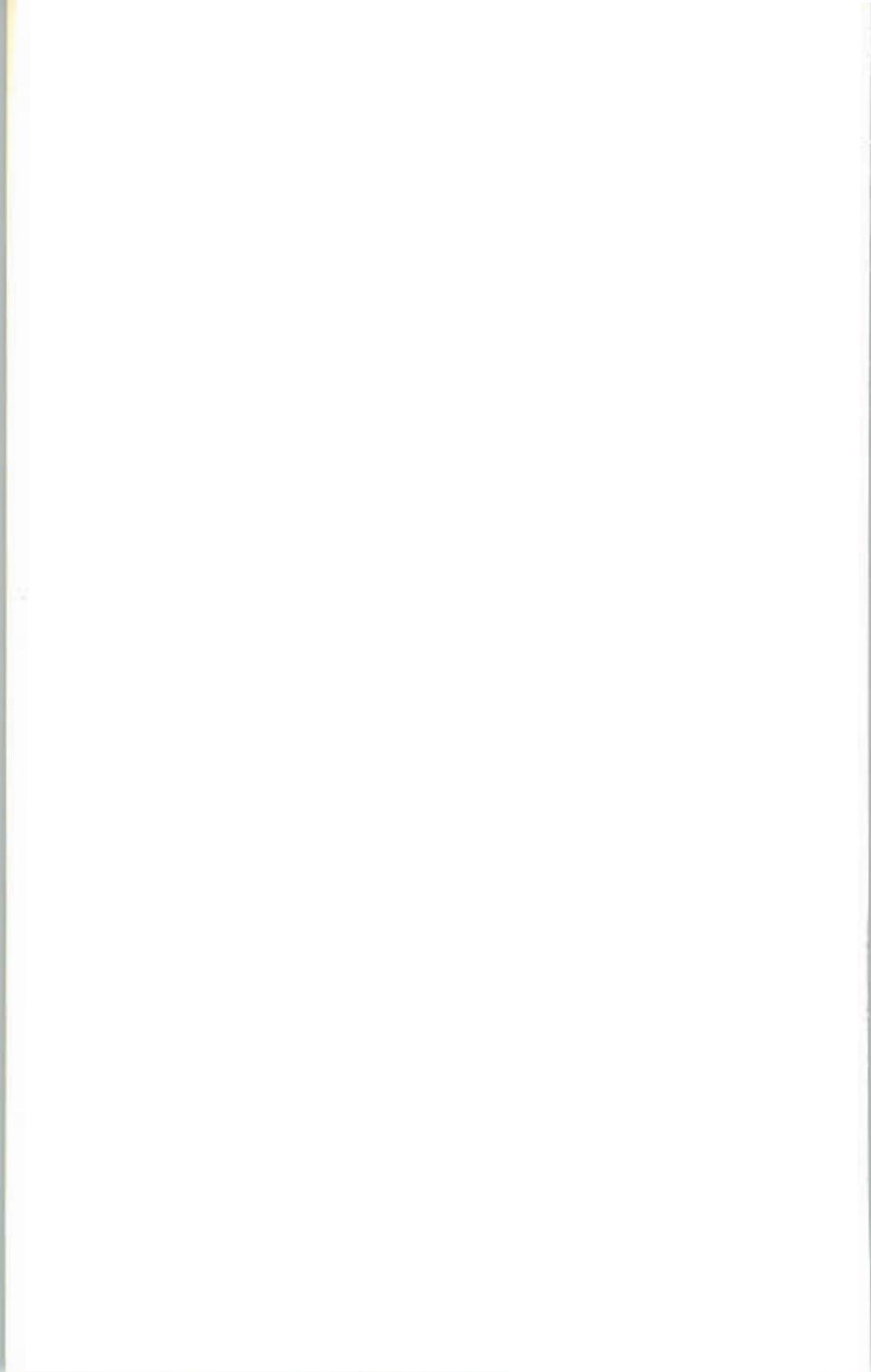


Ma fille Jeannine en 1940, elle avait dix-neuf ans. Elle est assise au bord du baquet où on se lavait les pieds avant d'entrer dans la maison l'été, quand j'étais jeune. On jouait dehors toujours nu-pieds au printemps et en été.

quatre milles (6,4 km) de voiture à faire pour aller au village ; à pied, ça prenait une heure. Nous allions à la messe à deux voitures. À part la carriole, nous avons des *bob-sleighs* (à deux sections de skis reliées ensemble) et les enfants s'entassaient là-dedans, dans la grande peau de mouton.

Près de la maison, entre le puits et le hangar, il y avait en permanence un baquet de bois rempli d'eau pour le lavage des pieds des enfants, le soir. Car nous allions nu-pieds en été et plusieurs fois de bonne heure le printemps. De la boue et du fumier, nous connaissions ça, puisque le tour de la maison, les bâtiments, le jardin et le chemin étaient nos champs d'action. Le dimanche, nous avions des bottines lacées ou à boutons, suivant la mode. Ce n'était pas toujours à notre pied, car les jeunes héritaient des chaussures des plus vieux, si elles étaient encore bonnes ! Ceux qui revenaient de la messe à pied se déchaussaient et attachaient les lacets de leurs bottines ensemble pour les suspendre sur leurs épaules, et allons donc ! dans le sable du chemin ou dans la boue s'il avait plu. Nous nous essayions les pieds sur l'herbe avant d'entrer dans la maison. Mes grands-parents avaient chacun une paire de sabots qu'ils laissaient sur le perron. Quand ils sortaient, ils enfilait leurs sabots et les laissaient toujours sur le perron en rentrant. Il y a une façon de porter ces sabots ; nous essayions ça, nous, les enfants, mais nous n'allions pas loin sans les perdre.

Ma mère cirait les chaussures le samedi soir et elle minait (polissait avec de la mine à plomb) le poêle aussi toutes les semaines. Ces gros poêles de fonte devaient être minés de temps à autre, pour ne pas rouiller. Quand ils étaient bien minés, ils étincelaient comme un miroir. Malgré tout cet ouvrage, ma mère était en bonne santé. Le travail ne lui faisait pas peur, heureusement !



Chapitre 3

Les rangs et leurs habitants

Le Petit Chenail qui s'était éloigné du chemin à partir d'une traverse, près de chez nous, nous avait laissé un grand bas de côte et revenait ensuite au bord du chemin, un tout petit bout. Il retournait faire un autre grand détour, ce qui laissait beaucoup de terrain à droite du chemin pour plusieurs emplacements. Des habitants avaient leurs maisons là et leurs terres étaient de l'autre côté du chemin. Et puis les journaliers (ceux qui travaillaient un peu partout « à la journée »), pêcheurs et chasseurs avaient leurs maisons là aussi. Ces chasseurs élevaient des canards pour la chasse et vivaient de pêche. Le dernier habitant qui avait sa maison sur ce terrain s'appelait Pierre (Charlie) Chapdelaine. Comme le Petit Chenail était revenu près de chez ce dernier et du chemin, les maisons suivantes étaient bâties à gauche, sur leurs terres. Ce vieux Pierre Charlie s'est noyé dans le Petit Chenail qui longeait ses bâtiments. On ne sait comment c'est arrivé, personne n'était avec lui.

La dernière maison à droite appartenait à l'oncle de mon mari, Napoléon Bibeau, qui était pêcheur et chasseur aussi. Le Petit Chenail tournait là et continuait jusqu'à la baie Lavallière. À gauche du chemin, en face de la maison de l'oncle (il n'était pas encore mon oncle), c'était la maison du frère de ma tante, l'oncle Benjamin Lachapelle. La grand-mère de mon mari demeurait là, chez son fils. La maison suivante appartenait à Bongusse (Abondius) Desmarais, un habitant à l'aise. Ensuite, c'était Ludger Joyal (dit Saint-Quentin) et les



La maison de l'oncle Napoléon Bibeau où Upton a été élevé. Plus tard, ma fille Madeleine et mon fils Jean y sont nés.

Lachapelle (dits Tontaine). Suivaient les Desmarais (dits Tétoche), des pêcheurs et des chasseurs. La dernière maison appartenait au troisième Tontaine, Élie Lachapelle, qui avait une belle terre.

Là était la traverse pour aller dans l'île Saint-Jean. Le chenail n'en menait pas large et était rempli de mauvaises herbes, d'arbres tombés qui finissaient de pourrir là. Mais il y avait encore des morceaux de terre cultivée. C'était du gros foin qui poussait là-dessus. On le récoltait à l'automne ; il servait pour les couvertures des bâtiments. L'eau de la baie venait jusque-là au printemps et laissait des débris qui se formaient en buttes. Les hommes appelaient ça des « têtes de

femmes » ! Ce qui voulait dire ce que les hommes pensaient des femmes !

Les anciens devaient être tous un peu parents car il y avait beaucoup de familles du même nom ; c'est pourquoi il y avait tant de surnoms qui rappelaient les ancêtres. Aussi, dans le rang, nous appelions toutes les personnes âgées « bonshommes » ou « bonnes femmes ». Souvent, nous ne prenions pas le temps de dire « bonhomme », c'était tous des « boms » : bom Francette, bom Désailly, bom Jacques, bom Pierre Charlie, etc. Il y avait aussi beaucoup de « Pitou » pour les garçons : Pitou Noé, Pitou Dagnel (Daniel), Pitou Udger, etc., à part les quelques chiens qui s'appelaient Pitou !

L'oncle de mon mari s'appelait Napoléon Bibeau (Polion Jaquette). Il avait un frère, Daniel Jaquette, aussi pêcheur et chasseur. On comptait d'autres Bibeau, des Chapdelaine (dits Charlie). Eux avaient un fils sourd-muet. Ils l'ont envoyé à Montréal, faire son cours à l'Institut des Sourds-Muets. Un bel homme, toujours souriant et qui avait de belles dents. Un jour, il est venu voir ses parents. Il était marié avec une sourde-muette, très jolie aussi. Ils avaient des enfants normaux et beaux. En face de chez eux, ils avaient fait une niche entourée d'une petite clôture et qui contenait une statue de saint Joseph. Nous y allions faire le mois de Marie (mai) tous les ans. Le chapelet, la prière du soir, un cantique et nous revenions en causant chacun avec son ami(e) ou un groupe, pour finir la veillée où nous étions invités.

De l'autre côté du chemin, c'était un autre Chapdelaine, Philibert. Nous l'appelions Coq Philibert ; il était grand et fier. Il jouait très bien du violon ; l'oncle Napoléon aussi. C'était de vrais musiciens-nés. Avant d'arriver chez nous, en allant vers le village, le terrain descendait un peu. En haut de cette côte, quand j'étais petite, il y avait une vieille maison qui n'était plus habitée. Une nuit, elle a passé au feu. C'est im-

pressionnant, une maison en feu dans la nuit ! De nos fenêtres, nous avons vu un spectacle pas ordinaire ! C'est là que, plus tard, la Commission scolaire a bâti une nouvelle maison d'école. L'ancienne a été vendue aux Lagotte, nos voisins.

Là, nous continuons le rang avec les Morvan. Ce nom-là portait en lui-même son surnom ; au printemps, dans le temps des rhumes, tous les enfants étaient plus ou moins morveux ! Les Lagotte, qui étaient nos voisins côté ouest, sont restés nos voisins, mais à l'est, en allant au village. Cette Mme Lagotte était souvent chez nous. Son mari était journalier et travaillait un peu partout. Ils avaient un emplacement à même la terre de notre voisin, une maison au bord du chemin et un jardin en arrière qui finissait à nos bâtiments. Cette voisine n'avait donc pas trop d'ouvrage et venait à tout moment faire son tour avec les plus jeunes de ses enfants. Ceux-ci étaient chez eux, chez nous. Le plus jeune, qui s'appelait Rosario mais que nous appelions Dédais, faisait une crise à sa mère, en se roulant par terre, quand il voulait une beurrée (tartine) su (chez) Morvan. Cette voisine s'appelait Élisabeth, et ma mère, Marie. Elle disait : « Ne vous dérangez pas, Marie, je vas lui faire une beurrée. » Elle connaissait notre maison autant que la sienne ! Quand il nous venait de la visite (assez souvent), elle arrivait aussitôt, car elle connaissait toute notre parenté. C'était une bonne personne, très serviable. Si ma mère avait besoin d'aide, elle s'offrait aussitôt. Elle était très habile pour travailler le cuir et c'est elle qui faisait nos souliers de « beu » (boeuf), les bottes des hommes et aussi les pelotes (balles). Mon père faisait tanner des peaux de vaches et de veaux chez le tanneur du village, M. Matte, et c'est notre voisine qui travaillait nos souliers sans hausses et d'autres avec hausses et lacés (bottines). Pour les pelotes, nous les faisons en corde et elle les entourait de cuir. C'était très bien fait et très solide. Nous appelions aussi cette voisine La Presse, car, avant que ses enfants se lèvent le matin, elle allait faire son petit tour un

peu partout. Nous savions toutes les nouvelles du rang. Mes parents recevaient déjà le journal *La Presse* de Montréal. Dans *La Presse*, je lisais le feuilleton, un grand roman d'au moins une page ! Puis les nouvelles et les activités théâtrales de Montréal.

Près de chez eux, il y avait deux petites maisons un peu plus loin du chemin, habitées par les deux soeurs. Je le sais à présent, mais quand j'étais petite, je n'ai jamais pensé qu'elles étaient soeurs. Une de ces vieilles (pour nous, c'était déjà des vieilles), la Vitaline Chapdelaine, était mariée à un Verville, mais nous n'avons pas connu son mari, nous, les enfants. Elle vivait avec deux de ses petits-enfants, dont le père, un Bibeau, était mort. Ces enfants : un garçon, Roger, que nous appelions Quéton, et une fille, Yvonne, que les garçons appelaient la Zoune ! Pourtant, cette petite fille était jolie et gentille. Quéton était un original : les petits garçons s'amusaient à le faire fâcher. Ces enfants venaient à l'école avec nous. L'autre vieille, Véronique, était mariée à Simon Pépin. Ils n'avaient pas d'enfant et élevaient un des petits-fils de Vitaline, dont les parents étaient aux États-Unis. Il s'appelait Conrad Verville et était un des camarades de mes frères.

Avant eux (les Lagotte), c'était des Bibeau (les Tanasse) qui habitaient là. C'était des parents de mon grand-père, mais moi, je ne les ai pas connus ; excepté un qui demeurait à Pierreville. Il se nommait Denis, et je pense que c'était le filleul de mon grand-père. Un jour, il était venu avec sa femme et ses enfants. Elle était très jolie et avait un jeune bébé qu'elle nourrissait. Elle portait un corset serré à la taille avec des goussets qui s'ouvraient pour faire boire le bébé. Je me rappelle que ma mère avait un de ces corsets, mais elle n'avait pas souvent l'occasion de le porter.

Je n'oublie pas nos chapeaux de paille, qui étaient faits à la maison avec de la belle paille d'avoine. Ma grand-mère faisait tremper cette paille et la tressait ensuite. Avec ces tresses, ma

mère faisait nos chapeaux à notre tête. Nous entourions la calotte avec un ruban ou un morceau de tissu d'indienne (coton imprimé), semblable aux gorgettes qui retenaient nos chapeaux. Il y en avait de très jolis. Aujourd'hui, on se fait bronzer, mais ce n'était pas la mode, dans mon jeune temps, d'être noires comme des sauvagesses ! Nous conservions notre teint blanc, et puis, passer la journée au soleil dans les champs, ce n'était pas à recommander !

Dans mon jeune temps, les femmes âgées, les « vieilles », étaient toutes habillées de la même manière : une jupe et un mantelet. Le dimanche, le mantelet était plus élaboré. On disait alors : une matinée ! Les jeunes en possédaient de jolies, avec dentelles et frisons. À propos de frisons, les jeunes filles qui n'étaient pas très avantagées du buste se faisaient des cache-corsets, garnis de plusieurs rangées de frisons ; ça aidait beaucoup pour l'apparence ! Les jupes allaient à la cheville. C'était la mode dès l'âge de seize ans.

Nous avions une modiste dans le rang, une Laferté (Be-deau). Elle cousait bien ; c'est elle qui faisait nos toilettes, avant que ma soeur apprenne à coudre. Ma mère nous habillait, quand nous étions jeunes, mais elle n'a jamais eu le temps de développer son talent de couturière ; elle avait beaucoup trop de travail plus pressant.

Les voisins des Lagotte, des familles de Pinard, étaient habitants aussi et musiciens ; ils jouaient surtout de l'accordéon. Il y avait une fille de mon âge et des garçons de l'âge de mes frères. Mais, tout en nous rencontrant tous les jours, nous ne pouvions pas dire que c'était des amis ; des voisins, tout simplement. Après les Pinard, il y avait une famille de Grenier, que nous appelions Garçon Grenier, puis d'autres Lagotte, un peu parents avec nos voisins. Ensuite, les Pierre (José) Desmarais. Je ne me rappelle pas le père. Mme Pierre José (nous l'appelions ainsi) était une grande femme, très aimable ; je pense qu'elle faisait des journées (ménages) pour entretenir

sa famille, car ils n'avaient qu'un emplacement. Elle était bien éprouvée, ayant une fille épileptique, en chaise roulante. Celle-ci était grande aussi et quand elle voyait arriver quelqu'un, elle essayait de parler, faisait de grands gestes et riait de toutes ses dents. Nous, les enfants, nous en avions peur et nous l'appelions, entre nous, « la folle à Pierre José ». Je pourrais me battre, aujourd'hui, quand je pense à notre ignorance et à notre cruauté. D'autres familles suivaient, familles d'habitants ou de journaliers. Il y avait un autre Lagotte dans ce bout-là. Il s'appelait Fortunat et était marié avec Marie Laprée. Je n'ai pas parlé de ces Laprée, mais la mère de Marie était une de nos voisines. Elle demeurait dans une petite maison, entre les Lagotte et Coq Philibert. Je ne me rappelle pas le père Laprée. Cette Marie Laprée faisait des culottes pour les hommes. Elle réussissait assez bien.

Les autres voisins étaient des Lachapelle, et ensuite, Ti-Louis Coton : Louis Verville. Là aussi, il y avait une niche où la Sainte Vierge était exposée et entourée de fleurs. Mais je ne me rappelle pas avoir été prier là. Après Ti-Louis Coton, c'était des Verville, mais nous les appelions les Deuf. L'ancêtre devait s'appeler Adolphe. Un de ceux-ci a été commissaire d'école quand j'ai enseigné. Les voisins étaient un Verville, cousin de mon mari, et un Lachapelle. Ce cousin, fils de la tante Marie, veuve, on l'appelait « Sifoi le malcommode ». Il s'appelait Sigefroid, tout comme un Deuf, qu'on appelait Sifoi aussi. Après un autre Lachapelle, c'était les Laferté (dits Bedeau), deux familles dont l'une était les parents de ma maîtresse (professeur) Tima Bedeau. Après eux, il y avait la côte à Moïse Boudor. Il y avait bien la maison de Moïse en haut de cette côte, mais je ne me rappelle pas l'avoir connu, ni avoir su son vrai nom. Pour finir le rang, il y avait Basile Cartier, qui habitait une belle maison en briques et où il y avait un beau jardin de légumes. Puis Abenakis Springs faisait la division entre le Petit Chenail et le rang de la Grande Terre.

J'ai oublié de mentionner trois petites maisons qui étaient tout près de Sifoi le malcommode. Deux étaient habitées : une par la mère, qu'on appelait la Luce Pedleur, l'autre par Adèle, qu'on appelait La Guédelle. Mais je me trompe, il paraît que c'était Adèle qui était la mère de la Luce. Celle-ci était grosse, elle devait être « hydropique ». Nous n'avons jamais vu ces personnes se déplacer ; elles étaient toujours sur leurs perrons, à ne rien faire. L'autre maison voisine était habitée par la veuve Viens. Celle-ci travaillait à la journée, pour se faire vivre et faire vivre son garçon, qui n'était pas fin ; nous l'appelions Bilouche. Il n'était pas mauvais mais nous en avions peur. Il passait ses journées nu-pieds sur le bord du chemin, et il faisait des gestes en levant les bras au ciel, comme s'il avait voulu mesurer quelque chose... Nous avions le grain fin (peur) quand il nous fallait passer là à pied et qu'il était près du chemin.

Puis nous arrivons à Abenakis Springs. De l'autre côté de l'hôtel, demeurait le demi-frère de ma mère, Eusèbe Mondou, mon oncle Eusèbe. Il était marié avec une Isaac Desmarais, ma tante Georgine. Le père Isaac, je ne m'en rappelle pas. De mon temps, c'était son garçon Bongusse qui avait la terre paternelle. Le père Isaac passait pour être en moyens ; il prêtait de l'argent ! Mon oncle Eusèbe avait une belle maison de briques, grande avec un beau parterre en avant. Il avait une terre et faisait des affaires ! Je pense cependant que, n'étant pas trop instruit, c'est plutôt ma tante qui en faisait... Du côté de la maison qui faisait le coin de la route, elle avait ouvert un petit magasin, dans une espèce de bas-côté (elle descendait quelques marches de sa cuisine au magasin). C'était pratique pour les femmes qui pouvaient s'accommoder (trouver le nécessaire) là, sans avoir à se rendre au village ; c'était à mi-chemin. Elle vendait de tout et elle n'était jamais pressée. Quand j'ai été un peu plus âgée, j'ai suivi ma soeur et des amis, le soir, chez mon oncle, car nous n'avions qu'à traverser



L'hôtel d'Abenakis Springs, au Petit Chenail, en 1920. C'est là qu'on allait regarder danser les pensionnaires. C'était à mi-chemin entre le bout du rang et le village.

Philippe Bibeau, un voisin, a aussi travaillé à la coupe du bois, pour le moulin à scie et pour le chauffage de l'hôtel. Ce gros engin était bien commode !

le chemin pour voir danser les pensionnaires de l'hôtel, dans le grand hall, en arrière près du chemin. Nous regardions par les fenêtres. Le père Kimpton était bien gentil, il ne nous écartait pas ! Les robes étaient longues et c'était du temps de la valse, nous aimions bien ça !

Je continuerai le chemin en allant vers le village, avant de prendre le Bois de Maska. À partir de chez mon oncle, nous appelions ce rang la Grande Terre. M. Kimpton avait sa maison voisine de celle de mon oncle. Ensuite, il y avait des Bibeau et deux petites maisons que mon oncle avait fait construire. Un des frères de mon père, Michel, qui était à la maison quand mes parents se sont mariés, a épousé une fille de mon oncle, Olivine Mondou. Ma mère se trouvait sa tante et sa belle-soeur en même temps. Ils sont restés un peu de temps chez nous en se mariant, et ensuite dans une de ces petites maisons que mon oncle leur avait vendue.

À la suite de ces maisons, il y avait une belle grande maison de pierre, habitée par les Courchesne. Le bureau de poste était là. Ça nous faisait une bonne marche pour aller chercher la malle (le courrier). Mme Courchesne avait un air languissant et aristocratique ! Tout le portrait de la Belle Angélique dans *Les Belles Histoires des pays d'en haut*. Cette famille s'est en allée au village et c'est M. Courchesne qui était le registraire, Saint-François-du-Lac étant la préfecture du comté d'Yamaska.

Il y avait un Morvan, cousin de mon grand-père, qui demeurait dans ce rang-là, Joseph Morvan. Sa femme s'appelait Odile. Ici, je vais rappeler une anecdote concernant ce Morvan et Delphis Maher, père de mon mari. Celui-ci, taquineur et joueur de tours, était allé au moulin à farine avec Joseph. Odile avait fait un lunch à son mari, mais Delphis, qui était veuf et demeurait un peu partout, n'avait rien apporté. Le midi, Joseph a cherché son dîner en vain, mais Delphis, bon garçon, lui a offert de partager le sien ! « Mange, Joseph,

il y en a assez pour deux ! » Joseph trouvait que ça ressemblait à ce qu'Odile lui avait préparé, mais, gêné, je suppose, ce n'est qu'à la fin du dîner qu'il s'est aperçu de la supercherie ! Le père Delphis avait bien du plaisir à raconter ça !

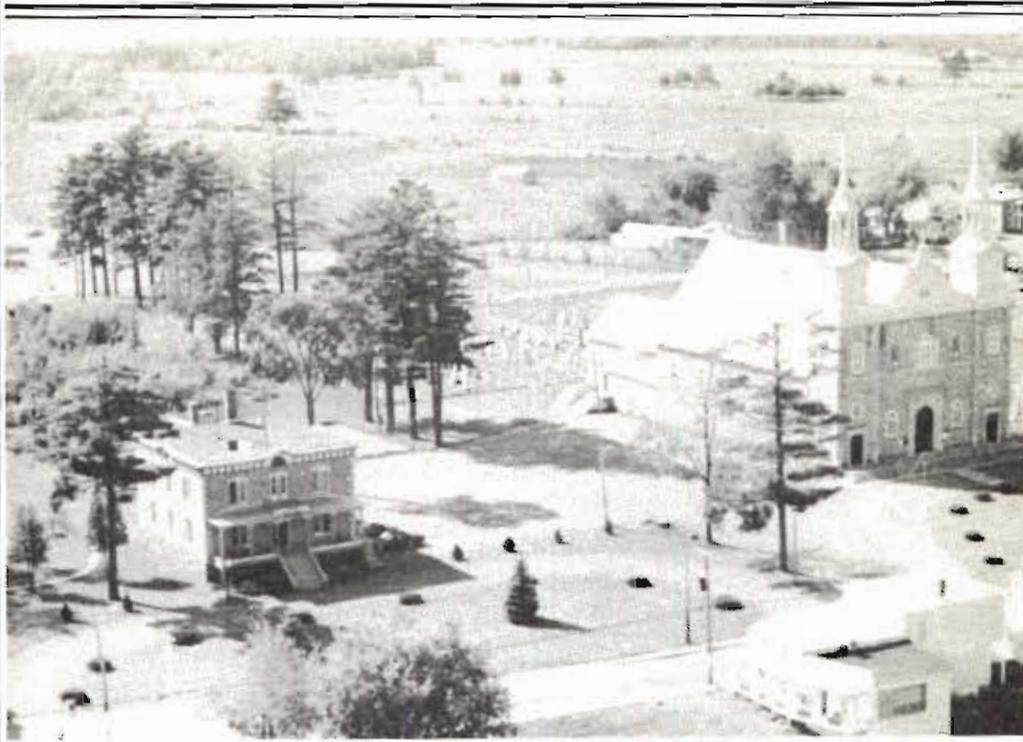
Dans ce même bout, il y avait beaucoup de Plamondon, des Cartier et un nommé Maxime Gamelin, que nous appelions Ticine. Un seigneur y habitait aussi ; c'était encore la mode (régime seigneurial). Les habitants devaient lui payer une rente qui pouvait être en argent ou en marchandise. À ce propos, un Morvan qui n'avait pas froid aux yeux était allé porter une charge de bois de chauffage à ce seigneur. Son suisse déchargé dans la cour, il s'apprêtait à retourner quand le seigneur est sorti et lui a dit de corder son bois. Le sang du Morvan n'a fait qu'un tour, il a répliqué : « Moi, je vous ai apporté votre bois, mais je ne suis pas obligé de le corder ! » En même temps, il avait arraché un bâton de son suisse et il le tenait à la main. Le seigneur a demandé à son serviteur : « Penses-tu qu'il va fesser ? » La réponse n'a pas été longue : « S'il va fesser ?... » Le seigneur s'est dépêché de rentrer dans sa maison et Morvan de retourner chez lui. C'est peut-être une légende, mais nous étions fiers de ce Morvan, comme s'il avait accompli un grand exploit. Je ne sais pourquoi, mais nous étions orgueilleux de notre nom !

Le rang de la Grande Terre continue avec des Pelletier, des Allard, etc. Avant le village, il y avait encore la côte à Pelletier (Dominique) : c'était la côte de Minique Pelletier, un gros homme qui demeurait là. À côté, la veuve Wickmar, qui avait une très belle fille, puis c'était la tannerie du père Matte. Mon père, qui aimait faire des farces, a demandé un jour à M. Matte s'il avait du poil. Celui-ci a répondu : « Comme tout le monde, comme tout le monde !!! » Ce poil dont mon père parlait était du poil d'animal qu'on ajoutait à la chaux ou au ciment, je ne sais pas...

Il y avait encore beaucoup de maisons avant d'arriver au village. Des Salois, des Boucher et une des cousines de ma mère, une Salvas. Nous ne les avons jamais visités. Le rang de Sainte-Anne commençait au début du village. Ce rang n'existe plus : ils ont formé une paroisse entre Saint-François-du-Lac et Yamaska : la paroisse Saint-Gérard. En face, près de la côte, le voiturier. Puis au coin, une maison de briques habitée par des Caya, anciens habitants ; ensuite, le boulanger. Et le rang continuait en allant vers la paroisse voisine, Yamaska. Ma grand-mère était née dans ce rang ; elle y avait encore deux frères (les terres voisines) qui restaient là, dans mon jeune temps. C'était des hommes de six pieds (1,80 m) : Delphis et Adolphe, des habitants aussi.

Dans le village, la rivière était un peu loin du chemin ; alors, il y avait des maisons des deux côtés. Au début, le notaire Gladu, qui s'est présenté comme député. Je n'ai pas connu le vieux notaire Gladu. Le docteur Comiré suivait. Dans le temps de ma mère, c'était le docteur Perreault ; c'est lui qui nous a mis au monde. Je me souviens de lui : il m'avait cassé une grosse dent, sans pouvoir me l'arracher. Il n'y avait pas de dentiste et les docteurs n'étaient pas équipés pour ça. J'en ai braillé un coup ! Nous avons presque tous de mauvaises dents. Probablement que notre nourriture n'était pas assez variée. À ce sujet, je dois dire que, très jeunes, plusieurs d'entre nous avaient des dentiers. Ils coûtaient \$20 chacun, je pense. Ma soeur, qui était très avenante, était allée se faire faire des dentiers chez le dentiste de Sorel. Celui-ci était un peu flirt : comme ma soeur était aussi très à l'aise, je crois qu'elle a eu l'habileté d'obtenir ses dentiers gratuitement !

Nous avons aussi deux cordonniers, deux forgerons, deux modistes, le bedeau Jimmy, et le maître chantre, un Pelletier qui était un des cordonniers. Un autre jeune notaire, Léveillé, est venu un peu plus tard. Près de l'église, vivait Mlle Durand, une vieille fille qui louait des places aux habitants pour



L'église de Saint-François-du-Lac, notre paroisse. Elle est classée monument historique : je suis contente de ça. Cette photo a été prise en 1970.

leurs chevaux le dimanche. Elle avait, en même temps, des petites choses qu'elle vendait : des pipes de plâtre, des bonbons, de la gomme Red Jacket, etc. Il y avait un horoscope dans le paquet de gommes, ça nous intéressait.

Bien sûr, il y avait un hôtelier dans le village, Omer Duhaime. Un bel hôtel et un gros hôtelier !

Il y avait aussi un autre personnage, un peu original, qui était secrétaire-trésorier de la paroisse. C'était l'avocat Z. Baril. J'aurai l'occasion d'en parler un peu plus tard.

La maison d'école et le bureau d'enregistrement étaient situés au village, et, naturellement, il y avait l'église, qui, elle, est loin du chemin, avec beaucoup de terrain. De chaque côté, les habitants attachaient leurs chevaux à des anneaux exprès : ceux qui n'avaient pas de places d'écurie. En avant de

l'église, une grande allée pour aller au chemin et des stands pour la criée. On vendait de tout, les gens avaient besoin d'argent pour faire dire des messes ! Le cimetière était en arrière de l'église. Quand nous n'étions pas trop pressés, nous allions y faire un tour après la messe. Mon grand-père avait fait élever un monument pour son père et sa mère. J'ai pris quelques notes, sur ce monument, qui m'ont renseignée sur mes arrière-grands-parents.

En face de l'église, il y avait plusieurs petites maisons sur la côte, de l'autre côté du chemin. J'ai oublié aussi l'avocat Allard, qui avait une belle maison et qui est devenu député-ministre. Je pense qu'il était juge lorsqu'il est décédé. Puis le magasin général, tenu par Thomas Gill (Guil), le père de celle qui est devenue plus tard la femme du lieutenant-gouverneur du Québec, l'honorable Paul Comtois. Lui était de Pierreville. Il a été agronome, je pense, et il avait été ministre des Mines à Ottawa. Il a péri dans l'incendie de Spencer Wood (Bois de Coulonge). Ça été un événement bien triste pour sa famille et ses amis. Il était très sympathique.

Entre l'église et le presbytère, il y avait beaucoup de terrain libre. Les prédicateurs de retraites, qui retournaient au presbytère, le sermon terminé, et qui s'étaient un peu échauffés, ont dû prendre des rhumes bien souvent dans les saisons froides !... Le presbytère est très grand et beau. On parle de le démolir présentement. Ensuite, c'était notre couvent (démoli, remplacé par un centre d'accueil pour retraités), grand avec un joli bocage en arrière. Le voisin du couvent était un Morvan, Jules, neveu, je pense, de mon grand-père. Quand nous allions faire nos Pâques ou nos premiers vendredis du mois, nous allions prendre le petit déjeuner chez ce cousin. Il avait deux filles. Notre cousine, sa femme, une Verville, était accueillante et très serviable.

La traverse pour Pierreville était vis-à-vis. La côte était un peu longue et il y avait quelques maisons avant d'arriver au



Un homme du village apporte sa dîme au presbytère. Certains payaient en argent : c'était cinq piastres ! D'autres payaient en effets (nature) selon la valeur de ce qu'ils semaient : chez nous on payait avec de l'avoine, du sarrasin et des patates.

Quand on faisait une sortie importante, on se mettait sur notre trente-six, un peu comme ces voisins du rang. Ils passent devant le magasin général de Thomas Gill.



Le couvent de Saint-François-du-Lac où j'ai fait mes études. C'est là que j'ai obtenu mon diplôme d'enseignement élémentaire, à seize ans.

Les religieuses et les élèves sur le perron du couvent en 1906. Ce costume est devenu obligatoire après ma graduation.

bac, à la rivière. C'était la traverse du haut du village. La rivière Saint-François n'était pas large ; ça ne devait pas prendre plus de dix minutes, un quart d'heure, pour la traverser et ça coûtait dix cents : nous arrivions directement à Pierreville.

Chez nous, à Saint-François, c'était les soeurs grises d'Ottawa qui enseignaient, tandis qu'à Pierreville, c'était les soeurs de l'Assomption de Nicolet. Au village sauvage, c'était les soeurs grises aussi. Nous voisinions, car les soeurs se connaissaient. Je ne me rappelle pas être allée au couvent chez les soeurs de l'Assomption. Il y avait une certaine rivalité entre les deux communautés : pour nous, les soeurs grises enseignaient mieux... mais on n'avait pas de preuves !

Dans le village, il y avait une école privée tenue par les Mlles Cartier, deux vieilles filles savantes. Les garçons qui devaient aller au Séminaire de Nicolet allaient d'abord à cette école, qui les préparait et leur sauvait une ou deux années de collège. Plus tard, deux de mes frères et mon mari ont profité de cette école.

Le voisin de notre cousin Jules Morvan était le notaire Blondin, qui avait une très belle propriété et surtout une belle famille. Sa femme, très aristocratique, était sourde; lui, le notaire, n'était pas gênant. Ils avaient deux garçons (dont un a été député à Ottawa et ministre aussi, peut-être, je ne me rappelle pas), de même que quatre filles. La plus âgée, Amilie, était organiste, et pas une apprentie ! Nous avions un orgue de qualité et Amilie Blondin le faisait valoir. La deuxième, la grande Anna, était une cantatrice merveilleuse ! Dans ce temps-là, le choeur de chant était mixte et aux grandes fêtes, la voix de la grande Anna, accompagnée de l'orgue, nous faisait tressaillir jusqu'au bout des orteils ! Les deux autres filles étaient cantatrices aussi. Tous les dimanches, après le sermon, il se chantait un cantique, et parmi ces anciens cantiques, il y en a d'inoubliables ! L'organiste Émilie a marié un

violoniste de Montréal, Albert Chamberland. Quand il venait à Saint-François, il accompagnait les cantiques au violon. Impossible pour moi de ne pas être encore remplie d'émotion, même après tant d'années !

Georges Dufresne, de Nicolet, le père de Pierre Dufresne (comédien), venait chez les Blondin aussi. Je n'en suis pas certaine, mais je pense qu'il a marié Mamie Buisson, une nièce de notre curé du temps. Ces Buisson étaient orphelins et c'est notre curé qui les a recueillis au presbytère. Deux garçons et deux filles. Une de mes cousines, une Mondou, mariée à Patrick Deschenaux, demeurait en face des Blondin. Après eux, il y avait une petite côte, la côte Blondin, et il devait y avoir un cours d'eau, car il y avait un petit pont !

Là, commençait le rang de La Troisième. Je ne me rappelle pas être allée dans ce rang. Il paraît que c'était bien ennuyant. Au coin, une petite maison, démolie depuis 1973, était tenue par la bonne femme Duguay. Elle vendait des biscuits, des bonbons, de la gomme ; une espèce de petit restaurant. Quand j'ai marché au catéchisme (assisté à des leçons à l'église en préparation à la communion solennelle), c'est là que nous allions dîner, avec deux cents : une cent pour quatre biscuits Viau Village et une cent pour un bâton fort ; moi, il m'a toujours fallu avoir du sucré pour finir mon repas ! Les autres n'étaient pas plus riches et c'était suffisant. Nous étions heureux. Nous marchions au catéchisme trois semaines de temps, à pied sur une distance de quatre milles (6,4 km) pour nous et de cinq milles (8 km) pour d'autres. Après le catéchisme, à trois heures et demie, nous retournions chez nous, chacun dans son rang. Les garçons se déchaussaient, les bottines sur l'épaule, tandis que les filles placotaient (bavardaient). Malgré un peu de fatigue, c'était pour nous du bon temps ! Déus Verville, un Tadore du bout du rang, me dit qu'eux trouvaient ça bien fatigant : ça leur faisait cinq milles de marche.



C'est moi. Au fond, le gros «tâbe » et encore plus loin, on voit la maison de nos grands amis les Forcier, dans l'île Saint-Jean. Vers 1925.

Dans l'île Saint-Jean, vis-à-vis de chez nous, habitaient nos amis, la famille Forcier (dits Mondon). Mme Forcier, née Saint-Germain, est décédée assez jeune. Je ne m'en rappelle pas. Elle avait plusieurs enfants. La plus jeune des filles, Elmire, est allée retrouver ses deux tantes, soeurs grises à Ottawa. Elle en est revenue après ses études, à 18 ans. Dans cette île, qui était assez large et assez longue, il y avait trois ou quatre habitants. La dernière maison de l'île, près du petit chenail, c'était la famille Verville (que nous appelions les

Tadore) ; l'ancêtre devait s'appeler Théodore. Il y en avait un lot de Verville dans le rang ! Là, le chenail était étroit et à sec en été. Au printemps, quand l'eau montait, les Verville devaient venir se réfugier au rang du Petit Chenail, chez l'oncle de mon mari, habituellement. Ils n'étaient pas les seuls à déménager : chaque famille trouvait refuge chez des amis. Un printemps, un petit Verville est tombé à l'eau et s'en allait à la dérive. Sa robe le protégeant, il flottait. Mon mari, qui nageait comme un poisson, est allé le chercher et l'a ramené sain et sauf. Plus tard, ils ont fait une « dompe » (un gué) avec des roches mêlées à la terre pour permettre aux voitures de traverser quand l'eau tardait à se retirer. Il devait y avoir un bac aussi, mais je ne m'en rappelle pas. On traversait plus ou moins bien sur cette dompe. Il y avait de l'eau jusqu'aux moyeux des voitures. Nous avions peur de verser, mais les chevaux connaissaient le chemin et notre peur se dissipait. Mme Verville n'avait qu'une fille, qui a été ma seule amie ; les autres enfants étaient tous de beaux garçons. Dora, c'était son nom, est morte jeune. Je venais de me marier, j'attendais mon premier bébé. Chez elle, où je suis allée souvent, nous étions tranquilles, loin des voisins. Il y avait des vignes sauvages tout le long de la clôture du jardin, qui donnaient du raisin bleu très délicieux. Mme Verville, née Chapdelaine (les Charlette), avait fait ses études au couvent de Saint-Vincent-de-Paul (près de Montréal) où son oncle était curé. Dans ce temps-là, du Petit Chenail à Montréal, le voyage se faisait en voiture, sur la glace en hiver. Elle m'a raconté souvent qu'à partir des Sourdes-Muettes (l'Institut), sur la rue Saint-Denis, c'était le bois. Le voyage jusqu'à Saint-Vincent-de-Paul se faisait en diligence, voiture à deux chevaux. Ce couvent existe encore. Comme je l'ai dit, la rivière Saint-François, au village, longeait Pierreville et laissait plus de terrain de notre côté, ce qui faisait que des maisons étaient construites dans ce bas de côte. Elle continuait ensuite jusqu'au bout du rang de la Grande

Terre. Là, elle revenait près du grand chemin et zigzaguait encore en laissant des bras d'eau qui entraient dans les terres et formaient des îles.

En 1896, l'année de la « grande eau haute », l'eau avait envahi toutes les maisons du bas du Petit Chenail. Les habitants avaient fait des plates-formes dans le haut de leurs bâtiments pour y placer leurs animaux. Ils allaient les soigner en chaloupe. Nous n'avions pas cet inconvénient chez nous, mais cette année-là, l'eau avait monté tout autour de la maison. Nous avons un « flatte » pour les sucres et nous le tenions attaché après la clenche de la porte de la cuisine. Les hommes s'en servaient pour aller aux bâtiments soigner les animaux et tirer l'eau du puits. C'était un beau spectacle qui nous tenait occupés jour et nuit. Heureusement que ça ne durait que quelques jours. Cette année-là, nous avons vu un chaland qui est venu dans le chenail ramasser des billots qui étaient sortis de leur entourage. L'eau est restée assez longtemps dans le bas de côte ; le soir, nous allions faire des tours de chaloupe. L'eau était calme et nous avons plusieurs accordéonistes parmi nos camarades qui nous accompagnaient ; c'était très agréable. Nous, les vieux maintenant, nous avons la nostalgie de ces choses-là. Nous n'appelions pas ça de la misère, c'était normal. À tous les printemps, nous nous préparions pour le pire !

Le bac, près de chez nous, était conduit par un de nos voisins, le bonhomme Simon (Pépin). Un petit homme vif avec un « pinch » (une barbiche). Sa femme, Véronique, était grosse ; nous la nommions La Grosse. Leur voisine, la vieille Vitaline (pas si vieille que ça), était sa soeur et pour nous, elle était vieille. Leurs deux maisons se touchaient presque. Simon, qui n'avait pas d'enfant, élevait un des petits-fils de la Vitaline alors que celle-ci élevait deux de ses petits-enfants, un garçon et une fille, enfants d'une de ses filles qui était veuve. Ceux-ci venaient à l'école avec nous. Nous nous demandions de quoi ces gens vivaient ; ils avaient juste chacun un grand

jardin et je n'ai jamais vu travailler ces femmes-là. Elles passaient la journée assises sur leurs perrons à se bercer et, de temps en temps, elles venaient faire un tour chez nous, jaser avec ma grand-mère et mon grand-père. La Vitaline avait une fille mariée dans le rang. Elle y allait très souvent. Quand les enfants ont été partis, elle est restée seule avec son chien. Elle mangeait une croûte ou des patates et du lait et elle est morte à 105 ans ! La frugalité est donc un bon moyen pour vivre longtemps. En dernier, elle était aveugle ; son chien la conduisait partout.

Il y avait au village deux traversiers, un en haut du village et un en bas, car il n'y avait pas encore de pont, excepté celui des chars (trains). Nous n'avions qu'un magasin général, tandis qu'à Pierreville, il y en avait trois. Les deux frères Laperrière, qui avaient chacun leur magasin, et celui de Shooner. Nous allions donc acheter plutôt à Pierreville chez un des Laperrière. Cette Mme Laperrière aimait bien ma mère et nous invitait à aller prendre une tasse de thé à sa maison, voisine du magasin. Ma mère était très sociable, elle avait une belle façon (parlait à l'aise) ; aussi, elle avait des amies parmi toutes les classes de la paroisse. Mme Gill, la femme du marchand de Saint-François, était une Tadore Ver-ville ; elle était très affable, de même que Mme Allard (Jules), la femme de l'avocat. Il n'y avait pas de snobisme chez ces femmes-là ; elles étaient gentilles avec tout le monde.

Le train passait une fois par jour. Il partait de Nicolet, je pense, ensuite La Baie (Baieville), Pierreville, Saint-François, Sorel, etc., jusqu'à Montréal, et revenait le soir à 8 heures. Ça lui prenait tout l'avant-midi pour se rendre en ville. Les coureurs d'aujourd'hui auraient pu le suivre et même le dépasser !

Chapitre 4

Ma famille, les voisins, les veilleux, les passants

Ma mère est née à Yamaska. Sa mère était une Bazin Cardin. Il y avait plusieurs familles de ce nom dans Yamaska. Elle s'appelait Agathe et s'était mariée deux fois. Son premier mari était un Mondou. Elle avait deux garçons, je pense. Ensuite, elle a marié un vieux garçon, Louis Potvin, le père de ma mère. Celui-ci est mort par accident, quand ils ont fait une *dam* (un barrage) sur la rivière Yamaska. Ma mère avait des soeurs et des frères, mais, de sa famille, nous n'avons connu qu'un frère : il demeurait à Duluth, Minnesota, et est venu voir ma mère. J'étais déjà mariée et il était âgé. C'est le seul Potvin que nous avons connu. Il était mon parrain sans que je le sache. J'appris cela dernièrement, en trouvant mon extrait de baptême ! Il avait dû faire une visite impromptue quand je suis née ! Il s'appelait Baptiste. Ma mère était allée travailler aux États deux ans avec une de ses soeurs qui s'appelait Anna. Une autre de ses soeurs se nommait Vitaline et un de ses frères, Daniel. Ils ont dû mourir jeunes, ou ils s'en sont allés aux États, eux aussi. Nous n'en avons connu aucun.

Je ne sais comment elle a fait la connaissance de mon père. Je ne m'en rappelle pas, pourtant elle a dû me le dire. Elle me racontait ces choses, quand les autres étaient à la messe. Je regrette maintenant de n'avoir pas été plus curieuse et de n'avoir pas posé d'autres questions ! Est-ce que je m'en souviendrais, aujourd'hui ?



Le portrait de nocés de ma mère, Marie Potvin, et mon père, François-Xavier Morvan, le 9 janvier 1882. Papa avait vingt-sept ans et maman vingt-cinq.



Ma mère et mon père. Une photo prise à l'occasion de leurs noces d'argent en 1907.

La maison de ma mère longeait la rivière Yamaska. La maison d'école était dans le voisinage et la maîtresse se retirait chez ses parents. C'est ainsi que ma mère lisait bien et n'écrivait pas mal aussi. Mon père, qui avait laissé l'école après sa première communion pour aider son père sur la terre, avait désappris à lire. Ma mère le lui a réappris, car il aimait lire. Dans ce temps-là, je pense que c'était le journal *Le Monde*, qui paraissait une fois par semaine. Avec l'ouvrage dans le jour, ça prenait toute la semaine pour passer à travers !

Nous étions dix enfants, six garçons et quatre filles. L'aîné, Séraphin, était gêné comme je l'ai été, moi aussi. Le deuxième enfant, une fille, Marie-Anne, est morte jeune de la picote, maladie contagieuse apportée au Petit Chenail par la fille d'une de nos voisines, venue en promenade ! Mon frère aîné, qui n'avait pas deux ans, s'en est sauvé par une promenade qu'on lui faisait faire à l'étable, tous les matins ! On croyait, à ce moment, que la senteur des animaux était un préservatif. En tous les cas, ç'a été bon pour lui.

Entre-temps, ma mère avait recueilli une vieille fille, Geneviève Chapdelaine. On disait « vieille fille » dans ce temps-là, dès l'âge de 25 ans. Elle demeurait avec ses deux frères et n'était pas heureuse. Ma mère lui a proposé de rester chez nous pour l'aider, ce qu'elle a accepté avec joie. Elle a resté chez nous pendant 16 ans, c'est-à-dire jusqu'à sa mort. Elle était bien indispensable à ma mère et adorait mon frère. Elle l'appelait « ma belle piasse ». Le troisième enfant, une fille aussi, qu'on a appelée Stéphanie en l'honneur d'une jolie tante qui portait ce nom. Le quatrième, un garçon, Cyrille. Puis, deux ans après, ç'a été moi, Florentine ; la soeur de ma jolie tante s'appelait de ce nom, alors... Après moi, trois garçons. De deux ans en deux ans, la famille prospérait ! Hervé, Euclide, Edgar. A suivi une autre fille, Anita, une belle fille blonde, décédée à douze ans de l'appendicite : le médecin ne

connaissait pas cette maladie. À la campagne, c'était nouveau et elle a fait une péritonite. Avec le dernier, un garçon, qu'on a appelé Gabriel (mon arrière-grand-père se nommait ainsi), ça fait bien dix. Nous étions nombreux, mais la maison était grande. Nos parents étaient bons et s'entendaient bien. Nous étions heureux.

Mon grand-père paternel était d'ascendance bretonne, François-Xavier Morvan. Ma grand-mère s'appelait Virginie Cardin. Ils s'étaient mariés, lui à 20 ans, elle à 18. Ils ont eu 5 garçons et 4 filles. J'espère n'en pas oublier. Voici les noms des garçons : Jean-Baptiste, François-Xavier (mon père), Émile, Michel et Arthur. Les filles se nommaient Julienne, Cédélie, Émérance et Emma.

Mes oncles et mes tantes de la famille Morvan, avant de se fixer, soit aux États ou ailleurs, sont demeurés quelque temps dans les paroisses aux alentours. Mon oncle Jean-Baptiste, le plus âgé, a voyagé et a fait un peu d'argent avant de se marier. Il s'est acheté une terre à Saint-Bonaventure et c'est notre Geneviève qui est restée quelque temps avec lui. Je suppose qu'ayant décidé de se marier, il a vendu cette terre et en a acheté une autre dans le village voisin, Saint-Guillaume. Il a marié une Mlle Pichette, Stéphanie, une jolie fille et instruite en plus. Ils avaient une belle maison et nous aimions aller nous promener là, nous de la campagne. Il y avait un couvent et un collège commercial dans ce village. Les enfants ont eu la possibilité de se faire instruire. Mon cousin, l'aîné Hervé, a travaillé à la Banque d'Épargne à Montréal. Mais à la guerre de 1914, il a décidé de laisser la banque et de s'enrôler (une drôle d'idée !). Je suppose qu'il voulait faire une expérience ou voir du pays... Pas longtemps après son arrivée en France, il a été tué, par une balle perdue ! Il a eu juste le temps de se faire photographe en habit de soldat, avec son fusil sur l'épaule ! C'est le souvenir qui nous reste de lui ! Les deux autres garçons, Lorenzo et Paul-Émile, ont été pompiers. Ma cousine,



Mon cousin Hervé Morvan s'est enrôlé pour la guerre de 1914. Il a juste eu le temps de se faire photographier en habit de soldat avec son fusil sur l'épaule ! Il a été tué par une balle perdue !

l'aînée Annette, a marié le notaire Joyal, un garçon de Saint-François. Une autre, célibataire, Lucienne, a toujours travaillé au Pied du Courant (S.A.Q., Montréal), pour le gouvernement. Simone, célibataire aussi, a fait son cours d'infirmière. La dernière, Claire, s'est mariée mais n'a pas eu d'enfant. C'est la famille de mon oncle Baptiste, celle que j'ai le mieux connue.

Julienne, une de mes tantes, a marié un Duguay. Ils sont allés vivre aux États. Un hiver qu'il y avait du chômage, ils sont venus hiverner chez nous. Le bébé qu'ils attendaient est né (une fille, Emma, que nous appelions Tima) dans notre chambre de maternité. Cette cousine aimait revenir faire un tour chez nous ; elle se disait plus parente que les autres, puisque née chez nous. (Je viens d'apprendre sa mort, il y a un mois à peu près.) Mon coeur a commencé à battre pour l'aîné de ces Duguay ! Un beau garçon, doux aux yeux bleus. Bien

entendu que cette amourette d'une petite jeune fille n'a jamais été connue de personne ! C'est ce papier qui a la primeur de ce gentil souvenir. Il avait l'âge de mon frère aîné ; il aurait été bien étonné de lire dans ce petit coeur fou, fou ! Une autre tante, Cédélie, a marié Louis Girard. Ils ont demeuré à Yamaska quelque temps ; mon oncle était ouvrier, mais eux aussi, leurs enfants sont aux États. Mon père, François, était le deuxième des garçons. Il y a eu l'oncle Émile, dont j'ai parlé, et les quatre derniers. Ma tante Émérance, qui a marié Louis Fontaine, un homme gai aux cheveux roux. Je ne me rappelle pas son métier. J'ai correspondu longtemps avec le plus âgé de mes cousins, Edmour. C'était le temps des cartes postales illustrées, avec légendes. C'était amusant et il écrivait bien.

Ma tante a eu bien des malheurs avant d'aller finir ses jours aux États. Après la mort de mon oncle, elle est allée demeurer en Ontario, à Cochrane. Ils ont failli périr par le feu. Pour se protéger, les gens se tenaient dans le lac, avec des couvertures imbibées d'eau sur la tête. Le feu entourait tout le village. Ma tante en est restée un peu perdue. Ils ont dû s'exiler aux États, eux aussi. Mon autre tante, Emma, a marié Adolphe Tanguay. Après un séjour dans les Cantons de l'Est, ils sont venus demeurer à Saint-Lambert, près de Montréal. J'ai correspondu aussi avec l'aînée des filles, Alice, décédée en 1973. La deuxième, Blanche, une jolie blonde, est décédée elle aussi, il n'y a pas longtemps. Elle était mariée à M. Quintal, également décédé en 1972. Alice, mariée à M. Rajotte, était impotente, à ce qu'on m'a dit. Elle avait deux ans de plus que moi. Les autres, je ne les connais pas.

Et puis l'oncle Michel, qui avait onze ans au mariage de mes parents, et l'oncle Arthur, le dernier, marié vieux garçon avec une vieille fille aussi, aux États. Ils ont eu des enfants, deux garçons et une fille, mais je ne les connais pas. S'appellent-ils toujours Morvan ? Il paraît que oui !



Le monument funéraire de la famille Morvan au cimetière de Saint-François-du-Lac. J'y ai fait plusieurs visites et plusieurs prières. Je suis (à gauche) avec ma chère belle-soeur Elmire.

Je reparle un peu de mon grand-père, qui était plutôt tranquille. Il était le fils de Gabriel, mon arrière-grand-père, qui est né en 1783, puisqu'il est décédé en 1865 à l'âge de 82 ans. Mon arrière-grand-mère, née Marie Chapdelaine, en 1799, est décédée le 22 avril 1859 à 60 ans. Mon grand-père, Xavier, est né en 1830 et décédé en janvier 1914 à 84 ans. Ma grand-mère, Virginie Cardin, est née en 1832 et décédée en 1913, en juin, à

l'âge de 82 ans. Ces renseignements sont gravés sur un monument de pierre blanche dans le cimetière de Saint-François. J'ai appris qu'un de mes neveux s'était acheté un lot dans le cimetière et qu'il y avait fait transporter ce monument. J'en suis bien heureuse. Mes parents se sont épousés le 9 janvier 1882. Voilà, ça me fait plaisir de connaître ces détails.

Dans la parenté de ma grand-mère, à Yamaska, nous visitons un de ses cousins, Jean Cardin. Un bel homme blond aux yeux bleus. Sa femme, qui était très aimable et jolie, s'appelait Marie Villiard. J'ai vu ça aussi sur mon extrait de baptême. Elle était ma marraine. Je ne le savais pas non plus, ou je ne m'en rappelais plus. Nous l'appelions Grapette, car c'était son expression quand elle nous voyait arriver ou quand elle était étonnée en apprenant une nouvelle. Nous aimions beaucoup ces visites-là, mais ce n'était pas souvent que ma mère pouvait se permettre des promenades. Quand elle devait le faire, elle était prête une demi-heure à l'avance. « Eh, hurra, dépêchez-vous, nous allons être en retard ! » Si d'autres devaient partir, elle leur disait, une demi-heure à l'avance aussi : « Vous avez autant d'aquet (seriez mieux) de partir, le temps a l'air à se chagriner (s'assombrir) et si vous voulez arriver à temps... » Ce n'était pas une lambineuse. Elle avait une expression de dire (façon de parler) que nous avons souvent plaisir à rappeler. Il nous arrivait de faire des visites à quelqu'un, en passant. Ça ne manquait pas, ces gens nous arrivaient à leur tour, pas longtemps après. Ma mère disait : « Qui va, va cri (quérir) ! » Chère mère ! Elle était bien recevante et très sociable. Elle était brune, maigre et grande. On l'appelait « la grande Marie Potvin » et elle n'était pas laide non plus. Elle a bien chicané et nous a donné, à chacun, des noms comme Georges Groleau ; ça, c'était pour un de mes frères quand il était déplaisant. Un autre : Ti-Midi. Elle nous trouvait toujours quelques ressemblances avec d'autres ! Entre nous, nous avions chacun un petit nom, que nous ne manquions pas de



Ma chère mère. Une photo très officielle... et une belle femme !

nous donner ! L'exemple entraîne ! Ma soeur, qui était grande, se faisait traiter de grande biche, et moi, c'était la Tinette au beurre ! Ça, c'était quand nous étions bien fâchés.

Je voudrais rappeler quelques autres souvenirs de mon grand-père. Il ne parlait pas pour rien dire. Il était plutôt sérieux et nous le respections. Ainsi, je vais rappeler les phrases que nous avons pu comprendre dans *Les Amours à Lucas*, qu'il racontait bien rarement, dans des fêtes spéciales et après beaucoup d'insistance de notre part.

Les Amours à Lucas (Monologue)

Ah ! que je suis amoureux, depuis que je suis vieux.
L'amour m'a transporté si fort,
Que j'en ai tout perdu ma graisse.
J'ai les cuisses et les hanches sèches comme une planche.
J'ai le dos comme une étrille
Et la jambe comme une tille.
Pierre Grimeau, Pierre Grimette,
Qui connaît toutes les filles les plus belles,
Et moi, qui suis comme Jean Nivelles.
J'en aurai plus donc le farcin
Foi de renard, j'en aurai ma part !

La suite, nous n'avons pu l'apprendre, il allait trop vite. Les derniers mots étaient : « Mon grand-père est en colère. »

Je vais maintenant écrire la chanson qu'il chantait. Je n'ai connu personne d'autre qui la chantait. Il chantait bien. Les Morvan, qui sont de bons chanteurs, tiennent de lui, car ma grand-mère turlutait plutôt, je ne l'ai jamais entendue chanter.

La belle mit ses beaux atours
Un jour pour aller à confesse.
Quand son amant la vit venir,
Lui joue un tour avec adroisse (adresse).
Vitement prend le surplus,
Dans le confessionnal se mit.

La belle se jetant à genoux,
Pour déplorer son inconstance,
Mon père, je suis par-devant vous
Comme j'ai été longtemps absente,
Pardonnez-moi, s'il vous plaît,
De tous les péchés que j'ai faits.

Mon père, j'ai souvent menti,
J'ai souvent fait la paresseuse,
Aux vanités, j'ai consenti.
J'ai dit des paroles honteuses.
J'ai dit du mal avec dessein,
Oui, j'ai médité contre mon prochain.

Mon père, avant que d'être absoute,
J'ai une prière à vous faire,
J'ai un amant un peu fripon,
Grand Dieu, que j'en suis amoureuse!
Il m'a conté son amour,
Moi, je tiens secret de son discours.

Mon père, j'ai bien deux amants,
Mais je ne sais le quel (lequel) prendre.
Le deuxième est un bon chrétien,
Je connais la grandeur de son âme.
C'est moi la belle qui est ici,
Ah ! peurnez-moi (prenez) donc pour mari.

Amant, amant, très cher amant,
C'est donc toi qui me confesses,
Je me repens d'avoir tout dit.
Cependant, j'ai eu l'adroisse
D'avoir caché un péché
Qui aurait peut-être tout gâté!

Mon grand-père ne prenait pas souvent part aux divertissements, aux veillées et aux danses, tout en y assistant. Je pense que la famille tenait plutôt de la grand-mère, qui aimait bien le plaisir.

Après le souper, nous disions le chapelet et faisons la prière en famille ! Au mur, nous avons l'image de la Sainte

Famille, celle de saint Antoine-de-Padoue, entourés de tous les miracles qu'il avait faits. Nous les savions tous par coeur. S'il arrivait des veilleux, ils envoyaient leurs casques dans le bas de l'escalier, et à genoux, comme nous autres ! Pas de rouspétage ! C'est mon père qui disait le chapelet et il n'exagérait pas (n'allongeait pas par des prières spéciales), surtout quand il y avait d'autre monde. Ma mère n'avait pas souvent le temps de se mettre à genoux. Il fallait qu'elle débarrasse la table et qu'elle lave la vaisselle. Ensuite, les cartes se sortaient et ça jouait au whist; mes grands-parents aimaient ça et mon père aussi. Ça dépendait des veilleux ! Il y avait surtout le bonhomme Trefflé Desmarais. Il bégayait et il était ambitieux. La table était solide, car elle en a attrapé, des coups ! Là, il y avait des « T'aurais dû ! », « Pourquoi t'as pas mis ton as ? », « T'aurais dû le voir venir ! ». D'autres jouaient aux dames. Les curieux surveillaient tout, autour du damier. Il y avait de bons joueurs. Quand il y avait des jeunes, ça tirait au poignet et à la jambette. La cuisine était grande et ce n'était pas gênant. Il y avait un autre jeu aussi : les deux joueurs, à genoux et face à face, avaient autour du cou un rouleau de toile pour s'essuyer les mains. Ils tiraient tous deux et c'est à qui l'emporterait sur l'autre. Les veillées passaient, personne ne s'ennuyait.

Ma mère et ma grand-mère tricotaient à la lumière d'une grosse lampe à l'huile. Une autre, plus petite, servait aux joueurs. Les veilleux arrivaient de bonne heure, mais ils partaient de bonne heure aussi; 9 heures et demie ou 10 heures, c'était l'heure du coucher. Ces veillées se passaient l'hiver. Ce que nous aimions, c'était quand le père Maxime Maclure venait nous faire une veillée de contes. C'était un raconteur de première classe, avec la pose, les gestes et tout ! C'était *La Lampe d'Aladin*, *Scheherazade*, *Les Sept Voyages de Sindbad le marin*. Dans les autres contes ordinaires, le héros s'appelait toujours Ti-Jean. Nous n'avions ni les oreilles ni les

yeux assez grands pour écouter. Ça prenait plusieurs soirs pour terminer ces contes. Nous avions hâte à la prochaine veillée. Ces Maclure n'avaient pas d'enfant. Ils avaient adopté un neveu qui en a eu douze! Le père Maxime appelait sa femme « ma soie grise » ou Madeleine. Je ne sais si c'était son vrai nom.

Le premier et le deuxième voisins étaient des amateurs de femmes ! Ma mère me racontait que, quand elle s'est mariée, mon père, qui aimait le plaisir, les chansons, les histoires et la danse, a continué d'aller aux veillées qui se faisaient dans le rang. Ma mère, qui devait rester à la maison, toujours occupée et, de plus, étrangère, car elle venait d'Yamaska, devait recevoir les veilleux ; et ces voisins venaient faire un tour. Ma mère avait une belle façon, mais elle ne tenait pas à entretenir une conversation une veillée de temps avec l'un ou l'autre. Aussi, a-t-elle posé un ultimatum à mon père : « T'es-tu marié pour continuer à faire ta vie de garçon et moi veiller avec tes voisins ? » Mon père, qui n'en pensait pas plus long, car c'était le meilleur homme du monde, a terminé ses sorties « dret » là (immédiatement). D'ailleurs, ma mère était assez intéressante pour le tenir occupé !

Chez nous, mon frère aîné, Séraphin, était allé travailler aux États, à la brique (dans une briquerie), un ou deux étés avant d'apprendre le métier de fromager lui aussi. Il fréquentait notre voisine de l'île Saint-Jean, Elmire Forcier (devenue ma belle-soeur), qui était notre grande amie. Quand elle est revenue du couvent d'Ottawa, à dix-huit ans, ma soeur Stéphanie en avait dix-sept, je pense. Elles sortaient ensemble, mais moi, de quatre ans plus jeune, je commençais à vouloir les suivre. Ma soeur ne voulait pas toujours et ma future belle-soeur me trouvait bien jeune pour sortir avec elles ! Cependant, mon caractère s'accordait bien mieux avec celui d'Elmire qu'avec celui de ma soeur.



Ma soeur Stéphanie, grande, blonde et avenante. C'est en 1907. Elle porte une robe magnifique !

Je vais parler un peu de cette soeur, Stéphanie, qui était grande, blonde et avenante. Peu gênée, elle pouvait affronter n'importe qui. Les garçons, tout en la trouvant de leur goût, la craignaient ; ça lui a nui, je pense. Sa façon de penser et de dire les choses ne faisait pas toujours plaisir. Elle n'a pas manifesté le désir de s'instruire au-delà de la petite école ; alors, mes parents lui ont fait faire un stage de six mois chez une modiste du village. Elle cousait très bien. À ce propos, ma mère avait décidé mon père à lui acheter une machine à coudre. Avant, la couture se faisait à la main : robes de droguet avec le corsage en coton, des frocs (blouses) et des *overalls* (salopettes) pour les hommes. Ces *overalls* (culottes) étaient confectionnés en coton à culottes, c'est-à-dire en tissu plus épais. Cette machine Raymond faisait un beau travail. Ils l'avaient payée le prix d'une vache ! Les vaches n'étaient pas de race et ne se vendaient pas très cher ; je pense que c'était \$25.

Les relations entre nous trois ont changé tranquillement. J'étais plus intime avec ma future belle-soeur qu'avec ma soeur. Les amours de mon frère avec ma belle-soeur, c'est moi qui en avais les confidences ! Nous gardions Stéphanie pour les sorties, les soirées, car rien ne la gênait. Pour les veillées, les filles ne sortant pas seules avec les garçons, c'est elle qui embarquait avec les Verville et elle ramassait les filles qui n'avaient pas de frère ou de cavalier ! Tout de même, elle avait beaucoup de qualités et nous l'aimions bien.

Hervé, destiné à hériter de la terre, mais encore trop jeune, a décidé d'aller travailler à Montréal. C'est ainsi que mon frère aîné a laissé sa fromagerie (il n'était pas propriétaire) et est revenu sur la terre. Après un an, mon frère Hervé en a eu assez de la ville et est revenu prendre sa place à la maison. Mon frère le suivant, Euclide, fromager aussi, a marié une fille du Petit Chenail et est allé s'installer à Saint-Guillaume. Il a élevé sa famille là, quatre filles et un garçon. Le suivant, Edgar, a appris aussi à faire le fromage. Avant qu'Euclide se



Les voici mes trois frères religieux, au tout début de l'installation des oblats à Sainte-Agathe-des-Monts. De gauche à droite : le père oblat Gabriel, le curé Cyrille de Saint-Bonaventure (comté d'Yamaska) et le frère oblat Edgar.

marie, ils avaient acheté, tous les deux, une fromagerie à Saint-Majorique. Mon père étant décédé entre-temps, ma mère a passé quelque temps avec eux, pour entretenir la maison et les faire manger. Mon frère Edgar, après le mariage d'Euclide et la vente de cette fromagerie, s'en est allé faire le fromage dans les Cantons de l'Est. Il est allé voir les filles, mais il pensait plutôt à se faire religieux. À vingt-huit ans, il a tout lâché et est entré chez les missionnaires oblats, comme frère ; une vraie vocation ! Il a bâti des écoles et des églises dans l'Ouest, chez les Indiens (je pense que c'était la nation des Cris). En dernier, il est allé à Maniwaki, à la réserve indienne. Depuis, il est à Sainte-Agathe-des-Monts, dans une maison de retraite pour les pères. Le dernier, Gabriel, est père oblat, aussi à Sainte-Agathe. Mon frère Edgar, qui était oblat, lui avait conseillé de faire (devenir) un oblat aussi, car il aurait la chance de faire de bons sermons ! Il a consenti, mais a trouvé ça dur le noviciat ! Edgar l'encourageait en lui disant :

« Endure, mon frère, c'est encore trop doux pour toi ! » Le père Villeneuve, oblat, qui était devenu cardinal, est venu présider la cérémonie à Saint-François quand Gabriel a été reçu père oblat en 1925. Ma mère, qui l'avait déjà rencontré, lui avait dit : « Vous viendrez me voir chez nous quand vous passerez à Saint-François ! » C'est ce qu'il a fait. La maison paternelle a eu l'honneur de la visite d'un cardinal. Comment n'être pas orgueilleux d'être des Morvan !

Comme benjamin de la famille, Gabriel a été gâté par ma soeur de quatorze ans, qui était sa marraine et aimait passionnément les enfants. Upton (mon futur mari), qui passait ses veillées presque toujours chez nous (il ne devait pas avoir de blonde, dans le temps), s'amusait à le taquiner, à lui chatouiller les orteils. Il en a reçu, des apostrophes comme : « Vlimeux (sacré) de Maher, achalant », et autres choses... Finalement, Gabriel démissionnait en bougonnant et montait se coucher.

Nous avions souvent de la visite et mon grand-père était hospitalier. Outre la visite des parents (c'était la maison paternelle), nous logions tous les quêteux qui passaient et il y en avait beaucoup dans ce temps-là. Les gens du haut du rang leur disaient : « Allez à la grand-maison blanche, on va vous loger. » C'était à peu près toujours les mêmes quêteux, du bon monde. Mon père étendait la robe de carriole dans la cuisine, près du poêle ; le quêteux dormait comme un moine. Nous avions toujours un bon chien qui couchait dans la cuisine aussi. Ça faisait bon ménage ! Mon père, qui aimait bien le plaisir, rire et taquiner, faisait raconter leur vie à ces vieux. Il y en avait un qui venait tous les ans. S'il retardait, nous disions : « Le quêteux de Sainte-Croix (Lotbinière) doit être à la veille de passer. » Ça ne manquait pas, il nous arrivait comme s'il avait été de la famille. Le rang ne débouchant pas, les quêteux ou les autres passants devaient revenir sur leurs pas. C'est pourquoi ils étaient obligés de coucher,

quand il se faisait tard. Dans les premières années du mariage de mes parents (les jeunes oncles étaient encore à la maison), ils ont logé un quêteux qui leur a laissé des poux en souvenir ! Dans ce temps-là, il n'y avait aucun remède pour ça. Ma mère en a eu pour un mois avant de nous débarrasser de ces parasites ; il en avait laissé partout. Quand ma mère nous racontait ça, elle en faisait encore une colère. Ç'a été une leçon pour l'avenir.

Il passait aussi des « pedleurs » (*pedlars*, colporteurs) ; des Russes, des Syriens et des Juifs, je suppose. Les femmes du rang, loin des magasins, étaient contentes car ils avaient beaucoup de petites commodités qu'elles ne trouvaient pas chez nous. Ils avaient de tout : des aiguilles, des épingles, de l'élastique, de la crème à barbe, du tissu, aussi de la flanellette et même de la soie. Les femmes tâtaient et marchandait, tandis que les enfants tournaient autour des valises, très intéressés ! Ceux-là aussi couchaient chez nous. Ils étaient presque toujours deux et ils baragouinaient assez le français pour se faire comprendre. C'était du bon monde, eux aussi. Les gens s'en méfiaient, mais mes grands-parents et mon père n'étaient pas peureux ni méfiants... mais peut-être imprudents. En tous les cas, il n'est jamais arrivé rien de fâcheux. Ces gens passaient d'abord à pied avec de grosses valises suspendues sur leurs épaules. Quelques années après, ils revenaient en voiture à cheval, et ça n'a pas été long avant qu'ils reviennent en auto. Il faut croire que c'était payant !

Je me rappelle aussi qu'il est passé un fondeux (fondeur) de cuillères ! C'était un homme du village, on l'appelait le bonhomme Dorion. Il faisait fondre du plomb dans un moule en forme de cuillère, et quand c'était froid, ça devait donner une cuillère ! C'est bien vague dans ma mémoire.

Il passait des « trimpes » (*tramps*, vagabonds) aussi, vêtus comme les hippies d'aujourd'hui. Nous en avons peur. Ils n'arrêtaient nulle part, se contentant de regarder partout.

Quelques poules disparaissaient parfois, mais rien de grave à leur reprocher. Des errants en recherche, je suppose ! Quelquefois, il passait des *gypsies* (bohémiens) aussi, en famille. Ils allaient jusqu'au bout du rang et revenaient ; eux, comme les « trimpes », n'arrêtaient nulle part.

Parmi les passants de ce temps-là, il y a eu un montreur de marionnettes. Naturellement, c'est chez nous qu'il a abouti (s'est arrêté). La maison s'est emplie le soir. Ma grand-mère avait tendu un grand drap blanc et le manipulateur (quel grand mot !) faisait aller ses poupées au-dessus du drap tout en racontant une histoire. Comme peu de monde avait déjà vu ça, la soirée a été très réussie. J'étais bien jeune et je ne sais s'il faisait ça pour son plaisir ou s'il passait le chapeau. En tous les cas, il n'aurait pas récolté grand-chose ! Il s'appelait Daniel Lachapelle et venait du rang des Taillis. Il y avait beaucoup de Lachapelle dans le rang et je crois que quelques-uns étaient de sa parenté, mais je n'en suis pas sûre.

Il y avait aussi beaucoup de matillons (maquignons). Ces gens venaient des paroisses voisines ; en allant vers Sorel, la ville la plus rapprochée de chez nous, nous traversions la paroisse de Saint-Robert, après Yamaska. Là, il y avait un bout de rang, dont j'ai parlé, le rang des Taillis ! Une dizaine de maisons, mal entretenues, où tout traînait aux alentours : vieilles voitures, ferraille de toutes sortes, poules et cochons à travers ça. Il y avait même quelques chèvres attachées après la clôture. Ces gens venaient faire un tour dans nos rangs, souvent un deuxième cheval attaché derrière la voiture, et ils proposaient aux habitants de changer de chevaux. Quelquefois, ça paraissait bien, et un habitant qui voulait se débarrasser d'une rosse ou d'un cheval rétif se laissait tenter. Il va sans dire que c'était des marchés de dupes ! Une fois, dans les Cantons de l'Est, il s'était fait un échange et le gars avait bien garanti que le cheval était correct. Il avait même dit à l'autre : « Fais-le ouère (voir). » L'autre est revenu deux

jours après, avec des reproches et pour reprendre son cheval. Il reprochait au gars de l'avoir trompé, car le cheval ne voyait pas clair ! Celui-ci a répliqué : « Je t'ai pas trompé, je t'ai dit : « Fais-le ouère »... et l'histoire a fini là ! Du maquignonage...

Même si la religion avait son importance, ma mère n'allait pas souvent à la messe, car outre le dîner à préparer et les enfants qui l'occupaient, il n'y avait pas de place pour tout le monde dans les voitures. Je suis restée souvent avec ma mère quand je n'avais pas encore l'âge d'aller à la messe. Nous disions un chapelet et quand nous entendions sonner le Sanctus, nous nous mettions à genoux quelques minutes ; les cloches sont de belle qualité, nous les entendions de loin. Les sonneurs ne comptaient pas leurs efforts. Ce sont des souvenirs inoubliables ! L'église de Saint-François est classée monument historique. Tout en me berçant, pendant que ma mère préparait le dîner, je la faisais parler de son jeune temps, de ses parents que nous ne connaissions pas, et elle me chantait de vieilles chansons. J'étais déjà romanesque (sans le savoir) ; j'aimais les récits et les vieilles choses.

Bien sûr, il y avait la criée à la porte de l'église, assez souvent, surtout en novembre, au profit des morts. Il se faisait aussi des quêtes dans les rangs pour le même but. À cette occasion, nous ouvrons la porte d'en avant ! Le printemps, il se faisait une autre quête dans les rangs, pour les biens de la terre. C'était surtout de l'argent qui se donnait pour faire dire des messes (rogations). La guignolée se courait la veille de Noël ou du Jour de l'An.

Quand Fortunat Lagotte, dans notre rang, est mort, nous sommes allés, les jeunes, prier au corps ! Les morts étaient exposés sur les planches, celles-ci recouvertes d'un drap blanc. On mettait le mort dans sa tombe juste avant de le placer dans le corbillard. À la veillée, il y avait un lunch vers minuit, car on veillait toute la nuit, et Marie, avec le chapeau dur (melon)

de Fortunat, son mari, voyageait de la remise, où était la mangeaille, à la maison ; c'était plutôt drôle. Les gens âgés regardaient les jeunes et ceux-ci s'en allaient, mais après le lunch ! Une autre veillée des morts qui a été un peu remarquable aussi, mais je n'y étais pas, c'était encore chez un couple sans enfant et des gens ménagers (économes). La maison était tapissée de journaux, surtout des « comiques » (bandes dessinées) de ce temps-là : *La Débauche*, *La Famille Citrouillard*, etc. Les jeunes regardaient ça et finalement étaient obligés de sortir tant ils riaient ! C'est le mari qui était exposé au milieu de ces images ! Ces veillées aux corps, c'était une grande attraction ! Cependant, le chapelet se disait à toutes les heures ; tout n'a pas été perdu !

Dans le temps de mes grands-parents, le curé de la paroisse s'appelait M. Lassyseraie. Quand on en parlait à la maison, c'était avec amitié et un grand respect. Il me semblait qu'avec un nom pareil, il devait être un aristocrate ! Le curé que j'ai connu se nommait M. Buisson. Il était très bon et dévoué aussi. Ma mère aimait aller le consulter. C'est ainsi qu'un de mes frères, le deuxième, Cyrille, a fait son cours à Nicolet et a pris la soutane.

L'évêque de mon jeune temps était Mgr Gravel. Le souvenir que j'en ai, c'est lorsqu'il a lu un Évangile sur ma tête couverte d'eczéma ! Il était venu cette année-là pour la confirmation et ma grand-mère m'avait amenée le voir au presbytère. C'était un grand et bel évêque. C'est Mgr Bruneault qui lui a succédé et c'est lui que nous avons le plus connu.

Nous faisons notre première confession vers l'âge de sept ans. Ensuite, ça allait à la première communion, c'est-à-dire à dix ans pour les filles et onze ans pour les garçons. Les péchés de nos jeunes années ! Comme il y en avait qui réellement n'en étaient pas ! Puisqu'on nous le dit aujourd'hui... ! La désobéissance à nos parents, les chicanes entre enfants, les mensonges et les gros péchés d'impureté ! Le sexe était une chose

taboue et pas propre ; ça se faisait à la cachette, ces « cochonneries-là », et il fallait aller dire ça à confesse ! Même les femmes mariées avaient des problèmes avec ces actes-là ! Elles devaient avoir des enfants, et puis il ne fallait pas que ça paraisse ! Même en dernier, elles ne sortaient plus ! Puis on en parlait tout bas ! C'était ridicule au possible ! L'ignorance régnait en maître ! Les prêtres devaient être complexés eux aussi, et probablement plus que leurs paroissiens !

Aujourd'hui que c'est étalé au grand jour et qu'on enseigne ces choses dans les écoles, combien de gens âgés en sont scandalisés ! Le pénis, qu'est-ce que c'est que ça ? Quand j'étais jeune, les hommes avaient une graine et les petits garçons une guerdine ! Les mères disaient : « Cache ta guerdine ! » ou « Lâche ta guerdine ! ». Pour les filles, il n'y avait pas de terme spécial. On disait simplement : « Baisse ta robe, cache tes fesses ! » Les garçons, entre eux (j'avais des frères...), appelaient ça une pelote ! Quand je pense à ça aujourd'hui, ça me coupe le souffle !

Les confessionnaux étaient au fond de la sacristie, anciennement, et il y avait quatre rangées de bancs. Deux rangées dos à dos, et le milieu était libre. Nous étions assis les uns à côté des autres et nous avancions à mesure que les pénitents sortaient des confessionnaux. Je n'ai pas eu connaissance que nos curés aient été bien sévères. Ça se passait bien, nous nous faisons des peurs pour rien. La communion fréquente n'étant pas encore en vigueur, nous n'allions pas à confesse souvent, heureusement ! Dans certaines paroisses, les danses étaient défendues, un péché de plus ! D'autres curés étaient plus larges dans leurs idées ; les danseurs allaient à confesse dans ces paroisses-là !

Et puis, le grand jour de la première communion arrivait. Nous aimions bien le Petit-Jésus, mais nos robes étaient notre principale préoccupation. Pour moi, c'était en 1900, nous

changions de siècle... Étions-nous dans le dix-neuvième ou le vingtième ? Nos grands-parents ont bien discuté à ce sujet !

À Noël, ce n'était pas encore la mode des arbres de Noël (avec quoi les aurions-nous garnis ?). Nous accrochions nos bas après une tablette, en arrière du gros poêle. Nous avions hâte au matin pour vider ces bas qui contenaient toujours à peu près la même chose partout : une orange (elles étaient rares et les marchands n'en avaient qu'à cette occasion), une pomme, des petits canards en *candy*, des bâtons en couleurs comme les enseignes de barbier, et des bonbons mélangés. Nos bas étaient pas mal pleins et nous passions un beau jour de Noël ! Naturellement, c'était l'Enfant-Jésus qui nous apportait ça. Le père Noël, il n'en était pas question, il n'était pas encore inventé. Au Jour de l'An, se donnaient des étrennes. Encore des bonbons, quelquefois des jouets faits à la maison, ou une musique à bouche et encore une robe neuve. Tout nous causait du plaisir. Et puis, il y avait la bénédiction paternelle. Les premières années où mes jeunes tantes étaient mariées, elles se faisaient un devoir de venir, même de loin, en voiture avec de jeunes enfants, demander leur bénédiction à mon grand-père. Ça se demandait à genoux et en entrant, comme dans la chanson. Elles ôtaient leurs manteaux, leurs châles, leurs pardessus et le reste seulement après la bénédiction. Nous, quand nous avons été assez grands, c'est mon frère aîné, Séraphin, qui descendait l'escalier le premier et demandait la bénédiction. Nous suivions, chacun notre tour. Ce qui nous déplaisait, c'est que notre voisin, Henri Lagotte, était déjà rendu chez nous pour saluer la nouvelle année et nous étions obligés de nous exécuter devant lui. Au lieu de lui souhaiter une bonne année, nous l'aurions envoyé chez le diable, si ç'avait été possible ! Il ne s'est pas dompté, c'était la même chose tous les ans. Mon père demandait la bénédiction à son père aussi, mais ça se faisait en particulier !

Chapitre 5

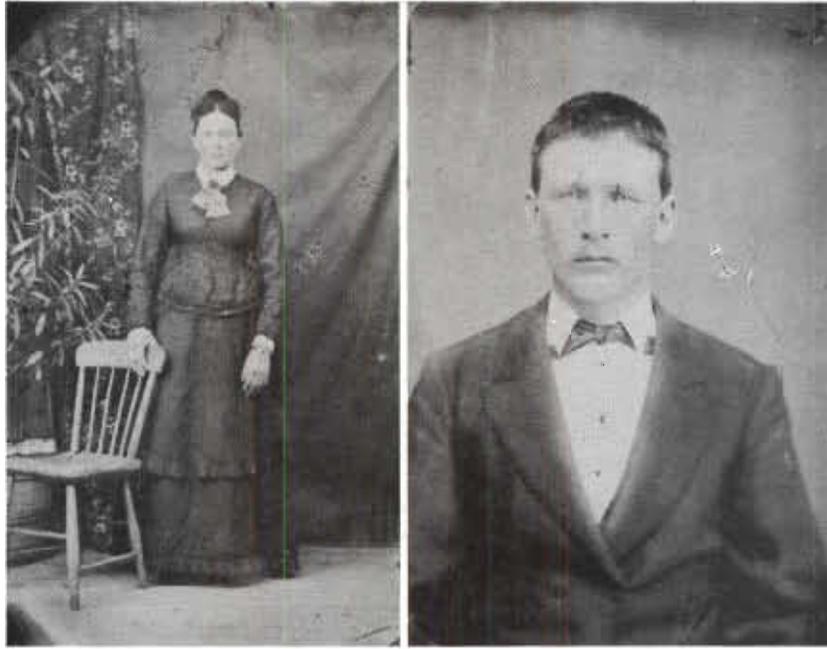
Souvenirs d'enfance

Je suis née un vingt mars, à l'arrivée du printemps 1890, au commencement des sucres. Ce jour-là, mon père et mon grand-père étaient à entailler les plaines. Mon frère aîné, qui devait avoir sept ans, est allé au bois dire à mon père qu'il y avait une belle petite fille d'arrivée à la maison ! C'est mon frère qui me racontait ça et je l'ai cru. Je n'ai pas beaucoup de mémoire et je ne suis pas remarqueuse non plus... Je n'ai pas dû prendre connaissance des choses avant l'âge de cinq ans.

Mon père, qui n'était pas l'aîné de sa famille, a pourtant hérité de la terre paternelle. Je ne sais pourquoi. L'aîné n'a peut-être pas voulu de cette succession ? Mon grand-père n'avait que 59 ans lorsqu'il s'est donné (a fait cession de ses biens moyennant logement, vêtements, nourriture et soins), et à part la terre qui n'était pas riche, l'héritier devait faire instruire deux filles qui étaient encore jeunes (douze et quatorze ans), en plus de deux garçons de onze et neuf ans, les plus jeunes de ses frères.

Mon père prenait donc en donation une famille de six, plus lui et ma mère, ce qui faisait huit personnes. Ça prenait un couple hasardeux pour accepter un marché semblable. C'est probablement la raison qui a décidé le plus vieux d'aller faire sa vie ailleurs.

Ma mère avait une très bonne santé. Mon père était assez gros et grand, mais asthmatique ; pour un habitant exposé à toutes les températures, ce n'était pas bien recommandable. Mon grand-père, qui était travaillant et très capable encore, a



Des photos sur zinc de ma mère et mon père. Ces photos datent de 1880 environ. Elles ont donc cent ans !

gardé la besogne en main et il a aimé ma mère tout de suite. Mes deux tantes se sont mariées assez vite après leurs études. Le plus âgé des garçons, Michel, était gentil et faisait son possible pour aider ma mère. Il est allé à une école privée au village, l'école Coutu, et a travaillé ailleurs ensuite avant d'apprendre le métier de fromager (on disait « fromagier »). Le dernier garçon, Arthur, était plutôt difficile. C'est mon grand-père qui s'en occupait. Il est parti assez jeune pour les États.

Au sujet de mon oncle Arthur, mon grand-père nous racontait qu'il était allé à Yamaska avec ma grand-mère et Arthur, ce dernier assis en arrière de la barouche, les pieds pendants. Tout à coup, pépère (grand-père) s'est aperçu qu'Arthur n'était plus là. En regardant au loin, il a vu que la poussière volait dans le chemin. C'était Arthur qui se battait avec un gars qui l'avait provoqué... ou qu'il avait provoqué lui-même. Mon grand-père est allé le chercher. Il a dû recevoir

quelque chose en retour ! Arthur ne ressemblait pas aux autres Morvan ; il était noir, pas joli. Si ma grand-mère avait été volage, nous aurions eu des doutes, étant dans le voisinage des sauvages !...

Geneviève est arrivée chez nous presque en même temps que mon frère aîné. Nous l'avons toujours appelée Gengneuve. Nous l'aimions bien et je pense qu'elle a été heureuse avec nous. Sans être esclave, elle vivait comme une esclave, faisant ce que ma mère lui demandait, ayant soin des enfants qu'elle aimait, surveillant le feu et la cuisson des repas, aidant à la vaisselle, épluchant les patates, etc. Ça permettait à ma mère d'aller donner un coup de main aux hommes dans le temps des foins, de faire le jardin, de travailler au métier et de préparer les repas pour toute cette maisonnée affamée, en bon appétit.

Quand j'ai connu mon grand-père, il avait déjà une grande barbe blanche. Il avait les yeux bleus et était assez gros. C'était un bon vieux pépère, que nous aimions bien. Il souriait toujours, mais je ne l'ai jamais entendu rire aux éclats. Il se fâchait rarement et il disait : « Morné de morné ! » ; c'était ses plus gros mots. Mon père, lui, se permettait de dire : « Verrat ! », quand ça n'allait pas. Personne ne sacrait dans la famille. Mon grand-père était très considéré de ses concitoyens. Il avait un bon jugement et était ce qu'il y avait de plus honnête. Quand il y avait un litige à propos de séparation de terrains, on venait chercher mon grand-père et celui-ci trouvait toujours l'endroit où était la borne. Il était le témoin des morceaux de vaisselle cassée (sous les piquets de bornes qui risquaient de pourrir, on déposait quelques pièces de vaisselle cassée). On se fiait à lui. Ça n'allait pas plus loin.

Ma grand-mère avait les yeux noirs et pétillants. Elle était joyeuse. Elle portait toujours un bonnet blanc empesé, avec de la dentelle autour. C'était deux beaux vieux. Mes grands-parents se tenaient dans la cuisine selon que nous étions dans l'allonge ou la grand-maison. Après les repas, ils



Mon grand-père, François-Xavier Morvan, et ma grand-mère, Virginie Cardin, à leurs noces d'or, en 1900. Lui a soixante-dix ans et elle soixante-huit.

montaient à leur chambre. Ils faisaient leur sieste, jouaient aux cartes ou au jeu de piquets, faisaient des patiences, ou bien ma grand-mère lisait dans *L'Almanach du peuple*, l'almanach de la mère Seigel. Il y avait de tout dans ces livres. Mon

grand-père ne savait pas lire, mais si ma grand-mère se trompait, il la faisait recommencer quand il trouvait que ça n'avait pas de bon sens, ce qu'elle venait de lire. Ensuite, c'est lui qui lui expliquait ce que ça voulait dire ! Ma grand-mère ne s'en faisait pas ; ça lui était égal, je suppose.

Dans cette chambre de mes grands-parents, il y avait une ouverture dans le bas de la cheminée, remplie de vieilles choses ; entre autres, les bottes de noces de mon grand-père. Des petites bottes françaises en cuir luisant. Elles ressemblaient aux bottes des danseurs russes. Nous n'étions pas fouilleux. Je me rappelle les avoir vues une fois ; les autres enfants, peut-être pas. Moi, j'allais souvent dans cette chambre voir ma grand-mère qui m'aimait bien et qui avait toujours des « papparmanes » (*peppermint*) à me donner.

Mon grand-père avait un frère que nous appelions « mon oncle Lin ». Il mesurait six pieds (1,80 m) et demeurait dans le rang du Bois de Maska. C'était Grand Lin Morvan ! J'étais allée là une fois avec mes grands-parents car j'étais la préférée de ma grand-mère et je profitais de certains privilèges ! Un autre voyage que j'ai fait avec eux, c'est à Saint-Aimé-sur-le-Richelieu, chez une parente de ma grand-mère. Il y avait une vieille de 107 ans chez ces gens-là. Ça m'avait beaucoup impressionnée, car elle était petite et ils la portaient dans leurs bras. Elle avait comme de la mousse dans le fond des yeux ; j'avais peut-être cinq ans et j'en ai eu presque peur.

J'ai aussi connu une nièce de mon grand-père, Mme Labelle, gentille et serviable ; ma mère l'aimait. Elle venait passer, pendant l'été, huit jours de vacances avec son mari et ses deux plus jeunes enfants, des garçons. Son mari, qui aimait prendre un petit coup, allait au village s'acheter un flacon de gin. Il le cachait dans le champ de patates ! Mais c'était un bon garçon.

Un autre souvenir qui me revient à la mémoire. J'étais alors bien jeune. Nous étions à Yamaska, un dimanche, et

nous sommes allés à la grand-messe. C'était un Cardin qui était maître chantre. Il avait une belle voix, mais il nous a chanté le *Credo* et le *Gloria* avec des fions, tout pareil au père Gédéon ! Les gens n'avaient pas l'air étonnés, mais moi et les autres de ma famille étions surpris et nous avions bien envie de rire. Nous n'avions encore jamais entendu ça !

Je suis devenue assez âgée pour aller à l'école : sept ans ! Nous avons toujours eu la maison d'école voisine de chez nous, à droite en allant vers le village. Quand ils ont changé de côté, en allant vers la fin du rang, mon cours de petite école était terminé. J'étais au couvent et c'est à cette autre école que j'ai enseigné avant de me marier.

La maison d'école était plus longue que large, car elle était divisée en deux. Une partie pour les grands jusqu'à 13 ou 14 ans et l'autre pour les commençants, les petits. Dans la division, il y avait une ouverture pour le poêle qui devait chauffer toute l'école. Ma première maîtresse était une petite grosse qui s'appelait Emma Laferté (dite Bedeau). Au vrai, tout le monde les appelait les Bedeau. Il y en avait trois ou quatre familles dans le rang. Cette Tima Bedeau n'avait pas de diplôme, bien entendu. De plus, elle n'avait pas d'autorité. Comme nous étions jeunes, pas trop agressifs, surtout les filles, nous avons commencé à nous instruire : l'a b c, nos chiffres, un peu de catéchisme, etc. Si elle avait un peu de misère à se faire écouter, elle nous promettait des glands ! En face de chez elle, il y avait un gros glantier avec de bons gros glands amers que nous aimions bien. C'était sa seule autorité. Cependant, nos parents étaient stricts sur la discipline. Nous obéissions plutôt pour faire plaisir à nos parents et surtout pour éviter leurs punitions.

À six ans, j'ai commencé à m'éveiller aux choses de la vie et aux événements qui se produisaient autour de moi. Ça m'a pris du temps, car, étant gênée, je me faisais plutôt une vie intérieure ! Déjà ! C'est ainsi que j'ai souvenir de rencontres

de vieux qui parlaient des Patriotes de 37 (mon grand-père était né en 1830), de Papineau, de Chénier, des batailles de Saint-Denis, Saint-Charles, Saint-Eustache où nous pouvions voir les ravages des boulets de canon dans les murs de l'église... Puis aussi de l'apostat Chiniquy, qui a fait beaucoup de bruit ; chacun donnait son opinion, car c'était un grand prédicateur, paraît-il. Nous entendions aussi raconter les exploits de Louis Cyr, l'homme fort. Une autre rengaine que nous débitions tout d'un bout, nous, les enfants : « John Sullivan, Corbett et Fitziman ! » Des hommes forts aussi, je suppose. C'est quand nous avons commencé à apprendre l'histoire du Canada que ces choses nous sont revenues à la mémoire.

Ces souvenirs relatés, je reviens à la petite école. Chez les grands, la maîtresse s'appelait Zélica Pinard. Pas de diplôme non plus, mais elle avait de l'autorité et du bon sens. Elle enseignait bien. Les deux institutrices étaient des filles du rang. Après ces deux maîtresses, nous avons eu des diplômées, des filles de Pierreville, une Mlle Lafrenière, la fille du traversier en haut du village, et une Mlle Berthe Charland. Ces maîtresses se retiraient chez nous dans la semaine. Elles retournaient chez elles le vendredi soir. Je reviendrai à l'école plus tard.

Je vais maintenant parler de nos activités : aller aux pommes, aller aux fraises des champs quand c'était le temps, ensuite aux framboises et aux bleuets. Il y avait beaucoup de ces fruits le long des clôtures, au bord du bois et le long des fossés. En passant par-dessus les clôtures de pieux, nous nous rendions à travers les terres, jusqu'au Bois de Maska (Yamaska). Nous revenions avec nos chaudières de 5 ou 10 livres (2,2 et 4,5 kg), pleines de fruits. Nous nous régaliions de bonnes trempettes (pain, lait, fruits et sucre); c'était délicieux ! Ma mère faisait des tartes et aussi des confitures. Tout le monde était satisfait.



Nos enfants se déguisaient pour jouer à la mère, comme on le faisait. Cette photo date de 1925. De gauche à droite, ce sont mes filles Madeleine et Jeannine, puis leurs cousines Rose et Charlotte.

Les enfants, parmi tout ça, s'amusaient à faire les chars avec des chaises renversées, ça tirait à la jambette, nous avions un jeu de dames et nous faisons des châteaux de cartes. Quand les plus âgés ont su lire, nous chantions des chansons contenues dans un gros chansonnier de 300 chansons et un livre de cantiques. Nous aimions le chant et presque tous étaient de bons chanteurs ! Nous nous installions à deux dans les chaises berçantes et nous commençons par *Le Juif errant*, complainte que nous savions par coeur, *Ô Canada*, *Ô Carillon* et *Jadis la France*. Nous étions patriotes ! Et puis les cantiques ; surtout celui du vendredi saint : *Au sang qu'un Dieu va répandre*. Mais, quand nous en parlions, nous disions : « On va chanter *Au sang qu'un* » ! Ça aussi, ça nous impressionnait, cette Passion de Notre-Seigneur. Nous le savions par coeur aussi.

Quand il pleuvait, confinés dans la maison, nous allions nous déguiser avec les anciennes robes à falbalas de ma mère et les châles de ma grand-mère. Nous descendions l'escalier en relevant la queue de nos robes et nous allions jouer à la mère dans la cuisine. J'oubliais de dire que si les

petites filles d'aujourd'hui jouent à la mère avec des talons hauts, nous, nous avions des bottines lacées ou à boutons. Nous avions un crochet spécial pour attacher ces boutons.

Les derniers souvenirs qui me restent de la petite école, ce sont les jeux que nous pratiquions. À part jouer à la cachette, au « colimaya » (colin-maillard), nous jouions à « Trois fois passera », à « La Tour prend garde » et aux osselets avec des os (jointures) pris dans les pattes de cochons. Nous les faisons sécher et ça jouait très bien. Après, pour remplacer les os, nous avons eu des objets en fer croisé. C'était pesant et ça jouait bien. Puis nous avons eu des « marbres » (*marbles*, billes). Ça nous prenait un châle pour mettre sur la table, pour empêcher les billes de rouler à terre. Ce jeu consistait à envoyer un marbre en l'air, tandis qu'il y en avait quatre autres éparpillés sur la table. Nous devions ramasser, un marbre d'abord, ensuite deux et puis trois et puis quatre alors que le marbre était encore dans l'air. Quand nous en avions quatre à ramasser, il fallait que le marbre soit envoyé assez haut et que nous soyons assez vives pour tout ramasser, si nous voulions gagner la partie. Parmi nous, il y avait de bonnes joueuses. Nous jouions aussi aux épingles ! Tout ce que nous pouvions trouver d'épingles traînant dans la maison, nous les ramassions et nous avions chacune une petite boîte de fer-blanc pour les mettre. Les épingles croches surtout étaient appréciées, car elles pouvaient monter sur une autre quand on les poussait avec les doigts chacun son tour sur celles de notre adversaire, et nous l'emportions. Les plus croches avaient des noms : des diables ! Les garçons jouaient dehors, surtout à la cachette, et à d'autres jeux probablement.

En hiver, quand il ne faisait pas trop froid, nous allions jouer dans la neige. Nous faisons des tunnels entre le puits et le hangar, et des bonshommes de neige. Nous n'avions pas beaucoup de jouets, mais nous n'avions pas le temps de nous ennuyer. Nous avions aussi une grande *sleigh* avec des ridelles

de chaque côté et nous prenions des glissades dans la côte, en avant de la maison. C'était raboteux avec un cahot à la fin ! Nous sautions, car nous étions debout là-dedans, et assez souvent nous versions sur le côté. (C'était le *fun* !) Cette grande *sleigh* servait pour rentrer le bois de chauffage dans l'allonge. C'était tout un ouvrage de la monter dans les marches du perron et ensuite dans la porte ! Les hommes forçaient et les femmes criaient de fermer la porte : « Vous faites geler toute la maison ! »

Les garçons patinaient, bien sûr, dans le bas de la côte, avec des patins de bois munis d'une lame qui était une lime. C'était fait à la maison ou chez le cordonnier. Avec les chaussures de ce temps-là, c'était difficile d'assujettir ça solidement. Cependant, quelques-uns étaient de bons patineurs. Je peux dire que j'ai essayé une fois, moi aussi, mais ça n'a pas été une réussite... Ça ne veut pas dire que je n'aurais pas aimé ça ! Pour le ski, les garçons prenaient des douelles (c'est dans le dictionnaire, je ne l'aurais jamais cru !). Ils se plaçaient une douelle de quart après chaque pied et descendaient la côte en avant de chez nous ! C'était rude, mais à la longue, ça finissait par aller assez loin. Les enfants devaient inventer. Aujourd'hui, ils n'ont que le choix à faire !

Le printemps arrivé pour de bon, les enfants sortaient les moines (toupies) et puis les autres jeux. La truie était en vogue chez les garçons qui jouaient à ça dans le chemin : quatre trous à égale distance pour faire un carré et un trou au milieu pour la truie. Les quatre joueurs, munis de bâtons, devaient déloger la truie (qui consistait en une cible pas toujours orthodoxe) ; c'était souvent une crotte de cheval gelée : nous appelions ça des pommes de route ! Chacun sait que les chevaux n'arrêtent pas dans le chemin pour se soulager ! Pour déloger la truie, il s'agissait de la rentrer dans les quatre trous, avant de la ramener au milieu. Quand la truie arrivait dans son trou, le gagnant criait : « Cambrouille ! » Quand le jeu était fini, il

y avait des bleus sur les jambes et les habits étaient en triste état ! Qu'importe, c'était excitant au possible. Le hockey ressemble un peu à ça.

J'éparpille mes souvenirs de jeunesse et j'ai oublié de parler de nos randonnées en raquettes à travers les champs. La neige étant à la hauteur des clôtures, nous nous rendions jusqu'au Bois de Maska. Dans ces mêmes champs, l'été, quand nous chantions à pleine tête *Le Credo du paysan*, entourés de toutes les maisons que nous voyions de loin, le bois, les animaux et le firmament, nous frissonnions de bonheur ! De même, quand nous chantions *Jadis la France*. Nous savions que c'était le pays de nos ancêtres, et que c'était bien loin et un bien beau pays ! Quand nous finissions la chanson par : « Ensemble, crions à genoux : Vive la France ! », notre pensée était bien loin du Canada. Il me semble que nous nous ennuyions de ce pays et que nous en rêvions. Des enfants, ça peut bâtir un monde, rien qu'en rêve !

Il me revient d'autres faits de mon enfance, que je vais raconter puisqu'ils font partie de mes souvenirs. La communion se faisait au mois de mai, et dans cet hiver-là (1900), un grand événement était survenu dans notre famille. Un des frères de mon père, l'oncle Émile, était parti du Petit Chenaillon depuis l'âge de dix-sept ans, pour aller gagner sa vie. Il s'était rendu au Yukon, à Dawson City, au pays de l'or ! Il avait écrit une fois ou deux ; mes grands-parents ne pensaient pas le revoir, eux. Pour nous, il était un inconnu. Un soir, il faisait une tempête, je pense, c'était en janvier. Nous étions à veiller, quand une voiture s'est arrêtée à la porte en arrière. Des personnes sont entrées dans l'allonge en se secouant. Ces gens parlaient, mais nous ne comprenions rien. Le charretier, étant entré le premier (nous le connaissions), nous a expliqué qu'il nous emmenait un voyageur, qui se disait un Morvan, mais qu'il ne parlait qu'anglais. Il ne disait que quelques mots seulement dans un français presque impossible à com-



Deux beaux Morvan : Michel et Émile, deux frères de mon père.



Upton à 9 ans. Au moment de cette photo il était sérieux !

prendre. Le voyageur était entré et s'était avancé vers son père et sa mère. Un vrai Morvan, grand et les yeux bleus, qui ressemblait beaucoup à un de mes jeunes oncles. Ça n'a pas été une veillée ordinaire ! Les parents étaient heureux, et nous, les enfants, bien excités.

Il a passé l'hiver avec nous et quand j'ai fait ma première communion, au mois de mai, il a donné de l'argent à ma

mère pour ma toilette ! Une belle robe, un voile et un chapeau pour compléter. Ce chapeau, qui était grand et joli, a eu une aventure. Il est parti au vent et est allé s'étaler dans une « tobe » (*tub*), un bassin d'eau près du chemin, en face de l'église. Cette tobe servait d'abreuvoir pour les chevaux. Pas besoin de dire que la garniture de tulle rose en a pris pour son rhume ! Ensuite, nous avons traversé à Pierreville où nous sommes allés chez mon cousin, le notaire Mondou, le fils du demi-frère de ma mère, qui demeurait à la Saline. Ils n'avaient pas d'enfant, et avaient une belle maison avec deux lions de pierre au bas des marches du perron. Ma cousine était belle et gentille. Elle venait d'Yamaska, comme ma mère. Je pense même qu'elles étaient parentes, car c'était une Cardin, tout comme la mère de maman. Après le déjeuner (là, je me rappelle avoir mangé une orange, ce qui était rare pour nous), nous sommes allées, ma mère et moi, chez le photographe, M. Comtois. Ce portrait a été donné à quelqu'un de nos parents. Si je faisais une petite visite chez des cousines, je le retrouverais peut-être, s'il n'a pas été jeté, mais c'est sans importance.

Cet oncle Émile, après avoir passé quelque temps avec nous, est retourné au « Klondy » (Klondike) où il avait des intérêts. Je pense qu'il possédait un *claim* (concession) avec un associé. Mais mon oncle n'a pas été un chercheur d'or ; il tenait hôtel là-bas. Il avait de belles mains blanches et il achetait la boisson à la caisse, l'hiver qu'il a passé chez nous. Mais ce n'était pas un buveur. Plus tard, quand il est revenu, il est tombé malade ; il a fait de l'eczéma. Je pense que mon père était décédé, et mon frère, qui avait hérité de la terre, n'avait que de jeunes enfants. Il a donc été bien chanceux d'avoir cet oncle pour l'aider aux travaux de la terre. Là, je suis trop avancée, ces choses se sont passées alors que j'étais partie de la maison et mariée.

L'année de ma première communion, il s'est passé aussi un autre événement rare pour ce temps-là. Mes grands-parents ont été fêtés pour leurs noces d'or. Un événement presque paroissial, puisque les notables du village étaient de la partie. La tante de mon mari, la cousine Élodie Morvan, du village, et une dame Desmarais, du Petit Chenail, bonnes cuisinières, sont venues aider ma mère à préparer le festin ! Les oncles et les tantes sont venus avec leurs enfants et sont restés chez nous presque huit jours ! Il y avait des lits par terre, un peu partout. Nous, les enfants, nous nous sommes bien amusés, mais ma mère a été huit jours sans se déchausser ! Ce qui veut dire qu'elle n'a pas eu grand temps pour dormir. Les gens du village ont donné deux beaux grands fauteuils bourrés (rembourrés) à mes grands-parents et les enfants ont fait agrandir le portrait de leurs parents dans de beaux cadres. Ça a été une grande fête ! Aussi quand mon oncle Michel s'est marié, il a demeuré chez nous quelque temps. Ça nous intéressait, nous, de voir des jeunes mariés. Un jour, ma tante, s'étant lavé les mains, avait ôté son jonc. Mon oncle l'avait pris (elle l'avait oublié) et l'avait accroché après un clou au-dessus du lave-mains. Ma tante revenant chercher son jonc, nous étions tous autour pour voir ce qui se passerait. Elle cherchait partout et nous étions très excités, car nous ne devions rien dire ! Chacun se regardait et était bien tenté. Je me suis lancée et j'ai dit textuellement : « Tiens, y va le dire, y va le dire, il est là ! » Pourtant, j'étais gênée, ce qui a fait que j'ai fait rire de moi et j'en ai braillé un coup !

Une autre fois, je revenais des champs en arrière de la charrette. J'avais ramassé du foin qui traînait et je suivais la voiture en gambadant et en chantant. En arrivant à la grange, j'ai passé en avant de la charrette et Coq, notre cheval rétif, a commencé à prendre l'épouvante. Mon frère aîné, qui tenait les guides, m'a crié : « Lâche ton foin et va-t'en à la maison ! » J'ai eu une peur bleue ! À propos de ce cheval, mon

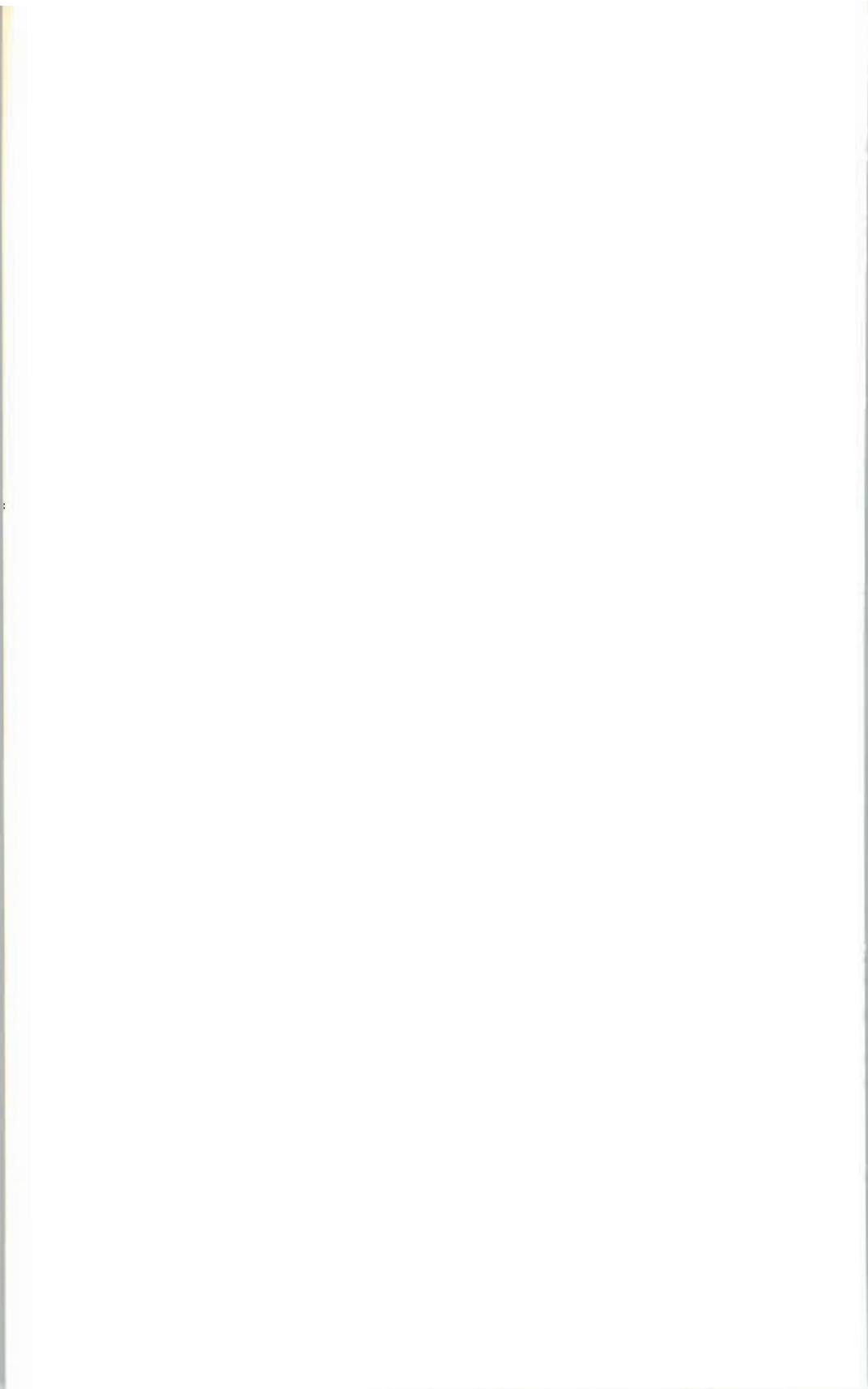
frère a eu une autre aventure, qu'il nous plaisait bien de l'entendre raconter. Mon frère voulait lui donner une leçon : il s'est placé en face de Coq et, le tenant par la bride, il s'est lancé pour lui donner un coup de poing sur le nez. Le cheval s'est reculé un peu et s'est ouvert la bouche ! Mon frère s'est frappé le poing sur les dents du cheval... (il paraît que c'est dur) et est tombé à la renverse, presque sans connaissance ! Il parlait au cheval tranquillement : « Wo, Coq, wo, Coq (arrête) ! » mais le cheval avait toujours la bouche ouverte et regardait Séraphin, en riant ! C'était mourant (très drôle) de l'entendre raconter ça.

Une autre fois, j'étais dans le *rack* (limonière) vide. Rendue à la grange, j'ai voulu sauter par-dessus les côtés, mais des bouts de barreaux dépassaient et ma robe de droguet s'est accrochée après un barreau. Je me suis trouvée suspendue dans le vide, les jambes battant l'air, rien pour m'aider ! C'est encore mon frère aîné qui est venu me décrocher. J'en ai encore braillé mon soûl. J'étais bien humiliée, aussi, quand ma manche de robe était percée au coude ; j'appelais ça mon malheur ! On riait de moi, mais j'étais très jeune et je me consolais plus vite.

L'autre humiliation que j'ai subie, ç'a été à l'école. Quand les élèves savaient la date de notre fête, elles nous donnaient la bascule. Je savais donc ce qui m'attendait cette fois-là et ce qui m'embêtait, c'est qu'un de mes souliers de « beu » était percé ! Je me faisais petite, mais il y a toujours, autour de nous, des entreprenantes. Ça n'a pas manqué ! Suspendue par les mains et les pieds, j'ai subi la bascule ! Mon soulier percé a été revoler plus loin, à la vue de toutes les élèves. J'ai braillé encore et j'en ai voulu longtemps à celle qui avait pris cette initiative. J'y pense encore et ce soulier passe souvent devant mes yeux !

La gêne dont j'étais pourvue a été une vraie barrière pour moi. On dit que c'est de l'orgueil. C'est probablement vrai,

mais c'est un orgueil bien mal placé. Ne pouvoir agir comme on le voudrait ou comme il le faudrait, passer pour sottise ou impolie quand ce n'est pas vrai, voilà comment se manifestait la barrière de la gêne. Impossible de bouger ou de parler ! C'est difficile à définir et encore plus difficile de s'en guérir. Pour moi, ç'a été un vrai handicap. Un barrage, ni plus ni moins.



Chapitre 6

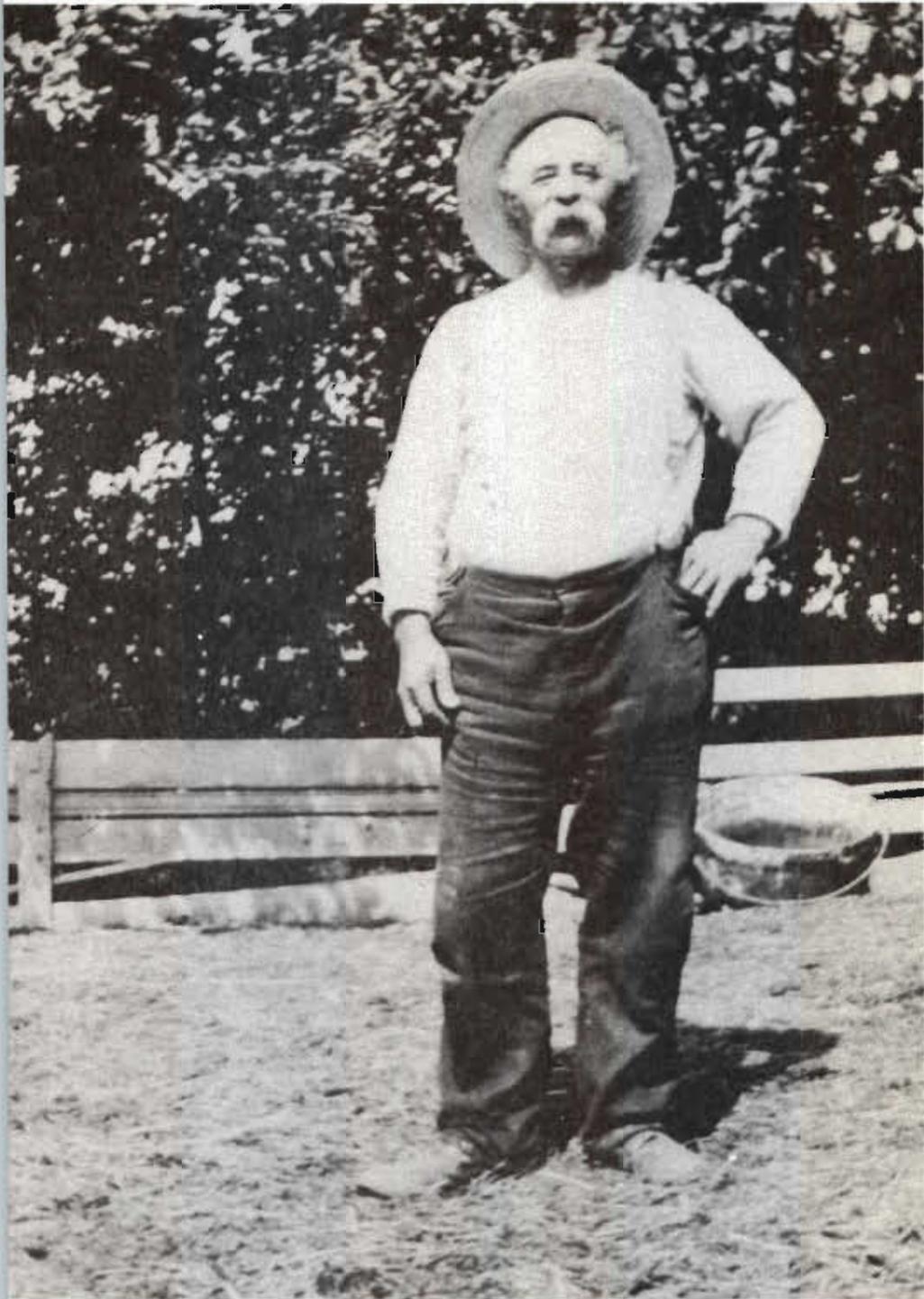
La famille Upton Maher

Je vais rappeler un peu les souvenirs que j'ai de la famille de mon mari, que j'ai peu connue. Son père, Delphis Maher, marié à Josephte Lachapelle, habitait une petite terre pauvre, au Bois de Maska. Son grand-père, Jean-Baptiste Maher, tout comme les autres habitants, s'était donné à son fils aîné, Joseph, marié à une Despins. Ceux-ci n'avaient que deux filles et un garçon. La terre paternelle était d'un côté du chemin et celle de Delphis, en face, de l'autre côté. La famille se composait de six garçons et de deux filles. L'aîné, Lorenzo, ensuite les deux filles, Alma et Victoire, et les cinq garçons : Ulric, Upton (né en 1885), Émile, Doria et Ernest. Quand les deux filles et le plus âgé des garçons ont été assez vieux pour travailler, la famille est partie pour les États (il n'y avait pas d'autre possibilité pour survivre), laissant Upton, qui avait sept ans, chez la soeur de sa mère, sa tante Élise, qui demeurait dans notre rang. C'est ainsi qu'il a été un des compagnons de notre enfance. Malgré son jeune âge, il pouvait être utile à son oncle et à sa tante, qui n'avaient pas d'enfant. Surtout qu'il était celui des garçons qu'ils préféraient ! Sa tante l'adorait, car c'était tout un numéro !

Sa mère est décédée aux États. Ses enfants et son mari sont venus l'enterrer à Saint-François. Les plus âgés sont ensuite restés aux États, où ils ont fait leur vie. Son père s'est trouvé une pension chez des amis, toujours aux États, et les plus jeunes sont restés un peu partout. Tantôt, ils étaient chez la grand-mère Lachapelle, d'autres bouts de temps, ils habi-



Josephte Lachapelle, mère de mon mari. Pour une fois où elle était enfin allée chez le photographe ! Quel chic !



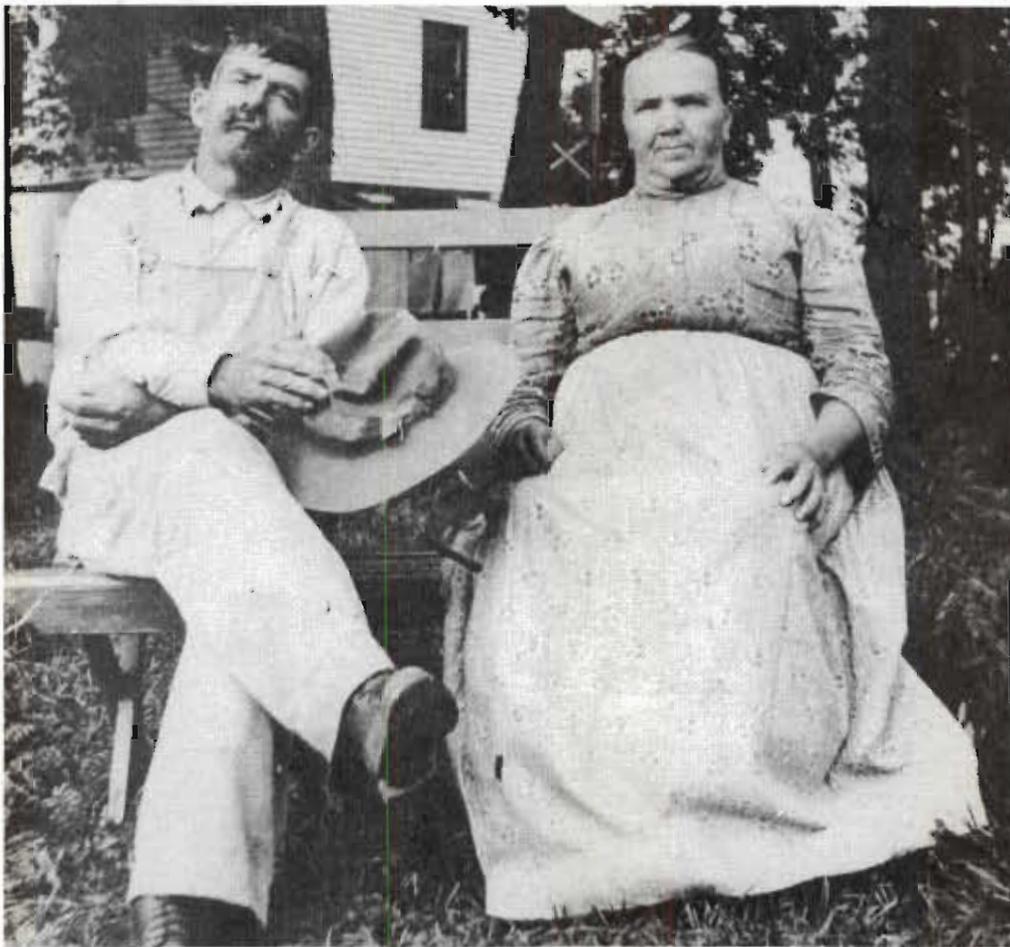
Delphis Maher, père de mon mari. Un bel homme et une belle grosse moustache !



Aima Maher, la soeur d'Upton, et son mari, Édouard Senneville. Photo prise par un photographe des États. Quelle élégance et quelle pose !



Oncle Poléon (Napoléon) et son chien Jip.



Napoléon Bibeau, chasseur et pêcheur. Gardien du club Canadien, à l'île du Moine aux îles de Sorel.

Tante Élise et oncle Napoléon, les bien-aimés parents adoptifs de mon mari.

taient chez d'autres soeurs de leur mère, jusqu'à ce qu'ils soient assez âgés pour aller retrouver leurs frères aux États. Mon mari aimait bien sa grand-mère Lachapelle. Lui aussi aimait aller se faire faire une beurrée ou se faire dodicher (câliner). Il était assez affectueux malgré sa forfanterie.

L'oncle de mon mari était un chasseur et un pêcheur. Sa tante, qui était allée aux États, aurait aimé y rester ; ils auraient pu faire un peu d'argent et mener une belle vie. Mais cet oncle était d'une nature bohème et n'aimait pas les horaires fixes. Il aimait travailler quand il le voulait et faire ce qu'il aimait ! Il a été engagé par un groupe de professionnels de Montréal, pour être gérant d'un club de chasse et pêche aux îles de Sorel, à l'île du Moine. Ces messieurs ont appris à le connaître et à l'apprécier. Il était très compétent et était roi et maître sur son île. Ma tante avait la cuisine à faire, l'entretien de la maison, enfin c'est elle qui faisait le travail. Tant que les pensionnaires n'étaient pas arrivés, aux vacances, l'oncle était libre comme l'air. En plein ce qu'il aimait !

Mon mari, à sept ans, est arrivé parmi ces gens-là ! Ça ne lui a pas pris de temps (il avait l'esprit vif) à savoir se comporter en conséquence ! Faire les commissions, rendre des services aux dames, soigner les canards et les rassembler, « pogner » (prendre) de la grenouille... car, parmi les pensionnaires, il y avait un Français qui aimait les cuisses de grenouilles ; voilà en quoi consistait son travail. Ce Français s'appelait Courgeau, un bon gros. Quand mon mari le voyait arriver, il savait ce qui l'attendait et il n'aimait pas bien ça ! Pogner de la « gueurnouille » à la journée, ça devient fatigant. Il prétendait qu'il devait être le champion des preneurs de grenouilles ! Mais ceci n'était qu'une de ses fonctions parmi tant d'autres. Il peignait les chaloupes et pêchait. Il nageait comme un poisson. Une fois qu'il avait peinturé un banc, près du club, une pensionnaire s'avance et vient s'asseoir dessus ! Quand elle s'est relevée, elle avait le nom



Une tante de mon mari, Frisine, la soeur de sa mère, au Petit Chenail. Son vrai nom c'était Euphrosine.

Apton (Upton) Maher imprimé sur le dos de sa robe ! Mon mari avait vu arriver la dame, mais n'avait pu (ou voulu) l'avertir ! Il s'est fait haranguer par sa tante. La dame était bien désolée, mais je ne pense pas qu'il en ait eu du regret, car il se vantait de tous les tours qu'il jouait.

Upton n'a donc pas beaucoup visité sa parenté, après son arrivée au Petit Chenail. Sa tante, qui l'avait adopté, n'aimait pas visiter... Elle était la soeur de sa mère, une Lachapelle, les autres, des Maher... Il rappelait des souvenirs de ses tantes, mais avant qu'il émigre par chez nous. Toutefois, il disait bien aimer ses tantes et ses cousins. Je suppose qu'il les a revus quand il a marché au catéchisme pour sa première communion. Mais ils n'étaient plus sur la même longueur d'ondes...

Je suis allée au couvent avec une de ses cousines. C'était tout un numéro ! Elle a fait sa vie aux États-Unis. J'ai su, par une des cousines d'Upton, qu'elle s'était mariée et avait des enfants. Elle a occupé la place de gardienne de prison pour les femmes. Quand elle est décédée, la ville lui a fait des funérailles civiques, avec les notables, la fanfare, etc. Elle était devenue un personnage ! Ça se passait aux États-Unis.

Il faisait bon vivre sur ces îles de Sorel, dans le temps ; moi-même, j'y ai passé un été : les deux mois de vacances,

quand j'allais au couvent. Nous nous sommes fait des amis parmi ces gens-là. Un été, l'avocat Lomer Gouin, futur Premier ministre du Québec, est venu passer des vacances. Ma tante était contente de raconter qu'elle lui avait racommodé ses culottes. Le notaire Desrosiers, de Saint-Guillaume, en vacances au club, avait eu un accident de chasse : un coup de fusil dans l'épaule. C'était durant l'été que j'ai passé là. J'ai connu des Mlles Drouin, de Montréal, avec qui je suis devenue amie. Je ne parlais pas beaucoup, alors on me prenait comme confidente, je savais écouter !!! L'été que j'ai passé là, un des jeunes frères de mon mari, Doria, un beau blond, était là. J'étais heureuse ; aussi, il a pris bien du plaisir à me faire peur, en faisant semblant de s'en aller et de me laisser seule ! Ces Maher, du bon monde, mais des taquineurs hors pair.

À l'automne, le club fermait et Upton revenait au Petit Chenail pour l'hiver. Il a donc fait ses premières années de classe avec nous. Il avait un an de moins que mon frère aîné. Autant celui-ci était gêné, autant mon mari était à l'aise ! C'est pourquoi ils ont toujours été de si bons amis, avant de devenir beaux-frères ! Upton était le nom de mon mari, mais quand il a su écrire, il signait Apton et les garçons l'appelaient Ti-Tonne. Tout de suite, à l'école, il a été meneur. Les garçons de son âge le craignaient un peu ; il avait la réponse à tout et ne s'en laissait pas remonter (imposer), même par la maîtresse ! Il s'est donc fait mettre à la porte de l'école, deux ou trois fois. Il avait le toupet de revenir et de se mettre en rang avec les autres pour réciter les leçons.

Dans mon jeune temps, l'école était meublée de grandes tables et de grands bancs. Ces tables et ces bancs étaient tous entaillés de partout, car les garçons avaient tous de petits couteaux et mon futur mari en avait de bons ! Il avait plusieurs choses que les garçons d'habitants n'avaient pas. Étant enfant unique, il était gâté un peu plus qu'eux. Ainsi, il avait un petit pistolet qu'il emplissait d'eau, et, de temps à autre, il



Joséphine Drouin, notre grande amie de Montréal et oncle Napoléon Bibeau. Un pas de danse... Remarquez le gramophone (tourne-disques) installé sur la souche. Au club de mon oncle sur la grande île Saint-Jean, dans la rivière Saint-François.



La grande chasseresse Joséphine Drouin avec son guide l'oncle Napoléon Bibeau.

Upton et Joséphine Drouin, Napoléon et Élise, au club Bibeau à l'île Saint-Jean vers 1908.



Tante Élise et Joséphine Drouin au club. Mes enfants disaient que tante Élise avait deux bedaines...



Joséphine Drouin et oncle Napoléon, partant pour la chasse aux canards. Dirait-on que Joséphine est une fille de Montréal, la grande ville ?

arrosait soit les élèves ou la maîtresse, mais dans son air, ça ne paraissait pas et les autres, le craignant, avaient peur de le dénoncer !

Je vais raconter la dernière fois qu'il s'est fait mettre à la porte de l'école, entraînant avec lui mon frère aîné, Séraphin, et son cousin, un grand gars pas gêné. L'incident s'est produit ainsi. Upton faisait jeter le grand banc à terre par d'autres. La maîtresse, s'en prenant à mon frère, lui avait déjà fait relever le banc deux fois. La troisième fois, mon frère s'est fâché et a répliqué à la maîtresse : « Je ne suis pas le fils du grand releveur de bancs ! » C'est alors qu'elle les a envoyés dehors, Upton, Séraphin et le cousin Freddy. Ce n'était plus des petits garçons, ils devaient avoir douze à treize ans ! Elle leur a dit : « Vous reviendrez quand vous aurez demandé pardon ! » Mon père était pour la discipline ; l'oncle de mon mari, peut-être pas, mais Upton tenait à aller défier la maîtresse. Pour ce qui est du cousin Freddy, lui, il n'a pas voulu y aller ; il a dit à son père, l'oncle Benjamin (frère de ma tante) : « Vas-y, toé, bonhomme, demander pardon. Moé, j'y vas pas ! » Et c'est ainsi que le lendemain matin, les deux gars, Upton et Séraphin, accompagnés de leurs pères et du commissaire, se sont amenés à l'école pour le pardon ! Nous, les plus jeunes, étions montés sur les tables pour assister à la cérémonie ! Le premier à s'avancer était Upton ! Il a dit : « Pardon ! » Elle a répliqué : « Pas comme ça. Dis : « Pardon, mademoiselle. » Ça n'a pas été long, il a répondu : « Pardon, mademoiselle. » Mon frère a fait la même chose, puis ils sont sortis et ç'a été la fin de leurs études à la petite école ! Ils avaient fait ce geste pour rien !

Mon frère a aidé mon père sur la terre. On était au mois de mai et Upton s'en est allé à l'île du Moine, à Sorel, chez son oncle. L'année suivante, ils sont allés à l'école privée des Mlles Cartier, au village. À quinze ans, leurs études étaient terminées. Dans le rapport de fin d'année, il a été prouvé que



Toute une mise en scène ! Upton est sous bonne garde !

la maîtresse, toute diplômée qu'elle était, n'était pas compétente et que ç'aurait été aussi bien de fermer l'école.

Mon frère était aussi enfant de chœur avec mon mari et d'autres compagnons. Dans les jours saints, où il fallait qu'ils se déchaussent, mon mari attrapait la bottine de son voisin et la glissait en dessous et au bout du banc. Inutile de dire ce qui se passait quand venait le temps de remettre ses chaussures. Le propriétaire de la bottine cherchait un bon bout de temps, en tempêtant et sachant à peu près, son voisin étant Upton, d'où était partie l'aventure. Ces enfants de chœur, se rendant d'avance pour la messe, avaient du temps pour jouer des tours. Ces souvenirs-là ne s'effacent pas et nous avons eu bien du plaisir à les rappeler par la suite.

Après les études chez les Mlles Cartier, c'était le temps pour lui de préparer son avenir. Il n'était pas question qu'il reste pêcheur ou chasseur, il avait pris d'autres idées. Les gens de Montréal, parmi lesquels il y avait un échevin, lui avaient proposé d'aller les voir, qu'ils feraient quelque chose pour lui. Mais il n'a fait qu'une petite visite et il en a eu assez ! Il s'est embarqué sur un chaland qui faisait du trafic jusqu'aux Grands Lacs. Le propriétaire du chaland était un homme de Notre-Dame-de-Pierreville. Je pense qu'il a navigué (il était matelot) une couple d'étés. Un des Verville a navigué aussi pour cet homme. C'était au temps où se construisait le canal Soulanges. Il a travaillé là aussi, je ne sais combien de temps. L'hiver, il revenait chez son oncle. Et puis, à dix-sept ans, il s'est engagé pour faire le fromage avec un fromager de Notre-Dame qu'il connaissait. Il a appris le métier (il n'y avait pas d'autre chose, pas de choix) et a continué dans cette ligne, jusqu'à ce qu'il devienne inspecteur de fromageries.

L'hiver, il allait à l'École de Laiterie de Saint-Hyacinthe. Il a passé par tous les stages. L'été, mon futur mari faisait du fromage ou du beurre dans différentes fromageries. Je pense que c'est à cette époque (il avait dix-neuf ans) que, le prin-



Upton sur son sulky tiré par son cheval Prince, devant la maison Bibeau où il a vécu à Saint-François-du-Lac.

temps suivant, il est allé faire le fromage à Thurso, chez mon oncle Michel, qui s'était acheté là une fromagerie. Mon oncle avait une maison dans le village et mon mari demeurait avec eux, qui n'avaient encore que de jeunes enfants. À dix-neuf ans, Upton allait voir les filles et c'était toujours les plus belles ! Il a fréquenté là une Mlle Mondou, pas parente avec ma tante. Elle était très belle et bien faite ; son seul défaut : elle n'était pas instruite ; ça, pour mon mari, c'était une chose qu'il n'admettait pas. Comme Thurso est un petit village près d'Ottawa et qu'il y a beaucoup d'Anglais, il a appris à se débrouiller très vite, ayant commencé ses éléments latins et l'anglais à l'école des Mlles Cartier du village de Saint-François. Il a travaillé là deux ans. Les fromageries fermant l'hiver, il revenait chez son oncle et a commencé à s'inté-

resser à la fille de ma tante. C'était une belle blonde, musicienne et qui avait fait ses études à Ottawa. Je suis assurée que ç'a été le grand amour pour lui. Mon mari est revenu faire le fromage à Saint-François et ses amours ont continué. J'en reparlerai un peu plus tard.

Upton, mon mari, s'amusait par toutes sortes de taquineries ; ça le faisait rire. Il s'était fait plomber deux dents en or, en avant, et quand il riait, c'était encore plus choquant pour les autres ! Il en abusait... et a bien fait fâcher les jeunes filles et garçons, qui le traitaient de fier pet ! Il faisait maintenant le fromage au village de Saint-François. Il sortait avec les garçons du village : le fils de l'avocat Allard, le fils du tailleur et le commis de l'hôtel. C'était devenu quelqu'un ! Il fréquentait les filles les plus belles, comme dans la chanson, et continuait à jouer des tours. Il avait renoué avec son cousin Arthur, du Bois de Maska, celui qui était sur la terre paternelle. Celui-ci, un bon gros, ne se défiait pas, mais Upton s'arrangeait toujours pour le placer dans des situations pas toujours catholiques. Ainsi, il l'avait persuadé d'aller voir une belle fille dans le village de la baie du Febvre (Baieville). Rendus à la porte, il sonne et se met de côté ! Arthur se retrouve face à la fille qui vient ouvrir. Alors, il regarde à côté de lui : plus d'Upton ! Celui-ci s'était éclipsé ! Arthur a tourné les talons ; il ne connaissait pas cette fille-là et il n'était pas trop débrouillard. Upton l'attendait plus loin en riant à s'en tenir les côtes. Arthur lui en a voulu un peu, mais avec Upton, ça s'arrangeait toujours. Toutes les bêtises qu'il recevait glissaient sur lui comme sur le dos d'un canard ! Bien plus, il aimait ça ! Une autre fois, il avait donné une vraie frousse aux gars du Petit Chenail, dont mon frère aîné. Ceux-ci revenaient de veiller à pied et il faisait noir. Il s'était caché et il est sorti à leur rencontre, en parlant anglais et les engueulant. Eux, qui ne comprenaient pas un mot d'anglais et ne le reconnaissaient pas à la noirceur, se sont sauvés en

disant : « Monsieur, on n'a rien fait, laissez-nous ! » Il les a retrouvés plus loin, s'est fait dire des bêtises, mais il a bien ri ! Les gars ne pouvaient lui en vouloir ; il était fort, n'avait peur de rien, et, dans le fond, c'était un garçon qui pouvait les dépanner en tout temps. Il était généreux.

Dans les souvenirs de mon mari, chez lui au Bois de Maska, il rappelait souvent qu'il ne comprenait pas que son père à lui devait donner une partie du sucre qu'il faisait à sa sucrerie à son grand-père Maher, qui n'en avait pas besoin ! Il trouvait ça injuste, sans le comprendre. Un autre souvenir qu'il rappelait aussi, c'est à propos de la communion. Sa mère n'allait pas souvent à la messe, ayant toujours de jeunes enfants. Un jour, elle a pu s'arranger pour aller communier, faire ses Pâques. Avant de partir de la maison, elle a préparé la bouteille de lait du bébé et y a goûté pour s'assurer du degré de chaleur ! Alors, impossible d'aller communier, le boire étant défendu. Cette affaire a toujours été une énigme pour lui. Il ne pouvait accepter ça. Il devait avoir six ans.

Cette chanson de mon mari me rappelle bien des souvenirs ! Il en chantait une autre, il était encore sur les genoux de sa tante... Ça s'appelait *Le Petit Crucifié*. Il n'aimait pas qu'on lui rappelle ça !

Une chanson de J. U. (On l'appelait très souvent J. U. à partir de l'époque où il a commencé à signer ses rapports comme inspecteur.)

Rire et pleurer

Tu m'as causé beaucoup de peine
Et tu m'as trompée bien souvent
Mais j'ai pardonné tes fredaines.
Quand on aime, on est indulgent.
Jamais je n'osais rien te dire,
Et pour mieux me rassurer,

Tu te mettais bien vite à rire
Lorsque tu me voyais pleurer. } *bis*

Un soir, je te surpris, parjure
À tes amours, à tes serments.
J'eus au coeur comme une morsure
Dont j'ai souffert longtemps, longtemps.
Je fus témoin de ton délire
Et de tout ce qui se passa
Mais quand l'autre se mit à rire
J'ai pleuré d'avoir été là ! } *bis*

Puis un autre amour vint te prendre.
Tu t'en allas le coeur charmé.
Et maintenant, je viens d'apprendre
Que tu souffrais d'avoir aimé.
Jamais l'on ne te voit sourire
Et lorsque tu veux murmurer,
C'est l'autre qui se met à rire
Et c'est à ton tour de pleurer. } *bis*

Puisque maintenant l'on te quitte,
Allons, reviens à l'ancien nid.
Nous nous aimerons mieux ensuite.
Lorsque ton coeur sera guéri,
Jamais je n'oserai rien te dire.
Et quand tu voudras murmurer,
Je te promets de ne pas rire } *bis*
Même si je te vois pleurer.

Chapitre 7

Jeune fille et professeur

J'ai 14 ans. La dernière maîtresse d'école que nous avons eue, ma cousine Armandine Mondou, m'avait passé des livres un peu plus avancés que ceux que nous avions, car j'étais bien décidée d'aller au couvent : c'était mon rêve. J'étais préparée à affronter les difficultés que cela comportait. Mon frère Cyrille, plus âgé que moi, avait commencé son cours classique à Nicolet, et de l'argent nous n'en avions guère. Tout de même, ça ne coûtait pas cher pour mon frère ; les prêtres du séminaire, qui avaient des animaux, beaucoup de terrain, acceptaient du paiement nature, comme des patates, de l'avoine, etc. Au couvent, je pouvais être quart de pension, c'est-à-dire manger et coucher chez un rentier du village (ancien habitant). Pour les études, je pense que ce n'était pas plus que \$24 pour l'année. Avec ces études que j'avais faites, en deux ans je pouvais avoir un diplôme élémentaire et enseigner.

Cependant, je me souviens d'une année où l'argent manquait un peu plus. Il y eut la vente des pins ! Ce n'est pas drôle pour un habitant de se défaire d'une parcelle de sa terre ou de son bois ! Nous avons beaucoup de beaux pins, dans le bois, qui étaient rendus à leur grosseur. Un jour, deux hommes d'affaires du village ont approché mon père, pour acheter des pins. Ils avaient un contrat pour le chantier de Sorel, qui construisait des bateaux. Il leur fallait de beaux pins, ce que nous avions chez nous. C'était un problème pour mon père, qui était loin d'être d'accord. Ils sont allés faire l'inspection et ont trouvé une centaine de pins qui faisaient leur affaire. Comme



À gauche c'est moi, la cinquième de la famille. Ma soeur aînée, Stéphanie, en était la troisième. Que pensez-vous des couturières de mon temps ?

mon père avait des dettes et que mon frère allait au séminaire, c'était une bien bonne affaire pour nous. Le marché s'est conclu, et nous avons vu charroyer tous ces pins. Ça nous faisait mal au coeur ! Cependant, ils ne nous étaient pas utiles dans le bois, ils avaient fini leur croissance et ça faisait si bien l'affaire de mon père. Ça s'est tassé, il n'y a pas eu de drame. Et ça a facilité les choses, puisque moi aussi je voulais aller au couvent.

C'est pendant mes dernières vacances, avant d'aller au couvent, que j'ai beaucoup fréquenté la soeur de ma future belle-soeur. Elle était âgée (pas vieille) et avait toujours demeuré au presbytère de son oncle, le futur Mgr Saint-Germain, qui était curé, dans le temps. Elle s'était mariée avec un Desmarais (les Tréflé), pêcheur et chasseur ; du bon monde. Son mari, Franky, avait appris le métier de cuisinier aux États. L'été, il s'engageait au loin, et les autres de la famille s'en allaient aux cabanes, c'est-à-dire à des chalets pour les pêcheurs. Elle restait seule à la maison avec ses trois jeunes enfants. Cette personne, Régina, m'était sympathique ; nous avions plaisir à parler ensemble. Je lui apportais le journal *L'Action catholique*, que nous recevions, et nous collions des poésies et d'autres articles de la page féminine. Le temps passait agréablement pour nous deux. Chez nous, ma grande soeur chicanait un peu ; elle trouvait que je me sauvais du travail de la maison (ce qui était un peu vrai), mais je ne leur manquais pas tant que ça. Ma soeur disait : « Laisse faire ! Quand tu te marieras, il faudra bien que tu fasses ton ouvrage ! » Je lui répondais : « En tous les cas, je n'irai pas te chercher ! » Ma grand-mère essuyait la vaisselle à ma place, quand ça allait trop mal. Elle avait du mérite car je pense qu'elle non plus n'aimait pas beaucoup cette corvée de vaisselle. Si je n'étais pas chez Régina, j'avais attrapé un roman et j'étais partie avec. Dans ce temps-là, lire des romans... nous étions des filles perdues ! Je risquais gros... mais je me sauvais



Premières cabanes de pêche sur la rivière Saint-François, en 1894, de l'autre côté de la petite île Saint-Jean en face de chez nous. Chaque pêcheur avait sa cabane à lui. Elles étaient démontables, mais installées à demeure, excepté à l'eau haute du printemps où chaque propriétaire la rapportait à sa maison privée.

de la vaisselle, ce qui mettait ma soeur en bibitte (colère) !

Au couvent, je n'ai pas mené grand bruit. Ma deuxième année, j'ai été demi-pensionnaire, c'est-à-dire que je couchais au couvent. Je n'ai jamais mangé là. Je n'ai donc rien à dire sur le chiard (fricassée) de ces institutions. J'accompagnais souvent la soeur qui faisait faire la sortie quotidienne aux pensionnaires. Elle n'était pas jolie, mais pieuse et très sympathique. Comme à l'accoutumée, je parlais peu ; elle me faisait certaines confidences. On disait, au couvent, que c'était une veuve et qu'elle avait deux petits garçons. Mais c'était des on-dit ; je ne le sais pas. La supérieure était assez altière, quoique bonne et juste. Les autres soeurs étaient de belles femmes. Ces religieuses venaient d'Ottawa. Il y avait quelques élèves qui venaient d'Ottawa aussi. Je pense que c'était des filles d'amies de la supérieure, soeur Saint-Émile, dont deux Mlles Labelle, de jolies filles, Véronique Gravel, une

rousse très jolie aussi, et une Mlle Genest. Celle-ci n'était point belle ; je crois qu'elle venait de Hull. Il y avait aussi trois Abénakises : deux soeurs Masta et Irène Portneuf, une fille assez jolie, gentille et très bien habillée, car nous n'avions pas de costumes comme les élèves des soeurs de l'Assomption à Pierreville. Cette Irène Portneuf était la fille du chef abénakis. J'ai connu des Mlles Nolet au couvent des Abénakis, où nous allions assister à leurs séances.

Mon frère, qui est allé au Séminaire de Nicolet, a connu le père de Jean-Paul Nolet, l'annonceur de la radio et de la télévision. Je viens de voir sur le journal qu'il est décédé à 88 ans. Au couvent, il y avait deux pensionnaires spéciaux : une grande Anglaise, qui avait sa chambre et était en pension, et un homme, un Verville, une espèce d'ermite. Lui aussi avait sa chambre, allait à la messe tous les matins et devait prier toute la journée, car nous le voyions peu. Il n'y avait pas de discrimination au couvent, mais naturellement, les filles d'habitants se groupaient plutôt ensemble ; ainsi, à l'exception de quelques filles du village à qui nous parlions, nous évitions les autres, ou peut-être que ce sont elles qui ne cherchaient pas notre compagnie ! En tous les cas, il n'y a jamais eu de heurts ; la supérieure avait son monde bien en main. Ces soeurs grises étaient de bonnes enseignantes.

Durant ce temps, je faisais mes deux années de couvent et à seize ans, j'avais un diplôme élémentaire qui me permettait d'enseigner ! J'avais évolué un peu. La gêne me barrait toujours ; cependant, je faisais mon possible pour m'en débarrasser de temps en temps. Durant les vacances, mon frère Cyrille avait trois amis qui venaient passer quelques jours à la maison : Donat Martel, un bon chanteur, Aimé Chassé et Antoine Melançon. Ma belle-soeur (pas encore), qui était revenue d'Ottawa diplômée et qui enseignait, se joignait à nous et nous faisions des veillées de danses et de chants ! Pour les danses, il nous manquait une fille ; alors, nous entourions



Photo de ma graduation en 1906, au couvent de Saint-François-du-Lac. J'ai seize ans (deuxième de droite). Cette photo a été prise par un photographe de Nicolet. Je me rappelle qu'il y avait avec moi de gauche à droite : Marie Véronneau, Émilie Paulhus, Blanche Chapdelaine (en avant), Marianne Lacelles (centre, en arrière), moi et Clara Desmarais.

le bras du futur chanoine Melançon et c'est lui, qui n'était pas grand, qui faisait la quatrième fille pour les danses carrées. Donat Martel a étudié le notariat et il est mort jeune. Mon frère a pris la soutane, lui aussi. Aimé Chassé a étudié le droit et est devenu juge. Cependant, à la conscription (1914), ils étaient rendus en rhétorique et ils avaient tous opté pour la soutane ; ça les exemptait d'être conscrits. Deux ont laissé, tandis que mon frère et Ti-Toine Melançon ont persévéré. Mon frère est mort chanoine. Ti-Toine, de mon âge, vit encore à Drummondville.

J'ai eu un petit flirt aussi avec un cousin des États qui venait au Séminaire de Nicolet et qui passait ses vacances des fêtes chez nous. Un gentil garçon, Joseph Belleville. Je ne sais quelle parenté il avait avec notre famille. Nous avons reçu un

autre garçon des États qui avait aussi une petite parenté avec nous. Il se nommait Alfred Joyal. Ce sont mes grands-parents qui débrouillaient ces parentés-là. Celui-ci avait un Kodak ! Ce sont les premières photos que nous avons prises avec un appareil photographique. Dans mes archives, je possède les photos de ces deux garçons-là. Jos Bellevile disait à mon frère Cyrille : « Morvan, marie-nous ! » Cyrille l'engueulait, le traitait de fou, mais pour une petite campagne romanesque, même si c'était pour rire, c'était bien intéressant, et ça me fait plaisir encore de rappeler ces souvenirs.

Mes débuts dans l'enseignement, à seize ans, sont parmi mes bons souvenirs. J'ai commencé à enseigner dans l'île Saint-Jean, dans le salon de la maison d'un habitant ; il n'y avait pas de maison d'école. Je traversais le Petit Chenail en *flat* (fond plat) quand il n'était pas à sec. L'hiver, je pataugeais dans la neige jusqu'aux cuisses, dans le bas de la côte, avant d'arriver au chemin de l'île. C'était la première fois qu'il se faisait de l'enseignement dans l'île, car il n'y avait que neuf enfants en âge d'aller à l'école.

L'année suivante, ils avaient construit une école et j'avais onze élèves. Je prenais mon dîner chez une voisine de l'école. De l'autre côté du chemin, habitait un vieil original, qu'on appelait Michel Chat. Je pense que son nom était Château-vieux. Je me rappelle ici que mon futur mari, qui faisait le fromage à Thurso, m'avait écrit une lettre, adressée ainsi : « Mlle F. Morvan, institutrice dans l'île Saint-Jean, voisine de Michel Chat » ! Bien entendu, il n'a jamais reçu de réponse ! (Commençait-il déjà à avoir des idées ?)

Il y avait une famille Despins dans l'île. J'avais quatre enfants de cette famille, trois Sarrasin, deux nièces de ma belle-soeur et peut-être un Desmarais. Cette famille Despins habitait une belle maison, face à la rivière Saint-François. La grand-mère était la deuxième femme du vieux Despins,

que je n'ai pas connu. Elle était aussi la tante de Mgr Courchesne, futur évêque de Rimouski. Dans le temps, il était au Séminaire de Nicolet, comme professeur. Dans les vacances, qu'il venait passer chez sa tante, mon frère, alors étudiant au séminaire, allait lui servir sa messe, qu'il disait à l'île voisine (île Notre-Dame). Après la messe, il revenait souvent avec mon frère ; ma mère leur servait le déjeuner dans la grand-maison. C'est ainsi que nous l'avons bien connu. On ne pouvait trouver homme plus sympathique ; ma mère aimait bien le recevoir et il se plaisait à parler avec nous.

Le plus âgé de mes élèves, Joseph Sarrasin, avait douze ans. Sa grand-mère, la bonne femme Sylvestre, est venue me prévenir qu'il était malcommode, un peu dur à cuire. J'étais peureuse, mais pour l'enseignement, comme j'aimais ça, j'aimais aussi ne pas m'en laisser imposer. J'ai dit à la grand-mère : « Ne craignez rien, ça va bien aller. » En effet, j'ai fait confiance à mon Jos. Il était intelligent et ça n'a pas été difficile de m'en faire un ami. Il apprenait bien et pouvait tout faire pour moi. Des autres élèves, il y avait deux filles Despins, dont une était très jolie et intelligente. L'autre était moins douée mais c'était du bon monde. Le jeune Despins était joli garçon et doux comme une fille. Les deux nièces de ma belle-soeur étaient rieuses et douées aussi pour les études. Ma première année a été un succès. L'année suivante (j'ai honte de l'écrire), j'aimais un peu trop à lire... et mes succès n'ont pas été aussi satisfaisants. Les années suivantes, pendant deux ans et demi, j'ai remplacé ma belle-soeur au Petit Chenail. L'école, qui était rebâtie à gauche de chez ma soeur, avait deux étages. Les grands en bas et les petits en haut. Une Mlle Robidas du village enseignait aux petits. J'ai eu toutes sortes d'enfants dans ma classe. Des Verville du bout du rang, des gars de talent, dont Marcel, qui apprenait bien, avait les yeux clairs et était turbulent. Le plus jeune Verville a fait son cours à Nicolet et est franciscain. Ce jeune Verville était

blond et avait les cheveux frisés. Sa mère lui faisait des bou-dins (boucles) ; c'était un beau petit garçon. Il y en avait un dans ma classe, fils du commissaire, pas de talent et toujours la morve au nez. Il y avait aussi une Ti-Louis Coton (Annie), cachotteuse, et une Noé Bibeau (fille de Noé Bibeau), de la même sorte. Elles devaient toujours être surveillées. Un de mes élèves m'a bien fait enrager : il était très bouché. J'ai bien crié pour lui faire entrer un peu de catéchisme dans la tête pour la première communion. Pour voir jusqu'où ça pouvait aller, je lui ai dit : « Je vais te demander : « Quand Notre-Seigneur est ressuscité ? » Vas-tu t'en rappeler ? » Il m'a répondu : « Non ! » Une cruche !

J'ai enseigné aussi à deux de mes frères et à un Verville à peu près du même âge, treize ou quatorze ans. Vraiment, ils étaient mûrs pour laisser l'école ! Au bout d'un mois, ils ont abandonné. J'ai enseigné aussi à ma soeur Anita, à une de mes belles-soeurs, la femme d'Euclide, à une amie d'Anita et puis à deux Desmarais. L'une, jeune et jolie fille, a fait une religieuse. Elle était très affectueuse ; elle se collait près de moi et me disait : « Chère maîtresse. » Elle est décédée, il y a quelques années. Je ne puis l'oublier. Quant à ma soeur, la plus âgée, j'ai fait pour elle ce que ma cousine avait fait pour moi. Je lui ai passé des livres plus avancés, pour lui permettre de sauver une année au couvent. Pas riches, nous ne devons négliger aucun moyen pour nous sortir de la vie laborieuse de la campagne.

Le secrétaire de la paroisse se nommait Z. Baril, avocat et vieux garçon. Il écrivait assez mal que son prénom, nous n'avons jamais pu le déchiffrer, comme le reste d'ailleurs. Il était de stature moyenne, mince, les cheveux blancs déjà, mais il n'avait pas l'air vieux. Il allait porter les avis aux habitants, à pied. Il portait des petites bottes françaises. Je ne sais s'il avait cheval et voiture. Je crois que oui. Sa maison, près de l'église, était bâtie proche du chemin, du côté de la rivière.

Ses avis, cloués ou collés sur les portes de l'église, étaient illisibles, bien entendu, comme les prescriptions des docteurs. Quand j'allais chercher ma paye, j'attendais deux mois, seize piastres, au moins, ça valait la peine ! Et il me semblait qu'il était mal à l'aise de nous voir réclamer cet argent ! Toujours sérieux, la conversation n'était pas longue. Il demeurait avec une fille prolongée ; on disait que c'était sa nièce, sérieuse elle aussi. Des personnages énigmatiques pour nous.

Je note ici que mon mari me parlait d'une de ses tantes, sa marraine Émeline, qui avait enseigné. Cependant, sur l'extrait de baptême d'Upton, c'était écrit que le père, la marraine et le parrain n'avaient pu signer !!! D'ailleurs, un commissaire d'école, du temps que j'allais à l'école, ne pouvait pas signer, lui non plus !!! Il regardait les cahiers des élèves mais ne pouvait pas les lire. Cependant, sa femme était instruite et il a fait instruire ses filles. Au sujet de ses filles, je me souviens d'une anecdote. Mes parents étaient allés voir une des filles du commissaire, qui était religieuse à Nicolet. Ils lui donnaient des nouvelles du Petit Chenail. Elle leur a dit : « Ne me parlez pas des mariages, parlez-moi seulement des décès... » Mes parents ont trouvé ça fou !

Moi, je continuais à enseigner dans l'île. Quand le Petit Chenail se faisait un « grand chenail », à l'eau haute du printemps, j'ai eu peur une fois en traversant car il ventait fort. J'étais debout pour avironner et le vent étendait ma jupe, qui était à plis, comme une voile ! J'avais hâte d'être rendue de l'autre côté. Je ne savais pas nager et j'étais peureuse ! Je devais faire confiance à la Providence ! Dans l'hiver, ma belle-soeur était encore fille et enseignait, voisin de chez nous, au Petit Chenail. Son plus jeune frère était encore à la maison ; alors, il venait la conduire en voiture et me ramenait, moi, dans l'île. En passant chez lui, vis-à-vis de chez nous, il embarquait ses deux petites nièces qui venaient à mon école, ceci deux fois par jour. Les chemins d'hiver étaient plus ou

moins bien entretenus. La charrue passait et faisait deux traces, en laissant une lisière de neige entre les deux. Alors, les hommes devaient déplacer le timon et le pousser de côté pour que le cheval marche dans une trace. Nous appelions ça les chemins croches. Donc, un soir que Donat, le frère de ma belle-soeur, est venu nous chercher, ses nièces et moi, il a fait tourner la jument, que nous appelions « la queue courte » car ils la lui avaient coupée, et a échappé les guides. La jument est partie à l'épouvante, les guides traînant à côté et nous trois dans le *bob-sleigh*. Donat s'en est revenu à pied et les petites filles riaient de tout leur coeur, inconscientes du danger, mais moi, je n'étais pas grosse. La charrue faisait de gros remparts de chaque côté du chemin. J'aurais pu sauter si j'avais été seule, mais ce n'était pas possible. Il y avait une assez bonne distance sans maisons avant d'arriver aux bâtiments des Forcier. Cependant, il y avait des cahots et à chacun, les chtons... (Nous appelions ça comme ça : des chevilles de fer après l'attelage et qui rentraient dans des trous après les mémoires (les deux brancarts) qui tenaient la voiture. C'est du « joual » mais je ne connais pas d'autre mot approprié.) Donc, à chaque cahot, la jument allant au galop, les chtons sortaient un peu plus de leurs trous. On s'est quand même rendues jusqu'aux bâtiments qui précédaient la maison. La jument a tourné pour aller à l'écurie et les deux mémoires sont tombés à terre ! Nous étions rendues saines et sauvées. Donat a rattelé « la queue courte » pour venir me reconduire et ramener ma belle-soeur chez elle. Une vraie aventure !

Cette chère belle-soeur, Elmire, après son mariage, est demeurée quelque temps chez nous. Elle était petite, fragile et fière, et elle chantait très bien. Cependant, pour travailler avec ma mère, elle devait se forcer et tous les gens pensaient qu'elle ne ferait pas de vieux os ! Elle a fait plusieurs fausses couches : le cinquième mois de grossesse lui était fatal. Ma mère l'aimait bien, elle la traitait comme sa fille. Ce n'est



Ma belle-soeur Elmire et mon frère Séraphin, l'aîné. La mode du temps aimait bien que l'homme fût assis et la femme debout !

que quand elle a changé de médecin (en changeant de paroisse) qu'elle a rendu sa fille (Charlotte) jusqu'au septième mois et qu'elle l'a réchappée en l'entourant de tous les soins possibles. Ils demeuraient dans le haut de la fromagerie qu'ils s'étaient achetée, à Yamaska-Est, dans le village. Ce n'était pas chaud. Comme la petite est née en novembre, ma belle-soeur la plaçait à l'entrée du fourneau, enveloppée de plusieurs couvertures. Elle ne pesait que trois livres et demie (1,60

kg), une vraie poupée. Ma belle-soeur en a eu une autre qu'elle a rendue à terme, mais qui est morte de maladie contagieuse. Les médecins étaient aussi ignorants que leurs clients (du moins, quelques-uns). Ma belle-soeur a fait mentir les prédictions, elle est rendue à 87 ans et se porte bien !¹

Mais moi, je suis loin de mes souvenirs de jeune fille ! Avant de continuer, je voudrais corriger un peu les termes de « joual » concernant mon aventure avec « la queue courte », au galop. Les mémoires sont vraiment des pièces de bois de la voiture, dans lesquelles les chevaux sont placés et attachés avec des attelles reliées au collier. Les chtons sont des chevilles mobiles qui entrent dans les trous des mémoires qui tiennent la voiture. Les atteloires, des lanières qui fixent ces mémoires au timon. Le timon est la pièce d'une voiture aux deux côtés de laquelle on attelle les chevaux. Le bacul est une croupière qui bat sur les cuisses des chevaux attelés. Pour finir ma nomenclature, que j'ai prise dans le dictionnaire, le cheval a une bouche et non une gueule ! Ce n'est peut-être pas clair, mais moi, je me comprends. Et si ailleurs on employait d'autres termes, moi je raconte *mes* souvenirs et non ceux des autres. Avant cette mise au point, j'avais des remords ! Je vais donc continuer où j'en étais rendue !

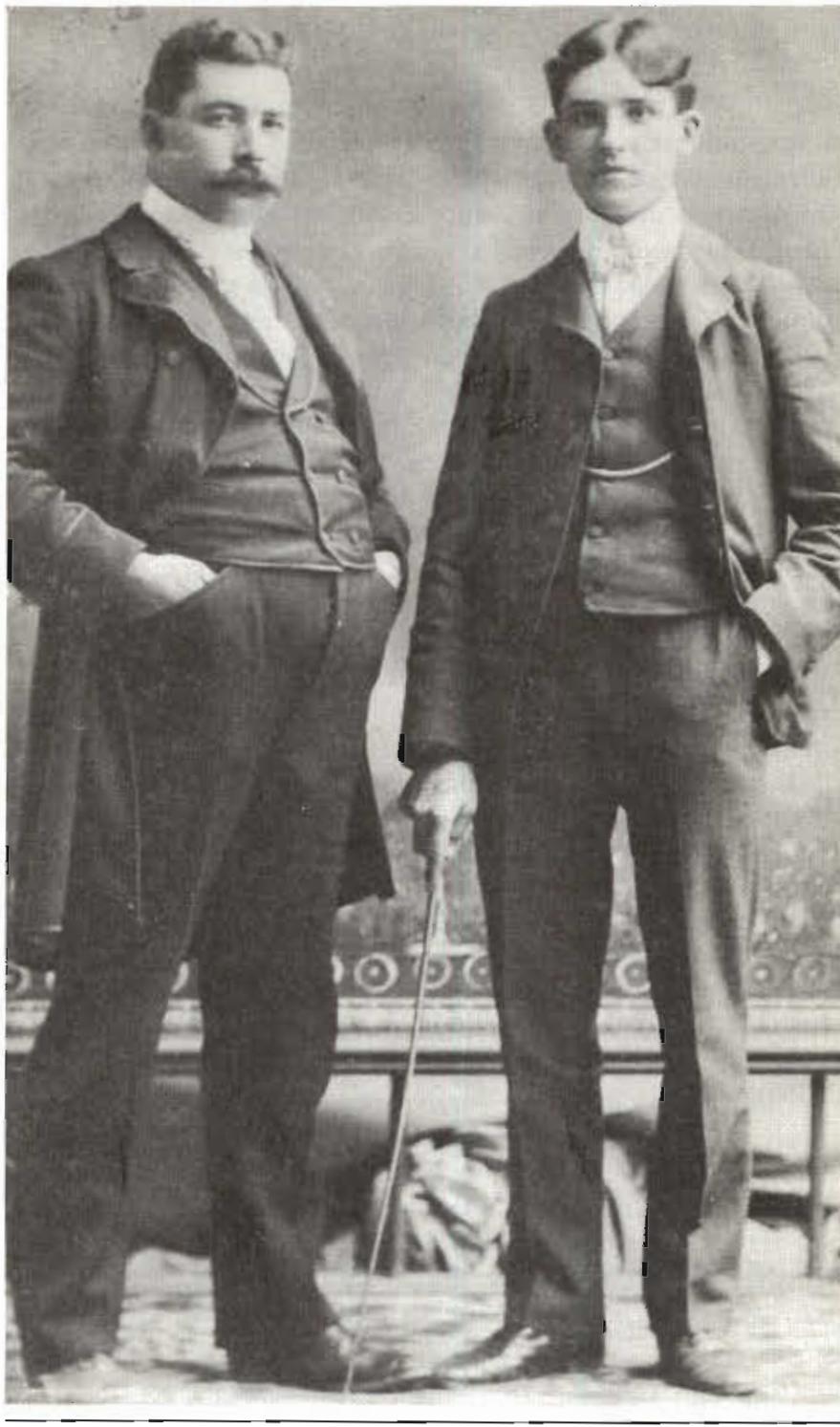
Il y aurait beaucoup à dire sur ce temps de notre jeunesse, qui ne ressemble pas à celui d'aujourd'hui, de la radio, de la télévision et des hommes sur la Lune. Elle qui était si belle et romantique, quand nous allions veiller en gang et qu'elle éclairait notre chemin, comme en plein jour. Nous ne nous pressions pas de rentrer, c'était si beau. En hiver, quand les arbres étaient remplis de verglas, ils luisaient et le vent, ébranlant les branches, faisait un bruit de clochettes. Quand j'étais jeune et que je suivais ma soeur chez une voisine, j'avais un peu peur de

1. Elle est décédée à 92 ans, en 1979. (N.d.l'A.)

ces bruits. Ça me faisait penser aux vieux qui nous racontaient des histoires de chasse-galerie et de loups-garous. L'un nous racontait qu'un de ses ancêtres avait délivré un loup-garou qui le suivait derrière sa voiture, en revenant de veiller. Il suffisait qu'il le frappe pour lui faire sortir du sang. Le gars était délivré et son ancêtre a reconnu un homme qu'il connaissait... Histoire de nos grands-pères, qui nous impressionnait beaucoup. Les canots à lège aussi, il nous semblait les voir filer dans le ciel par ces beaux clairs de lune. Il y avait aussi une comète, c'est-à-dire une étoile avec une grande queue. Je ne sais combien de temps elle s'est montrée, mais nous la voyions tous les soirs de beau temps. Et puis les mouches à feu que les garçons capturaient pour les mettre dans des pots de confitures vides ; elles battaient des ailes et éclairaient. Et, de temps en temps, une étoile partait en balade, une étoile filante et nous faisons un souhait ! Nous n'étions pas astronomes, mais nous passions des veillées à surveiller le ciel. La Grande Ourse nous impressionnait aussi. N'était-ce pas des temps merveilleux ?

Mon frère aîné, gêné comme moi (deux sur une famille de dix !), se lançait de temps en temps, quand nous veillions « en petits comités ». Il avait beaucoup d'esprit et était bon imitateur. Il se moquait de la femme du tailleur du village, quand celle-ci, une grande maigre, faisait son chemin de croix avant la messe. Il s'étirait les nerfs du cou et commentait les stations en détaillant l'air et l'accoutrement des Juifs sur les images. De temps en temps, cette femme donnait une tape à une de ses filles qui l'accompagnait et qui était distraite. Du plaisir à bon marché !

Durant ma vie de jeune fille, nous nous faisons tirer aux cartes par notre voisine, Mme Lagotte. Elle connaissait notre vie aussi bien que nous ! Ainsi, elle nous prédisait toutes sortes de choses. Nous y croyions peu, mais nous aimions ça. Dans le temps, on disait que les filles qui n'avaient pas de cavalier



Upton à dix-sept ans (à droite). Il faisait le dude (poseur) avec Omer Duhaime, le gros hôtelier. Des hommes toujours fiers de leur apparence et de leur réputation.

(ami, amoureux) le jour de l'Immaculée-Conception n'en auraient pas de l'année ! Nous faisons notre possible pour qu'il vienne un garçon à la maison, au moins ce soir-là ! Mon futur mari, qui était toujours chez nous, s'abstenait de venir ce soir-là, quand il savait que nous n'en aurions pas d'autres... Nous l'aurions battu bien des fois ! Il n'avait pas son pareil pour nous faire enrager ! Cependant, il lui est arrivé une aventure qui nous a fait rire à notre tour. Nous étions allés avec lui veiller chez ma belle-soeur dans l'île. Il s'était mis sur son trente-six, *coat* à queue (veston de cérémonie), pantalon rayé (on rit pas). Mais le dégel commençait et comme nous allions chez les Forcier en passant par le bas de la côte, il nous fallait traverser le Petit Chenail. Tout à coup, nous avons senti que la glace commençait à céder... Il n'y en avait pas large à traverser, mais assez pour que le Beau Brummel se fasse tremper la queue de capot dans l'eau ! Elmi-re lui a fait sécher son linge près du poêle et ce n'est pas lui qui a ri le plus !

La politique, dans mon jeune temps, se faisait différemment d'aujourd'hui, puisqu'il n'y avait ni télévision ni radio. Dans les rangs, il se faisait des comités et de petites assemblées. Mais la grande assemblée se faisait au village, chef-lieu du comté, sur le perron de l'école ou du bureau d'enregistrement. Il y avait de bons orateurs, dans ce temps-là. À Ottawa, ça changeait de gouvernement de temps en temps, mais à Québec, Alexandre Taschereau, libéral, régnait en maître. Je pense bien qu'il a été quarante ans au pouvoir. Les gens étaient rouges (libéraux) ou bleus (conservateurs) de père en fils. Dans notre rang, il y avait beaucoup de bleus. Malgré leurs revers, ils ne se décourageaient pas. J'étais jeune quand je suis allée à une grande assemblée au village. À part ceux de chez nous, on faisait venir des orateurs de la ville. Cette fois-là, notre voisine, Mme Lagotte, qui était près de moi, et bleue, il va sans dire, a crié à l'orateur, un jeune avocat de Montréal,

petit et maigre : « Fais-toi aller, petit aigrefin ! » Ma mère, qui ne s'occupait pourtant pas de politique, s'est fâchée rouge quand ceux-ci (les rouges) sont venus faire leur tournée de victoire dans notre rang. Elle leur a crié elle aussi : « Mangez de la m... ! » Nous avons bien ri, mais nous avons le feu quelque part !

Un aspect de la politique qui n'a pas changé, c'est le patronage, les vire-capots, les vendus ! Dans les campagnes, ils étaient connus : c'était toujours les mêmes. Je pense que c'est encore pareil, puisque tout le monde se connaît.

Après cet intermède, je dois commencer à parler un peu de mon temps de jeune fille d'âge à avoir des cavaliers ! Avec ma gêne, ce n'était pas facile ; j'évitais plutôt de rencontrer les garçons ! Oh ! j'aurais voulu, mais, comme dans la chanson, je ne le pouvais pas. Dans les veillées, si je voyais venir un garçon qui pouvait m'inviter à danser, je baissais la tête ou je regardais ailleurs. Mon premier cavalier, un petit jeune homme, fils d'habitant, était aussi gêné que moi. C'est ma soeur qui l'introduisait dans le salon et quand elle s'apercevait que ça ne parlait plus, elle arrivait et relançait la conversation ! Il est peut-être venu deux fois, ça n'a pas été long. Ensuite, ç'a été la même chose avec un autre fils d'habitant. Ce n'est pas que je les dédaignais, mais c'est l'ouvrage d'habitant qui me rebutait ! Travailler comme ma mère, je ne m'en sentais pas le courage ni la vocation.

J'ai eu un autre petit flirt avec un cousin. Ce n'était pas sérieux, mais c'était de l'amour tout de même. Mon futur mari fréquentait, dans le même temps, la soeur de ce cousin. On aurait conseillé à mon cousin d'aller voir peut-être une autre fille que moi, supposément plus avantageuse à fréquenter. Ses parents, des habitants, passaient pour être en moyens ! Je la connaissais, elle était gentille mais pas très jolie. Ce conseiller étant très écouté dans sa famille... nos rencontres ont fini là. Il n'y a pas eu de drame. J'ai toujours

été pour l'indépendance ! En même temps et pour la même raison, Upton Maher et moi, nous nous sommes retrouvés à peu près dans la même situation. Upton continuait ses visites chez mon oncle, mais il avait son idée. Moi, j'avais un autre cavalier sérieux. Dans sa famille, le plus vieux des garçons (il n'y avait qu'une fille) a appris le métier de boulanger. Les deux garçons suivants, Armand et Déus, s'en sont allés à Montréal où un de leurs oncles était briqueteur (poseur de briques dans la construction). Ils ont appris le métier, qui était un bon métier, et s'il y avait du chômage l'hiver, ils revenaient chez eux. C'est ainsi qu'Armand m'a fréquentée, un ou deux hivers. Il était blond, assez joli et le meilleur garçon du monde. Ce que je n'aimais pas, c'est que je trouvais qu'il se laissait influencer, et moi, ça me fâchait, surtout qu'Upton, ayant rompu avec ma cousine, était chez nous tous les soirs. Il faisait exprès, si nous veillions au salon et lui dans la cuisine avec mes parents, de demander à Armand, vers les 9 heures et demie : « Germain (c'est comme ça qu'il l'appelait), t'en viens-tu ? » Comme celui-ci demeurait au bout du rang, ils faisaient donc le trajet ensemble. Seulement, quand il était sorti du salon, l'autre n'était plus pressé et il le faisait poireauter une bonne secousse dans la cuisine. Je l'aurais battu et j'en voulais à Armand de se laisser faire, mais j'avais toujours cette gêne, barrière infranchissable ! C'est moi qui aurais mérité d'être battue ! Quand Armand est retourné à Montréal, nous avons correspondu un peu, mais impossible pour moi de l'aimer d'amour. Il s'en est allé à Detroit et n'est jamais revenu au Petit Chenail.

Pour moi, la première fois que je suis venue à Montréal, avec ma soeur et un de mes frères, nous sommes d'abord allés à Saint-Lambert, chez mon oncle Tanguay. Celui-ci nous a conduits en ville, au parc Dominion et au cinéma Cristal, sur la rue Saint-Laurent. Nous sommes restés une couple de jours à Montréal, chez Mme Labelle, qui demeurait à

Sainte-Cunégonde, dans une ruelle. Il faisait tellement chaud que nous n'avons pu dormir. Ç'a été notre étrenne de la ville. Je devais avoir 18 ans.

Dans le temps, c'est mon frère aîné, marié, qui demeurait à la maison, l'hiver. Je disais à ma belle-soeur : « Moi, j'aimerais un mari fort, aux cheveux noirs et aux yeux noirs, et indépendant : un vrai homme ! » Ma belle-soeur me disait : « Tu as trouvé en plein ce que tu souhaitais ! » Durant cette fréquentation avec Armand, mon futur mari, qui continuait à défier ma tante et fréquentait encore ma cousine, avait combiné une sortie. Alors, il avait emmené Armand avec lui, car il y avait une autre cousine à caser. Et moi, la dinde, je les avais accompagnés ! Une veillée chez mon oncle, c'était bien correct ! Une fois rendus au salon, Upton a veillé avec ma cousine et Armand avec la soeur de celle-ci, Marie-Rose qu'elle s'appelait, et moi !!! J'en suis encore indignée. Trop niaise, c'est le mot, pour n'avoir pas prévu ça, et Armand, la même chose pour lui (il était bien mal à l'aise). Upton avait-il des intentions machiavéliques à notre égard ?... Ça crevait les yeux !

Et puis je me suis trouvée sans cavalier et lui a cessé d'aller voir ma cousine. Il commençait, non à me faire des avances, mais à me porter plus d'intérêt, ce qui a fait que j'ai commencé à m'ouvrir les yeux !

La soeur et les frères d'Armand, ainsi que leurs parents, n'étaient pas gênés, mais un peu sauvages. Ils visitaient surtout chez nous, les garçons étant de l'âge de mes frères ; et moi, ma seule amie était leur soeur. L'hiver, ils venaient à l'école en voiture (*bob-sleigh*). Ils avaient un cheval tranquille qu'ils appelaient « le blond ». Rendus à l'école, ils le remettaient dans le chemin et il retournait seul à la maison. Armand m'avait fait faire un tour de voiture (c'était la mode) avec « le blond ». Celui-ci, rendu en haut de la côte chez Moïse Boudor, a fait le tour de la maison et nous sommes



En 1908, mon amie du Petit Chenail, Dora Verville dit Tadore, et moi (assise).
Comme on aimait ça être bien habillées ! Et la peignure donc ?

revenus. Impossible pour Armand de le faire aller plus loin. Le tour n'avait pas été long et nous avons bien ri.

En 1908, j'avais 18 ans et j'enseignais au Petit Chenail. Un midi, après le dîner, mon père, qui était un peu malade depuis quelque temps, est allé se coucher. Sortant de table, ma mère entendait du bruit dans leur chambre. Elle a trouvé mon père qui essayait de parler et qui voulait se lever aussi. Mais il ne pouvait plus se faire comprendre ; il était paralysé de tout un côté. C'était pitoyable ! Comme c'était l'heure du dîner, j'étais à la maison ainsi que mes frères et soeurs. Upton était là aussi, peut-être était-il arrêté en passant. Nous nous sommes mis à genoux, ne sachant que faire, et mon frère aîné est parti chercher le médecin. Ç'a été toute une alerte. Mon père a pris un peu de temps à pouvoir se faire comprendre. Il se mêlait dans ses mots. Plus tard, avec une canne, il a recommencé à marcher, en traînant la jambe et en ramassant son bras qui pendait. Il a été six ans paralysé. Maman faisait l'ouvrage avec mon frère et ma belle-soeur, tout en ayant soin de mon père. Ç'a été une dure épreuve pour toute la famille, mais surtout pour ma mère.

Et c'est durant ce temps-là que l'amour s'est développé entre Upton et moi. Lui faisait des confidences à mon frère et à ma belle-soeur, à savoir qu'il m'aimait bien. Ceux-ci me disaient : « Tu sais, il s'intéresse à toi, il t'aime ! » Mais je le connaissais trop pour avoir foi en lui tout de suite ! Comme j'étais indépendante et orgueilleuse aussi, je ne voulais pas qu'il prenne avantage de rire de moi !

Tout de même, des indices se faisaient jour et j'ai commencé à y croire un peu. Un soir qu'il était à la maison (il y était tous les soirs), j'ai demandé à ma mère : « Venez donc faire un tour chez des voisins. » Je me suis aperçue qu'il n'avait pas aimé ça ! Que voulez-vous, la vengeance est douce au coeur de l'Indien ! Il nous en avait tellement fait voir de toutes les couleurs que je n'étais pas fâchée d'avoir un peu

mon tour ! Par la suite, nos amours se sont faites autour de la table de la cuisine. Mes frères faisaient leurs devoirs de classe. Upton s'approchait de la table et m'écrivait de petits billets. Je suppose que j'y répondais, mais je ne m'en rappelle pas, à l'exception d'un, plus osé que les autres. Gênée, je rougissais facilement et ce billet parlait de l'avenir, des enfants beaux que nous aurions ensemble. Ce n'était plus des enfantillages ! Ma soeur, qui l'aurait aimé, a commencé à prendre ombrage et, ayant surpris Upton qui m'embrassait (sans que je l'aie vue venir...), elle a dit à ma mère : « Faites attention à votre sainte nitouche, elle ne parle pas, mais... »

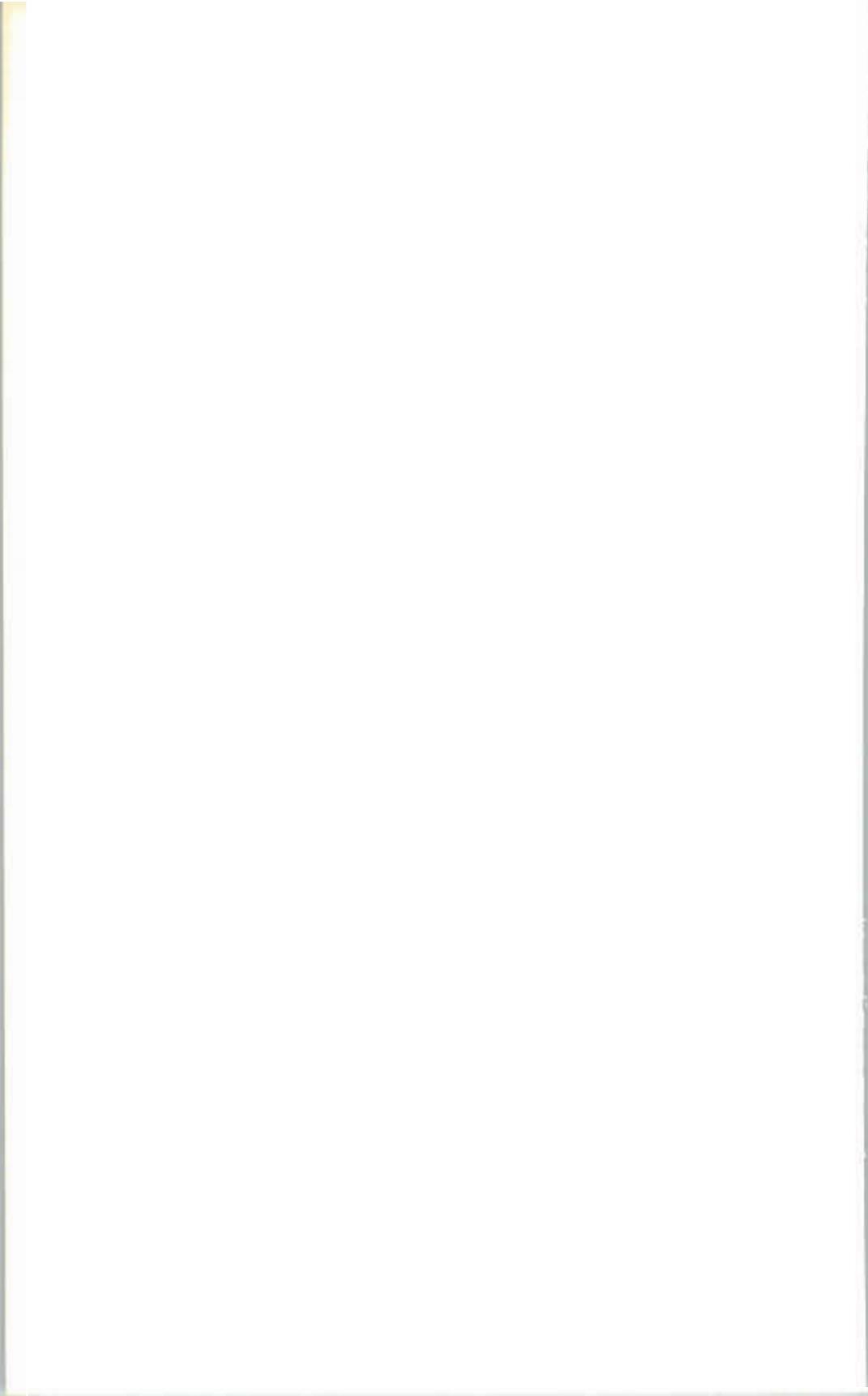
Upton est devenu inspecteur de fromagerie, ce qu'il ambitionnait avant de se marier. Il avait 24 ans. Cette position relevait du gouvernement de Québec. Au mois de septembre, une division étant libre à Chicoutimi, on lui a demandé d'aller finir la saison. Les fromageries fermaient en hiver. Il a laissé celle du Petit Chenail, où il travaillait, et est parti avec son petit cheval (il a toujours eu un cheval trotteur) et sa voiture, s'est embarqué sur le bateau, et en route pour commencer sa vraie vie ! Après la saison, il a été engagé pour l'année suivante dans les Cantons de l'Est. Deux comtés à visiter : Drummond et Arthabaska. La saison durait de mai à novembre. L'hiver, il est revenu chez lui et notre mariage a été décidé pour le mois de janvier, à la fin, le 30. Au Jour de l'An, ma cousine qu'Upton avait fréquentée, n'ayant pas trouvé l'oiseau rare, m'a fait ses souhaits en ces termes : « Je n'ai rien à te souhaiter, puisque tu as ce que tu désires ! » Sa famille, voyant ce qui se passait, s'était concertée et avait changé ses dispositions à l'égard du fils de Delphis Maher !

Aux Rois, Upton est allé chez eux pour régler ses affaires avec mon oncle, car la fromagerie du Petit Chenail lui appartenait. Les parents, son frère le notaire et sa femme l'ont presque supplié de reprendre avec ma cousine, mais Upton leur a dit : « Je ne suis pas assez riche pour entrer dans votre

famille, et puis, Florentine n'étant pas riche aussi, nous allons bien aller ensemble. » Il était heureux d'avoir pris sa revanche et de les voir presque à ses pieds !

Je reviens au mois de janvier. Mes souvenirs sont confus, puisque, avec ma nature, je l'ai vécu en rêve ! Mon père avait dit à Upton : « Il va falloir que tu fasses ta demande en mariage. » Il me semble qu'il a été content de s'exécuter. Des défis, c'était dans son caractère d'y faire face ! Il est arrivé avec son oncle, sur son trente-six, et a dit à mon père : « Me donnez-vous votre fille Florentine en mariage ? », et cela, devant toute la famille ! Naturellement, après la réponse favorable, ç'a été un éclat de rire général ! Mais Upton était fier de lui !

Comme il était chez nous tous les soirs, c'était difficile pour moi de penser à autre chose ! Nous veillions au milieu de la famille, mais rapprochés tous les deux, naturellement, et je n'irai pas plus loin sur les sujets que nous abordions ! J'ai été faire l'achat de mon manteau en *seal* (phoque), non en lapin. Il était à la taille avec un petit péplum (prolongement), c'était la mode. Je puis dire que les manteaux de fourrure étaient rares dans ce temps-là. J'ai fait faire ma robe en soie taffetas noire, longue bien entendu, toujours à la mode, à Pierreville, chez une dame Lafrenière. J'ai aussi acheté mon chapeau à Pierreville. Il avait une calotte entourée d'une bande de satin et paille et un grand bord. Il coûtait \$18 et mon manteau \$25. Je ne suis certaine de rien, car je flottais plutôt sur des nuages ! Quand je dis que je suis allée faire ces achats, ce n'est pas tout à fait la vérité, car c'est ma mère qui y présidait et elle était fière ! Ma soeur m'a confectionné mes dessous, jaquettes de couleur en flanellette (c'était l'hiver), et les autres vêtements aussi. Mais si j'essaie de me rappeler ces jours-là, c'est comme un rêve. Il me semble que ça ne m'intéressait pas. C'est comme si ç'avait été pour une autre !



Chapitre 8

Mon mariage

J'avais 20 ans. Enfin, nous sommes arrivés au 30 janvier 1910. C'est dans un traîneau muni de couvertures de fourrure que s'est effectué notre départ de la maison paternelle, à 5 heures du matin. La cérémonie du mariage était à 5 heures et demie. Mon père étant paralysé, c'est mon frère Séraphin qui nous a conduits à l'église. Lui comme cocher, mon père et moi dans le fond de la carriole. Si tôt le matin, en janvier, il fait noir. Je ne pense pas que personne du rang ne nous ait vus passer. Dans l'église, à part le bedeau, nous avons une voisine, Mme Joseph Charlie, qui, étant au village, composait l'assistance. Upton était seul, lui aussi, avec son oncle Napoléon. L'autel était bien décoré et je me rappelle qu'Upton avait bien la tentation de s'asseoir sur ses talons ! L'église n'était pas illuminée, ce n'était pas gênant.

Il faisait noir mais il ne neigeait pas encore. À 6 heures du matin, après la messe de mariage, nous étions à la gare, attendant le train (le seul), qui partait de Nicolet, je crois. Et à 6 heures 10, nous partions pour une grande aventure.

Nous sommes arrivés à Longueuil à une heure et quart de l'après-midi. Il faisait une petite tempête de neige. M. Lorrain, un pensionnaire de mon oncle, je pourrais dire un ami, un vrai gentilhomme, était à la gare et nous a emmenés dîner chez lui. Sa femme, une Anglaise, très gentille bien qu'elle ne parlait pas français, nous avait préparé un bon repas. Dans l'après-midi, M. Lorrain est venu nous reconduire à Montréal, chez Mme Drouin, dont les filles étaient des pen-

sionnaires de mon oncle et des amies pour nous. Nous avons soupé là et nous avons pris le train à 8 heures et demie pour notre voyage de noces aux États-Unis chez le frère aîné de mon mari, Lorenzo. C'était une innovation ! Des voyages de noces, ça ne se faisait pas encore, dans ce temps-là.

Mes frères m'ont raconté qu'après notre départ de chez nous, ils sont allés chercher une petite auge à cochons et ont forcé ma soeur à danser dedans ! C'était une habitude, quand la cadette se mariait avant l'aînée. Ma soeur riait tellement qu'elle ne pouvait pas se défendre. Ça été la noce pour eux !

Nous avons passé la nuit assis sur un banc dans le train qui nous emmenait aux États-Unis. Pas beaucoup de voyageurs, et le conducteur avait un petit air curieux lorsqu'il passait près de nous ! Je ne sais s'il y avait des wagons-lits dans ces trains, mais il n'en a pas été question. La première ville des États-Unis que je me rappelle est Providence : une belle ville toute blanche ! Nous sommes arrivés à Concord, N.H., vers les 7 heures du matin. Mon beau-frère Lorenzo était à la gare et je crois que nous avons fait la route à pied jusqu'à chez lui. Il n'avait pas encore d'auto et les petits chars (trams) ne passaient pas là non plus. Ce n'était pas loin et la ville n'était pas bien grande.

Mon beau-frère avait une épicerie et il occupait tout le haut de la maison. C'était grand et bien meublé. La connaissance faite avec ma belle-soeur, Malvina, une Canadienne gentille, et les deux enfants, une petite fille de six ans (Léola) et un petit garçon de quatre ans (Omer), nous avons déjeuné et parlé du Canada.

Dans l'après-midi, ma belle-soeur m'a invitée à aller me reposer et dormir dans sa chambre. Ce que j'ai accepté, et mon mari est venu me rejoindre quelque temps après ! Le sacrement du mariage ne m'avait pas enlevé ma gêne ; aussi, cette première rencontre entre nous, je ne la décrirai pas !



L'épicerie de Lorenzo, le frère aîné d'Upton, à Concord, New Hampshire, États-Unis. Les parents de mon mari, ses frères et soeurs étaient établis aux États depuis 1892 environ pour travailler aux factries (usines). Le travail au pays était rare.

Cependant, au contraire du garçon que nous avons connu, c'est un mari attentif et très délicat dont j'ai fait la connaissance !

Ma belle-soeur nous avait préparé une chambre qui était libre, mais pas chauffée. Mon beau-frère a installé une petite fournaise noire (tortue) dans la chambre, pour la nuit. J'avais ma jaquette (robe de nuit) de flanellette et nous étions bien pourvus de couvertures. Et puis, dans les bras l'un de l'autre, c'était assez confortable ! Cependant, le lendemain matin — il devait être près de midi, car c'est à cette heure que nous nous sommes levés (durant ce voyage, nous veillions tard) —, nous nous sommes rendu compte que nous étions

barbouillés de suie : la fournaise avait fait défaut et nous avait presque asphyxiés. Mais non ! Nous avons dormi en dessous des couvertes (couvertures)!!! Sans ça, que serait-il arrivé ?...

Nous avons donc repris notre aplomb, en refaisant connaissance avec notre entourage et la vie aux États-Unis. Mon beau-frère Ulric (frère de Lorenzo et d'Upton) avait sa maison dans la rue en arrière de l'épicerie. Sa femme s'appelait Éméla. Ils avaient deux petites filles : Mabel et Yvonne. Ulric travaillait pour la compagnie de chemin de fer (Boston & Maine), comme menuisier, je pense. Tous les jours, cette belle-soeur traversait la ruelle et venait chez Lorenzo. Ces belles-soeurs étant habituées à parler anglais, elles devaient faire des efforts pour ne pas m'oublier ! La clientèle de Lorenzo étant composée de plusieurs Canadiens français émigrés, ils avaient bien conservé leur langue.

Tous les soirs, nous sortions en groupe : mon beau-frère et sa femme, le frère de celle-ci marié avec une gentille femme canadienne, une soeur veuve, qui avait son ami canadien, un vieux garçon et un autre de ses frères plus jeune qui nous accompagnait tout le temps. Nous allions à pied dans la rue, pas d'autos et pas de tramways. Ce n'était pas gênant et nous étions invités chez les amis de Lorenzo. Celui-ci était généreux, populaire et pince-sans-rire. Un couple sans enfant nous avait même fait un réveillon. Les hommes me taquinaient un peu et je n'ai jamais tant rougi de ma vie !

Le plus jeune de mes oncles, Arthur Morvan, vieux garçon, demeurait à Suncook, où nous sommes allés le visiter. Il était bien installé et nous a très bien reçus. Avec lui, nous avons visité mes cousins, les Duguay, qui demeuraient à Woonsocket et qui vivaient bien. Un de mes cousins était nouveau marié, lui aussi ; Pit, qu'on l'appelait ; il devait se nommer Pierre, et sa femme était une jolie grosse blonde. Puis nous sommes allés passer une journée à Boston. Nous avons



Notre portrait de nocés, au 30 janvier 1910. Ma belle robe était en taffetas noir.
Upton portait un habit noir aussi.



Lors de notre voyage de noces aux États-Unis, le père et les frères de mon mari en ont profité pour se faire photographier avec lui. Assis de gauche à droite : Ulric, Delphis le père, Lorenzo l'ainé. Debout dans le même ordre : Ernest le benjamin, Émile, Upton et Doria.

visité les magasins (chez Macy's) et un abattoir ; ça intéressait les hommes. On nous a dit : « Rien ne se perd, ici, si ce n'est le cri de l'animal ! » Nous avons fait faire notre photographie ! Je ne me rappelle pas si l'autre frère de mon mari, Émile, qui demeurait à Lawrence, était marié. Je pense que oui, avec une Canadienne de Matane, Louise Morin, une très jolie femme. Mon beau-père était aux États-Unis ainsi que ses autres fils : Doria, un beau blond, qui était commis chez Lorenzo, et le plus jeune, Ernest, qui demeurait chez son frère Émile. Eux aussi, les six garçons, se sont fait poser (photographier) avec leur père, à cette occasion.

Après un mois, nous sommes revenus au Petit Chenail, chez l'oncle Napoléon. J'ai dû m'habituer à ma tante Élise, qui cachait un cœur d'or sous une rude écorce. Mon mari allait jouer aux cartes presque tous les soirs chez nous ! Le jour, il aidait un peu son oncle, mais il n'aimait pas ça ! Il attelait son petit cheval et allait chercher sa malle (son cour-



Ulric Maher et sa femme Éméla (cousine de Malvina). Est-ce que la femme s'appuie ?... est-ce qu'elle protège ?... est-ce qu'elle domine... la situation ?



Louise Morin, une fille de la Gaspésie, et son mari Émile, le frère de mon mari, émigrés aux États. Une vraie belle photo de mariage !



Durant mon voyage de nocces aux États. Je suis assise, entourée de mes belles-soeurs Malvina (à gauche) et Éméla (à droite). Quels chapeaux ! Le mien avait coûté dix-huit dollars !

rier) chez Mondou, où ma cousine (celle qu'il avait fréquentée...) s'occupait du bureau de poste. Je regardais l'heure... mais il ne s'attardait pas ; et puis, gênée toujours, qu'est-ce que j'aurais pu faire ?

Au temps des sucres, M. Lorrain, de Longueuil, venait passer un mois chez mon oncle. Les trois hommes faisaient les sucres ensemble. La maison changeait de physionomie ! Les voisines venaient faire leur tour ; la bonne femme Maxime et la bonne femme Pierre Charlie. Celles-ci me regardaient... et devaient se dire, entre elles, à quoi je serais bonne ! Je n'avais pas adopté leurs manières de s'habiller, je parlais peu et je travaillais peu aussi, n'ayant rien pour m'occuper. Ma tante me donnait du reprisage que je faisais bien. Elle était gentille avec moi, car elle aimait bien ma mère !

Puis j'attendais avec impatience qu'avril arrive : je pourrais aller faire un tour chez nous et je pensais surtout que nous partirions pour faire notre vie dans les Cantons de l'Est. Les fromageries ouvrant le 1er mai, l'inspecteur devait être rendu sur les lieux. Upton est parti fin avril, en voiture (à cheval), nous chercher un logement. Warwick (chef-lieu du district à couvrir) étant un village manufacturier, les logis étaient rares. Aussi, il a loué une chambre chez un cultivateur du village, qui avait une belle grande maison et qui prenait des pensionnaires à l'occasion. Me sachant peureuse et gênée, je pense que mon mari était plus rassuré en ne me laissant pas seule, lui qui devait voyager dans les deux comtés d'Arthabaska et de Drummond.

Ceci réglé, je suis partie au début de mai, en train, pour Nicolet. De là, j'ai dû prendre un charretier pour me rendre à Saint-Grégoire où passait le train pour les Cantons de l'Est. Ce charretier était tout un numéro ! Il a placé ma grosse valise sur le derrière de sa voiture, une barouche à quatre roues et à deux sièges, le deuxième étant déplaçable. Je pense même que j'ai couché à Saint-Grégoire. Enfin,



Mon mari a loué une chambre chez la famille Beaumier : des cultivateurs à l'aise du village de Warwick, qui avaient une belle grande maison. Les Beaumier ont toujours été de grands amis. Je correspond encore avec les deux plus jeunes de cette famille, c'est bien agréable.

le lendemain, j'étais rendue à destination. Upton est venu me chercher à la gare.

La famille Beaumier, qui m'a reçue, était des plus chaleureuse : M. et Mme, lui s'appelait Rézaine, deux filles de l'âge de mon mari, 27 et 25 ans, deux jeunes garçons, 12 et 10 ans, et deux petites filles de 7 et 5 ans, puis une autre, plus jeune, Jeannette.

L'été 1911 a été très chaud. Je l'ai passé sur la galerie qui faisait le tour de la maison, et dans ma chambre. Les filles sortaient peu ; la maison était grande à entretenir et il y avait les vaches à traire ; elles faisaient l'ouvrage d'habitant. Mme Beaumier était jolie et gaie. Elle s'était mariée à 16 ans. Elle avait demeuré avec sa belle-mère et celle-ci lui avait inculqué pas mal de scrupules ! Les filles étaient bien gentilles, mais n'avaient pas d'amis. J'ai été intime avec elles, quand j'ai eu un logement, une couple d'années après. En cet été 1911, j'ai brodé, j'ai été des secousses (périodes) où j'allais à la messe le matin, j'ai pris des leçons de piano : j'aimais la musique.



L'équipage de luxe des Beaumier en 1910. Le vieux à la belle barbe blanche, c'est le père Boutin, le père de Mme Beaumier. Ceux-ci habitaient à quelques maisons de la nôtre.

Durant ce temps, nous avons eu des élections, où Laurier s'est fait battre. M. Beaumier, qui était libéral, et sa soeur, Anne Boutin, qui demeurait le voisin, en pleuraient presque. Upton avait adopté la politique de Bourassa (Henri). Nous étions abonnés au *Devoir*, qui a débuté en 1910. Alors, nous n'échangions pas d'idées avec notre entourage, qui avait un culte pour Laurier, député d'Arthabaska. Et puis, ce qui a été important pour moi à cette époque, j'ai appris à faire l'amour !

En novembre, les fromageries fermaient ; nous sommes retournés hiverner au Petit Chenail, chez l'oncle Napoléon. Cet été-là aussi, nous avons été obligés de nous faire vacciner, je ne me rappelle plus pourquoi. Au mois d'octobre, ma soeur Stéphanie s'était mariée avec un garçon d'Yamaska, Jos Pelissier. Ses parents étaient cultivateurs et avaient d'autres garçons. Mais ils étaient allés aux États eux aussi, et mon futur beau-frère est revenu à Yamaska plus tard. Je ne sais comment ils se sont connus ! Il était un peu plus âgé que ma soeur, qui avait 25 ans. Il était grand comme elle ! Comme femme d'habitant, il n'aurait pu trouver mieux ! Ils ont hérité

du bien paternel et des parents... aussi des beaux-frères, quand ceux-ci ne travaillaient pas.

Nous, nous sommes arrivés au Petit Chenail au début de novembre et je n'étais pas enceinte ! La tante de mon mari n'ayant pas eu d'enfant, il y a eu quelques chuchotements : elle aurait pu m'apprendre des trucs !...

En décembre, j'ai commencé ma première grossesse, en même temps que ma soeur, qui s'était mariée en octobre. Nos deux aînés n'ont que 10 jours de différence. J'ai encore passé un hiver à ne rien faire. Ça m'a pris bien du temps pour apprendre mon métier de femme de maison, et ce n'était pas de ma faute. Après 40 jours de grossesse, j'ai commencé à avoir des nausées tous les matins, et cela, durant quatre mois, jour pour jour. Je croyais toujours y laisser mon coeur et je mangeais comme deux ! Ne faisant pas la cuisine, je ne m'approchais de la table que lorsque tout était servi ; sans ça, le mal de coeur me reprenait ! Toute une initiation ! Au mois de mars, le gouvernement a fait donner des cours de coupe et de couture gratis au village. Upton n'ayant rien à faire et moi non plus, tous les jours il me conduisait au village, où j'ai fait mon apprentissage dans la couture. Les chemins n'étaient pas beaux, beaucoup de cahots. Le petit cheval d'Upton allait assez vite, mais j'ai tenu bon et le bébé aussi...

Quand j'ai attendu mon premier enfant, je n'ai pas suivi mon mari dans les Cantons de l'Est. J'ai passé l'été au club de mon oncle Napoléon. Celui-ci n'allait plus au chenail du Moine. Il s'était fait construire un club sur le bord de la rivière Saint-François, dans l'île Saint-Jean, un peu avant d'arriver au lac Saint-Pierre. Les mêmes pensionnaires qu'il avait eus à Sorel sont revenus chez lui ; des gens de Longueuil : MM. Laurencelle, Lorrain, Bourdon, Tison, et les Mlles Drouin de Montréal. Celles-ci gardaient une nièce, orpheline de père, Marie-Julie Choquette, une jolie brunette de onze ou douze ans à peu près. M. Bourdon ou M. Tison (?) jouait très

bien du cor. Le soir, il nous faisait un concert au bord de la rivière. Tout était calme. Il n'y avait rien de plus beau. Il avait composé pour la belle Marie-Julie une chanson qu'il jouait sur son cor. Ce ne sont pas des choses qu'on oublie.

Je suis allée à la pêche à l'anguille avec mon oncle, sur le lac Saint-Pierre. La chaloupe était grande et solide, mais les vagues nous berçaient. J'avais un peu peur, mais mon oncle n'était pas novice dans le métier. Il tirait chaque ligne et une grande anguille se trémoussait au bout. Quand il les envoyait dans le fond de la chaloupe, je n'aimais pas ça du tout. Je n'ai jamais aimé regarder un serpent, et l'anguille, ça y ressemblait pas mal. Cependant, j'avais confiance en mon guide et ç'a été une belle expérience. Ma tante n'avait pas sa pareille pour faire cuire le poisson aussi bien que le gibier.

Dans le temps des sucres, la sucrerie de mon oncle inondait. Celui-ci posait des « varvaux » (verveux) dans l'eau, entre les plaines. L'eau était claire et le soleil à travers les arbres éclairait ces belles perchaudes de toutes les couleurs, qui s'y laissaient prendre. Préparées ensuite avec des grillades de lard, ou mangées juste bouillies dans l'eau salée, rien de plus délicieux ! Je m'ennuie de ces beaux poissons d'eau douce ; nous n'en trouvons plus sur le marché.

À la fin d'avril de l'année suivante, mon mari devait partir pour les Cantons de l'Est et nous n'avions toujours pas de logis ; alors, on a décidé (tous les deux) que je resterais au Petit Chenail près de ma mère et que j'aiderais un peu à ma tante au club à l'été, durant la saison des vacances. Mon cher mari est parti seul et ç'a été plutôt ennuyant ! Mon bébé devant naître le 3 septembre, je me suis installée chez mes parents et mon fils est arrivé le 3 septembre, comme prévu. Mon mari était arrivé de la veille. Les premières douleurs se sont manifestées vers 4 heures du matin. Mon père était paralysé, et c'est mon frère, je pense, qui est allé chercher le médecin. Pas de piqûre, pas d'anesthésie, au naturel ! J'avais



Au club de son mari, tante Élise apporte un plat de poissons pour une gibelotte. Ça pouvait être de la barbote, de la perchaude ou même de l'anguille. Maria Sarrazin, une bonne, l'aide.

mangé comme deux (pas question de diète), et j'avais 22 ans. J'en ai forcé un coup pour faire sortir ce bébé de presque 11 livres (5 kg) ! Il était 2 heures de l'après-midi. Mon père avait dit à mon mari de rester et d'assister à ce spectacle, mais il n'aimait pas ça ! Comme pour toutes les mères, le bébé, une fois lavé, était le plus beau bébé au monde ! J'étais entre bonnes mains avec ma mère et ma belle-soeur Elmire, qui aimait les enfants. Mon mari est reparti seul pour les Cantons de l'Est finir la saison, le coeur plein de chagrin de laisser ses deux trésors !

Ma Petite femme.
Je suis enfin rendu à
Warwick. Je commence à m'en occuper de
vous autres. Comment es le tit garçon
(Tit garçon toi viens t'en donc chez nous)
Je te dis que les loyers sont rares &
les pensions aussi. dans un hôtel
il n'y a pas de place & chez Samson
il demande \$15.00 pour toi & moi \$1.00
par jour & la chambre n'est pas belle
c'est petit. alors j'ai décidé de se pensionner
ici chez l'abbé nous allons avoir la chambre
en bas tu sais la chambre que la vieille mère

Warwick, Que., 1 May 1913

Ma Petite femme.

Je suis enfin rendu à Warwick. Je commence à m'en-
nuyer de vous autres. Comment es le tit garçon. (Tit garçon toi
viens t'en donc chez vous) Je te dis que les loyers sont rares &
les pensions aussi. dans un hôtel il n'y a pas de place & chez
Samson il demande \$15.00 pour toi & moi \$1.00 par jour & la
chambre n'est pas belle c'est petit. Alors j'ai décidé de se pen-
sionné ici chez l'abbé (nom de la famille) nous allons avoir la
chambre en bas tu sais la chambre que la vieille mère de mde
Binette avait avec la petite salle en avant. Je crois que tu vas
être bien la chambre est grande & la petite salle tu pourras tra-
vailler là avec ton bébé de tit garçon.

À présent si tu aimes mieux faire ton manger toi-même tu
en auras le droit. enfin quand tu seras arrivée tu verras cela
toi-même. À présent la femme doit avoir un petit à la fin de
Juin. cela sera juste au temps que tu seras en promenade chez-
vous. Enfin j'ai fait pour le mieux car c'est difficile de se placer.
Tu seras obligée de faire pour le mieux toi aussi. ils ont une
petite fille qui est Tanante mais tu n'auras qu'à ne pas faire
trop connaissance avec & de plus tu auras ta chambre & la
salle à toi tu auras qu'à te renfermer là. À présent tu
emporteras tes draps & dessus d'oreillers d'été.

Elle vient de me dire que si tu as de la couture à faire, elle
a un moulin tu pourras t'en servir au besoin. Mets la petite
chaise avec un trou dans ta vieille vattise, c'est commode.
N'oublie pas mon tabac. dis à Mr Laurin qu'il m'envoie une
agrès pour poser la lumière électrique dans notre chambre
soit la notre ou d'autre, c'est si comode.

À présent Je vais te faire un chèque au nom de mon oncle pour \$25.00 tu lui donnera cela quand il ira te mener à Pierre-ville il ira le changer à la banque & tu l'emporteras l'argent avec toi.

Fais tes préparatifs pour samedi en huit le 10 courant descends à l'Hotel Lévesque. J'irai te rencontrer là, bien Je crois de t'avoir tout dis. Hier soir il y a eu un feu une boutique de porte & chassis qui a brulé. J'étais au feu. J'ai vu les Beaumier ce matin en passant pour la messe ils ont hâte de te voir & le petit garçon.

Je fais le tour de mes fabriques ils sont tous de bonne humeur J'ai pris une autre fabrique & J'en ai refusé une autre aujourd'hui. Je me trouve avec 27 une de plus de ce que Je devrais prendre. Marche carabine... Je crois que tu pourras voyager cette été sans trop affecter le porte monnaie de bonhomme.

Donc mon bébé rose à moi tout seul & son petit garçon Je vous aime bien gros & vous embrasse tout deux bien fort. As-tu fait un bon voyage à St-Gérard ?

Saluts la famille pour moi.

& dis leur que le bonhomme est en train de gagner la vie de sa famille.

Saluts & amitiés à tous.

Gustave mon petit garçon ton papa s'ennuie de toi.

Ton vieux mari Upton

Voici une lettre que mon mari m'a écrite en 1913. Il y disait qu'il avait de la peine de laisser ses deux trésors (moi et mon premier bébé Gustave) !

Je suis demeurée tout le mois de septembre chez nous. Au début d'octobre, l'oncle de mon mari fermait son club et ils revenaient à leur maison du Petit Chenail. Une pensionnaire, Mlle Drouin, était encore en vacances et c'est elle qui est venue au-devant de moi, chez mes parents. Je retournais passer l'hiver chez l'oncle et la tante, mon mari revenant à la fin du mois. Durant mon séjour chez nous, j'ai commencé à apprendre à laver un bébé et... les couches ! Ma mère et ma belle-soeur devaient aller aux champs pour aider mon frère dans ses récoltes. Mon père restait avec moi à la maison. Je lui mettais le bébé dans son bras valide et j'allais étendre mes



Avec mon premier bébé Gustave, en 1913. C'est une photo reproduite sur une *post card* (carte postale) au dos de laquelle j'avais écrit à mes parents.

Warwick, 12/8/13

Mes chers parents,

Je vous envoie ce portrait en attendant un autre meilleur parce que vous pouvez voir qu'il n'est pas bon. Je vous écrirai une longue lettre bientôt. Gustave n'est pas bien depuis quelques jours. Des dents lui sont percés et il a la diarrhée. Ça se passe pas vite. Cyrille est venu me voir il est bien joyeux. Mon oncle et ma tante sont aussi venus. Nous ne sommes pas encore revenus de notre surprise. J'espère que vous êtes bien. Mes meilleurs amitiés à tous.

Votre petite fille.

Verso de la carte postale.

couches au-dehors ! Ma belle-soeur, qui avait pris soin de mon enfant depuis plus d'un mois, a eu le coeur gros de me voir partir. Elle disait à mon frère : « Si tout à coup elle l'échappait en chemin, nous irions le chercher ! » C'est Mlle Drouin qui l'a porté jusque chez mon oncle. La distance n'était pas grande. Et voilà, mère à 22 ans et pas très déniaisée ! Pensez toujours, quand je dis ça, que le niaisage venait de ma gêne... Je n'en pensais pas moins !

L'oncle et la tante ont adopté le bébé, qui était beau... Au moindre pleur, il fallait aller le chercher ! Dans ce temps-là, nous bercions les enfants, ce qui n'est plus la mode... Il y a certainement du bon : l'enfant apprend jeune à se priver de bien des choses... même des caresses de sa mère ! Il devient indépendant avant le temps. Ce n'est peut-être pas aussi bon que ça !

L'hiver a passé assez bien et il fallait penser à nous trouver un logis à Warwick. C'était toujours aussi difficile. Upton a loué deux pièces dans la maison du fromager du village. Madame attendait un bébé. Ils avaient une grande maison et seulement une petite fille. Mme Bergeron était bien aimable ; nous nous sommes bien entendues. C'était à deux pas de chez les Beaumier. Les petites Beaumier venaient me

porter du lait. Une des grandes filles a commencé à sortir un peu avec moi et Gustave dans le carrosse (landau). J'ai pratiqué un peu la couture avec elle et nous sommes devenues grandes amies. La plus âgée était malade. Elle souffrait beaucoup de migraine. Elle est décédée, encore jeune. Mon mari arrivait le vendredi, vers 4 heures. Nous passions une belle fin de semaine ensemble. Au début de novembre, nous retournions au Petit Chenail. Les parents de mon mari se sont beaucoup attachés à Gustave.

Au printemps suivant, ç'a été plus dur de nous séparer. Au moment où j'écris ces mémoires, j'ai 82 ans. Je rétablis les faits. En septembre, j'étais devenue enceinte de nouveau. Cette année-là, en 1913, après mon départ au mois de mai, ma grand-mère est décédée (en juin). Elle était déjà malade, lors de mon départ. Ma mère avait une dure tâche à accomplir ; mon père était un peu malade et mon grand-père ne se sentait pas bien, lui non plus ; il s'ennuyait beaucoup de ma grand-mère. Il lui parlait tout haut, car il était sourd. Il était illettré, mais avec un bon sens pas ordinaire. Il récitait ses prières en latin. Il était très croyant.

Puis mon frère Hervé s'était marié avec Marie-Anne Poirier, une fille de la baie du Febvre (Baieville), et ils attendaient un bébé pour le mois d'août. Ça n'aidait pas beaucoup. Donc, en janvier 1914, nous étions au Petit Chenail et nous avons assisté à la mort de mon grand-père, qui avait 84 ans.

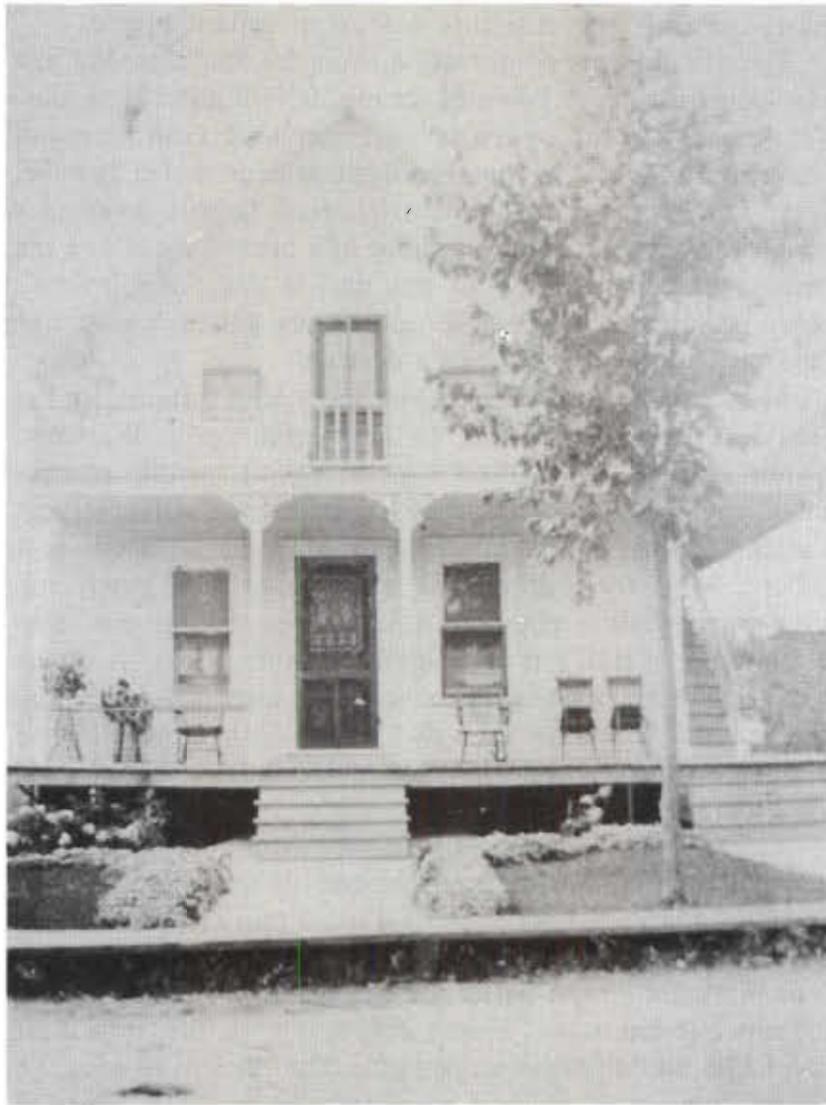
En avril, Upton est reparti pour les Cantons de l'Est, espérant bien nous trouver un loyer, car je retournerais avec deux enfants, attendant celui-ci pour le début de juin. Le 5 juin, quand je me suis levée, ma tante arrivait de chez mes parents. Elle me dit : « J'arrive de chez vous, ton père est décédé cette nuit. » Je m'y attendais, mais ça m'a causé une surprise quand même. J'attendais mon bébé cette journée-là. Je suis partie et je suis allée faire une visite chez nous, voir mon père une dernière fois. Mon frère Cyrille était prêtre

et vicaire en quelque part (?). Ç'a été une consolation pour ma mère, qui était bien heureuse d'avoir un enfant prêtre.

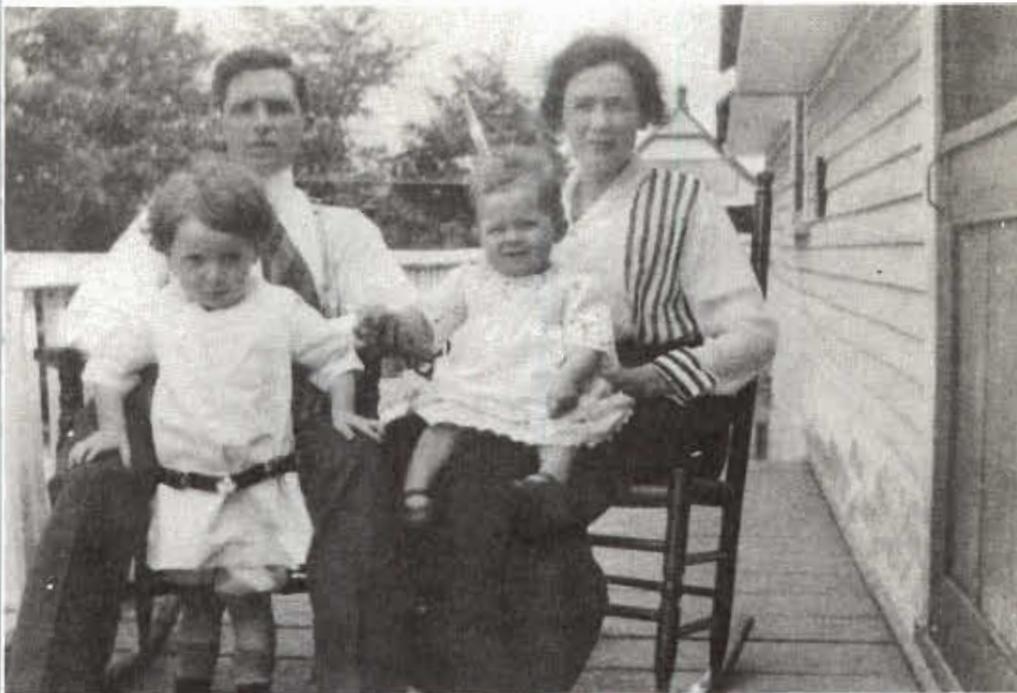
Dans la nuit, j'ai commencé à avoir des douleurs. Ma fille Madeleine est née à 2 heures du matin, le 6 juin. Mon mari n'était pas là et ma mère devait rester avec mon père, qui était exposé ! C'est ma tante qui a pris soin de moi et du bébé. Cette tante, qui paraissait bourrue, était la plus tendre des femmes. Tout de même, ma mère m'a bien manqué ! Je me sentais orpheline. Je n'étais pas encore une vraie femme : gênée toujours et habituée à me fier aux autres. La peur et l'indécision étaient mes grands défauts.

Mon père étant enterré et ma mère bien fatiguée, je l'ai décidée à partir avec moi et les deux enfants pour Warwick. Upton avait loué un grand logis et l'avait meublé entièrement, même la vaisselle. Mais... la femme d'Hervé, qui n'attendait son bébé qu'au début du mois d'août, l'a eu le 4 juillet ! Mon frère était bien embêté de voir partir ma mère ; il se fiait à elle pour tout car ma belle-soeur, tout comme moi, n'était pas habituée à travailler. Elle n'avait que 20 ans et sortait presque du couvent. Ma mère, qui se réjouissait de partir avec moi, lui a dit : « Fais venir la belle-mère ! C'est sa fille, et elle connaît l'ouvrage de maison. » Mais mon frère n'était pas trop rassuré.

Enfin, nous sommes partis quand même, toujours en passant par Saint-Grégoire, pour changer de train. Upton nous attendait à la gare, bien heureux d'avoir tout son monde. Ma mère et lui s'entendaient très bien. Je n'étais pas parlante, mais ma mère aimait parler, ce qui faisait l'affaire d'Upton. Je crois que ma mère l'aimait autant que ses fils, si ce n'est plus ! Elle est demeurée un peu plus d'un mois avec nous. Le ménage neuf, très facile à entretenir, les enfants jeunes et sages, le gros lavage bien fait par une femme qui demeurait en face de chez nous, tout nous permettait de nous installer l'après-midi sur la galerie en avant et de regarder les hommes



Voici la maison des Binette à Warwick. On habitait le deuxième étage.



À Warwick, en veillant sur le perron de notre premier logis qu'Upton avait loué en 1915 chez Mme Binette. Upton et Gustave, moi et Madeleine.

qui travaillaient à la construction de la rue. Je gardais le linge de bébé à laver. Cela me prenait toute la journée, parce que j'accumulais les couches d'une semaine avant de les laver. J'avais toujours vu ma mère laver une fois par semaine seulement. J'étais donc embernée (surchargée de travail) ! Il ne me serait jamais venu à l'idée de laver à mesure... Dans ce temps-là, nous faisons nous-mêmes les couches avec du coton jaune que nous faisons blanchir dans le lessi. Ce n'était pas si rude que ça ! En cuisine non plus je ne connaissais rien. C'est le boucher qui m'a appris à différencier les viandes de boeuf et de porc. Et c'est mon mari qui m'a enseigné comment les faire cuire puisqu'il avait déjà dû se débrouiller seul. Par contre, je passais beaucoup de temps avec les enfants ; je jouais avec eux, je chantais (la musique a pris beaucoup de place dans ma vie). Et je lisais beaucoup ; j'étais abonnée à



C'est moi, j'avais 25 ans... Je regarde ma coiffure et ça me fait penser aux buttes de débris que l'eau baute abandonnait au printemps : ces têtes de femmes, comme disaient les hommes.

La Revue moderne et je lisais toujours le roman-feuilleton. Et j'entretenais ma maison. J'ai souvent eu des petites bonnes ; cela m'a bien aidée. C'est dans ce temps-là que j'ai dit à mon mari : « Tu m'achètes une machine à coudre... » Ce qu'il a fait aussitôt !

Upton revenait de son inspection le vendredi soir et ça passait le reste de la semaine. Ma mère est retournée chez elle prendre la besogne en main. Mme Poirier était repartie et mon frère bien soulagé car c'est maman qui conduisait encore tout dans la maison et c'est elle qui faisait les gros ouvrages, comme miner le poêle, laver le grand plancher de la cuisine, faire le jardin, aller aux champs, etc. Elle avait une vraie santé et ne se plaignait pas. Ma belle-soeur déplorait de ne pouvoir l'aider plus, mais elle ne pouvait faire mieux. Endurer que son mari se fasse conduire encore par sa mère, elle ne devait pas toujours aimer ça... mais c'était une vraie femme en or, du bon pain ! Upton l'a bien taquinée. Son bébé, François, était gras, plein de bourrelets ; Upton disait : « Marie-Anne, va chercher le plat à vaisselle pour le transporter. » Elle riait, ça ne l'offensait pas, elle connaissait Upton.

En août 1914, la guerre a été déclarée. Mon mari, inspecteur de fromageries, était exempté par le fait même, ainsi que mes frères qui étaient fromagers. Cet été-là aussi, Mlle Drouin, de Montréal, est venue passer une semaine de vacances. Ça a été très agréable. Je m'étais fait quelques amies, mais je n'étais pas très sociable, étant toujours gênée. Upton avait vendu son cheval et sa voiture à un garçon du village. Il s'était acheté une auto Ford. Ceci se passait en 1915. Les Baril, ses amis, s'en étaient procuré une eux aussi. C'était les premières autos que nous voyions dans la paroisse. Les dépenses d'Upton étant payées par le gouvernement, ce n'était donc rien d'extravagant. Quand il est arrivé, en face de la maison, me chercher pour monter dans ce véhicule haut sur



Notre bonne amie Joséphine Drouin, une belle Montréalaise de l'époque, en vacances à Warwick en 1915.



La Ford de M. Ovide Baril, en 1915. Emma Drouin, soeur de Joséphine, et Upton étaient fiers d'y monter. Tout le monde sortait des maisons pour regarder passer les rares autos ! C'était un événement !

roues et le *top* (toit) baissé, je ne voulais pas. Exposés à la vue de tout le monde, pour moi, vous n'y pensez pas ! Enfin, j'ai fait mon tour d'auto. Ça allait bien et j'étais bien contente.

En novembre de la même année, nous sommes retournés encore au Petit Chenail. Nous nous figurions que l'oncle et la tante de mon mari étaient heureux de nous voir revenir, et puis j'avais toujours ma mère, mon frère et sa famille. C'était plus désennuyant pour nous. Mon mari continuait à aller jouer aux cartes chez nous, le soir ; moi, j'avais deux enfants !

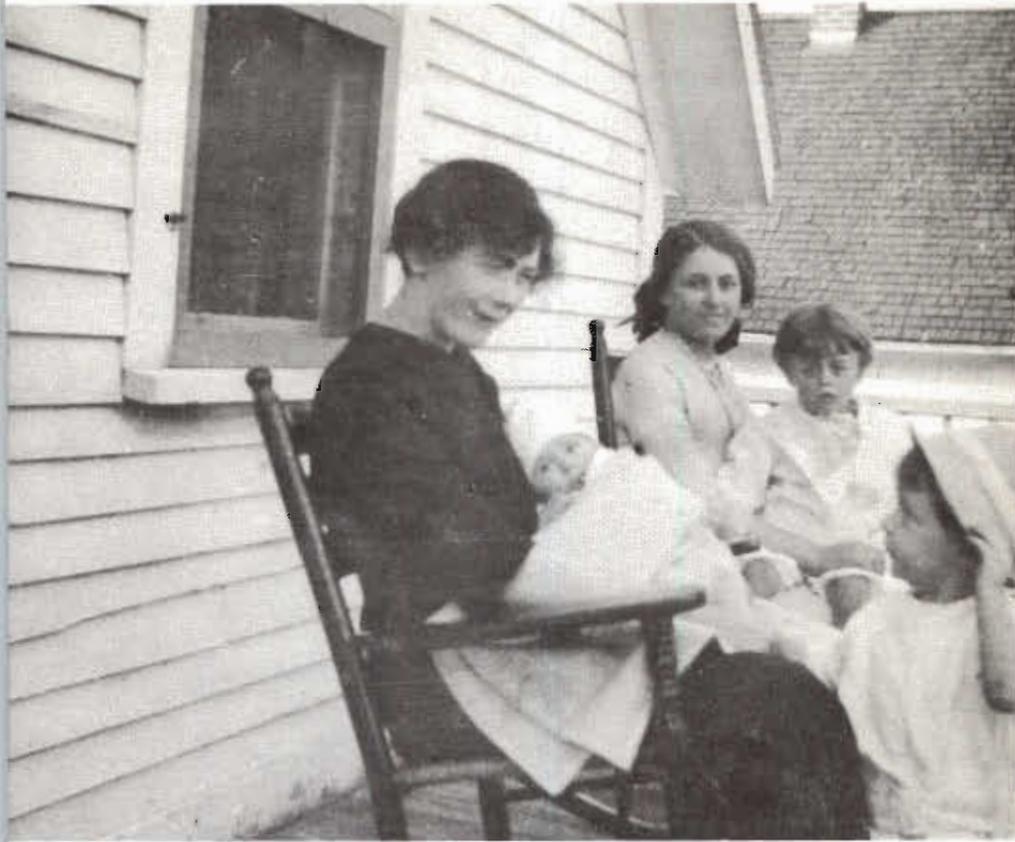
Au printemps 1915, je suis partie seule avec Madeleine et j'ai laissé Gustave chez mon oncle, ma mère étant retenue à la maison (il devait y avoir une autre naissance). Elle devait ramener Gustave chez nous le mois suivant, mais lorsqu'elle est allée le chercher, mon oncle a fait une colère noire. On lui



Entre Warwick et Saint-François-du-Lac en octobre 1914. Ça prenait quatre heures pour faire le trajet et il n'y avait même pas cent milles de route ! À droite je porte Madeleine et Joséphine Drouin s'occupe de Gustave.

arrachait le coeur en lui enlevant ce petit garçon de 3 ans qui avait été à lui tout un mois. Ma mère a été bien malheureuse de cet incident. Tout de même, elle est venue nous rejoindre et a passé un mois avec nous.

En juillet, j'ai commencé une autre grossesse. Madeleine avait un an. Comme à l'accoutumée, nous sommes encore retournés au Petit Chenail au début de novembre, et en auto cette fois. L'hiver a passé assez vite ; l'oncle était revenu de sa colère. Le 29 mars, je donnais naissance à mon troisième enfant, Jean. Nous étions en 1916. Juste un mois après la naissance de Jean, le 29 avril, nous partions tous ensemble et avec ma mère, en auto, pour les Cantons de l'Est. Avec les



Warwick, 1914. Dans notre logis chez les Binette. Je berce Madeleine tout en parlant avec Gustave. Rachel Binette, fille des propriétaires, s'occupe de son neveu.

chemins de terre de ce temps-là, et en avril, nous avons fait un voyage long et fatigant. Avec un bébé si jeune, Upton avait peur que le voyage me fatigue, mais j'étais assez résistante. Je ne nourrissais pas, et il nous a fallu arrêter une fois pour faire chauffer le lait du bébé et le faire boire. Il était gros et gras. C'était à Saint-Joachim, chez la soeur de la femme d'Hervé ; je la connaissais. À Notre-Dame-du-Bon-Conseil, nous longions la rivière ; le chemin était en pente et glissant. La Ford, avec ses petits pneus, s'est enlisée. Upton est allé frapper à la première maison ; il n'y avait personne. À la deuxième, l'habitant est venu nous remettre sur le chemin



Notre maison qu'Upton a achetée vers 1915, rue Saint-Louis à Warwick.



La rue Saint-Louis, à Warwick, en 1934. C'était la rue principale. Nous avons toujours habité sur cette rue. Au centre, on voit notre maison et plus loin, celle des Beaumier.

avec ses deux chevaux. J'en ai profité encore pour faire boire le bébé. À Saint-Albert (de Warwick), la paroisse voisine de chez nous (Saint-Médard), il y avait des trous dans le chemin. Nous appelions ça des panses de boeufs. Ça entourait les roues comme des pieuvres. Nous avons encore été obligés de nous faire sortir de là et de nous faire aider pour monter une côte qu'il y avait à cet endroit. Au haut de cette côte, nous suivions la route qui longeait le cimetière en plein champ et nous voyions le village de Warwick. Quand je suis restée chez M. Beaumier, sur la galerie de côté, je regardais cette route le vendredi vers 4 heures et je voyais surgir la voiture qui avait un grand parasol : c'était mon cher mari qui venait. Dans ce cimetière est enterré notre Jacques, décédé à 17 mois, d'une méningite.

Je reviens à l'été 1916. Nous nous sommes installés dans notre maison, qui était prête à nous recevoir. Mme Binette, notre propriétaire, avait chauffé et épousseté ; elle était propre au possible. Nous avons couché les enfants, puis Upton a sorti un brandy ou un gin, je ne sais pas, et nous avons relaxé, bien heureux d'être chez nous. C'a été le dernier hiver que nous avons passé au Petit Chenail.

À la fin de décembre, j'ai commencé une autre grossesse. Dans cet hiver-là, Upton a vendu des actions aux habitants pour la Coopérative Fédérée, qui débutait : \$10 l'action. Les habitants se faisaient prier, mais Upton réussissait quand même ; ils avaient confiance en lui. Au printemps, il a recommencé son inspection. Ma mère est venue passer un mois à l'été avec mon jeune frère Gabriel. C'est à cette époque que mes frères Euclide et Edgar ont vendu leur fromagerie. Euclide s'est marié au mois de septembre. En voyage de noces chez nous, lui et sa femme ont été parrain et marraine de Paul, qui est né le 26 septembre 1918. Upton était allé les chercher en auto. C'est aussi dans ce temps-là qu'Euclide a acheté une fromagerie à Saint-Guillaume et qu'Edgar s'est engagé comme fromager à Plessisville. Ce n'était pas très loin de chez nous. Il venait en bicyclette à gazoline (motocyclette). Je ne m'en rappelle pas, mais les plus âgés des enfants s'en rappellent.

Et les grossesses se sont rapprochées. Le cinquième, Jacques (décédé), est né le 18 février 1919. Paul était encore bien jeune (il a dû faire des concessions !), et le nouveau, tout en étant beau et gras, n'était pas en bonne santé. Il a fait de l'eczéma et nécessitait plus d'attentions. Ce cher Paul devait se montrer raisonnable à 17 mois ; c'était beaucoup lui demander.

Donc, en cette année 1918, il y a eu la grippe espagnole. C'était énervant, ça mourait de tous les côtés. En face de chez nous, habitait une famille avec plusieurs enfants et le grand-père qui avait de la misère à marcher. Upton l'appelait Sévère Lapelote (c'était peut-être un Lebel). Ces gens-là ont été deux jours sans sortir. Quelqu'un s'en est aperçu ; ils étaient tous couchés, malades de la grippe. Ils s'en sont réchappés, personne n'est mort. Ils n'entraient pas les morts à l'église ; ils allaient les enterrer tout de suite. Les services ont été chantés plus tard. Un des jeunes Baril est décédé et



Avec Albertine Beaumier, ma grande amie. Deux élégantes romantiques. Je porte la jupe longue noire. C'est la rivière des Pins qui passe là.

mon Upton a tenu bon ; il a été un mois à voyager, mais il revenait coucher à la maison chaque soir ! Chez les fromagers où il y avait de la grippe, il dînait dans la fabrique. Il n'entrait pas dans les maisons. Chez nous, en arrivant, il désinfectait la maison à la formaline. Nous avons tenu bon. Lui l'a eue un peu, car il était bouillant de fièvre lorsqu'il se couchait. Il se soignait au gin, ce que son ami, le docteur Laflèche, lui avait conseillé !...

En septembre, Gustave avait 6 ans et a commencé son instruction. Il était studieux et apprenait bien. Ses concurrents, ses amis, étaient ambitieux aussi. C'était Frowley et Armand Desharnais. Les deux institutrices, deux célibataires, demeuraient en face de chez nous. Deux bonnes maîtresses. Les autres enfants vieillissaient. Upton avait engagé une petite bonne de la campagne car je ne suffisais plus à la tâche. Jacques est décédé en juillet. Albertine Beaumier (Bertine) continuait à venir chez nous. Nous nous entendions bien et Upton s'est bien amusé à discuter avec elle. Elle était bien gentille et ils aimaient se contredire. Je m'aperçois que je zigzague beaucoup dans mes histoires. Je reprendrai plus tard !



Jean, mon troisième enfant. C'est bien une robe qu'il porte ! Il était à la mode, croyez-moi !

Je vais vous parler un peu de la vie de mon mari, qui passait ses semaines sur le chemin ! Comme inspecteur, il devait analyser, vérifier la qualité des divers produits laitiers : lait, beurre, fromage. Il y avait des beurreries et des fromageries. Il examinait la couleur, la texture et le goût de ces produits. Il utilisait une sonde à l'aide de laquelle il retirait un échantillon qu'il analysait et il faisait un rapport au gouvernement provincial, pour lequel il travaillait. Selon les résultats des analyses, il donnait des conseils aux fabricants. Il en a aidé plusieurs !

Dans les fromageries, le fabricant était engagé par un bureau de direction, formé de quelques habitants qui se nommaient un président. Ces habitants, qui ne connaissaient rien dans la fabrication du fromage, se fiaient au fabricant pour que leur fromage soit de première qualité. Ils oubliaient parfois que pour faire du fromage de première qualité, il faut du lait propre et bien conservé... L'inspecteur devait défendre le fromager, s'il était bon, et donner des leçons aux habitants ! Ce n'était pas toujours facile. Les assemblées étaient houleuses quelquefois. J'en rappellerai une en particulier. Ce soir-là, les habitants étaient montés contre le fabricant et l'inspecteur, et se préparaient en conséquence. Les femmes, qui connaissaient toute l'affaire, prenaient la part de l'inspecteur et avaient peur pour lui. Elles s'étaient rassemblées dans une chambre pour voir ce qui se passerait et quelques-unes disaient même leur chapelet ! L'assemblée a commencé vers les 8 heures et n'a fini qu'à 2 heures du matin ! L'inspecteur Maher ne s'en est pas laissé imposer (ce n'était pas dans sa nature) ; de plus, il devait les convaincre que c'était eux qui étaient dans l'erreur ; ç'a été dur, mais il a gagné. Upton a bien achalé (insisté auprès de) l'inspecteur général pour abolir ces comités d'habitants qui n'avaient pas leur raison d'être. Ça s'est fait un peu plus tard.



Notre deuxième voiture, une McCaughlin Buick. On est en 1925 environ. On allait à Saint-François-du-Lac avec des amis. On voit bien Upton, Madeleine et Gustave appuyé sur la voiture. Les enfants étaient bien mis !

Une autre fois, vers les 4 heures de l'après-midi, je vois arriver une auto dans notre cour ; quatre habitants qui voulaient voir l'inspecteur. J'étais un peu inquiète. Ils avaient l'air enragés ! Upton est arrivé, quelque temps après, et ils lui ont communiqué leurs griefs. Il est remonté dans son auto, les autres l'ont suivi et sont allés voir la dame qui faisait la répartition de la fromagerie. C'était dans Warwick même et cette dame était la meilleure personne du monde. Les habitants se sont assis et Upton a commencé à la questionner. Elle a sorti son cahier et elle a été obligée de subir un questionnaire serré. Upton était mal pour elle, mais il fallait bien éclaircir la situation. Elle n'avait pas fait la répartition comme d'habitude. Pourquoi ? Et c'est là qu'était l'erreur ! Elle essayait de se défendre, mais Upton revenait toujours à la même question : pourquoi n'avait-elle pas suivi la même méthode ? Elle en pleurait. Upton était bien malheureux aussi, mais quand il le fallait et qu'il avait raison, il ne lâchait pas.

Les habitants sont retournés penauds. L'inspecteur était dur à prendre en défaut !

Une autre chose qui lui est arrivé et qui l'a blessé pas mal, c'est que le sous-inspecteur général d'alors semblait un peu jaloux de ses succès. Deux années de suite, Upton avait eu la prime de \$75 pour l'inspecteur qui avait eu le plus de succès dans son territoire. La troisième année, pas de prime... L'inspecteur général était mal à l'aise, l'autre a essayé d'arranger ça à sa façon. Le ministre de l'Agriculture du temps s'est informé : « Qu'est-ce qui arrive à notre Maher ?... » Ça été dur à avaler.

Dans les premiers temps de notre mariage, je parlais peu, par gêne, je l'ai déjà dit. Aussi, je me suis posé des questions. J'étais niaise, vous comprenez, mais pas folle, et je me rendais compte qu'il me fallait faire quelque chose. Je devais être assez intéressante pour l'intéresser et pour le retenir. Que faire, et surtout, que dire ? J'ai donc commencé à lui parler de son métier, de ce qui s'était passé dans la semaine. Lui, il ne demandait que ça, à parler... et c'est ainsi que, le dialogue s'étant établi, nous avons continué... Je racontais ce qui s'était passé avec les enfants et les autres faits qui m'étaient rapportés. Nous nous sommes rarement ennuyés ensemble.

Mon mari avait quelques amis dans le village, surtout le vieux docteur Laflèche, qui demeurait en face de chez nous. C'était tout un numéro ! Upton l'agaçait souvent et le docteur l'appelait l'Indien. Une fois qu'Upton l'avait emmené à la campagne dans la Ford, le toit baissé, le docteur est revenu couvert de boue. Les chemins de terre, après une pluie... « Baptême ! (c'était son patois) tu l'as fait exprès, mon Indien ! » Il a accroché son paletot dans sa remise et, tous les jours, il allait lui donner une volée pour détacher la boue qui décollait. Sa femme était tout ce qu'il y avait de plus aristocratique. Je ne l'ai jamais vue fréquenter personne dans le village.



Upton en voyage avec de bons amis. À gauche, Ovide Baril, propriétaire d'un magasin général à Warwick, M. Fouquet, son commis qui, lui, venait de Tingwick, Upton et le célèbre docteur Laflèche.

Ce médecin, avant de s'établir à Warwick, était à la campagne, et il lui arrivait d'apporter à manger à ses malades au lieu de se faire payer. Quand il arrivait dans une maison et qu'il voyait la misère qui y régnait, il allait leur faire un marché (achats d'épicerie). Son fils, François, était un bon médecin aussi. C'est lui qui a mis mes enfants au monde à Warwick. Il n'avait pas d'enfant. Il était marié avec une Mlle Pépin, la fille du marchand général. Le bureau de poste était chez François Laflèche. Upton allait chercher son courrier, après le passage du train, tous les soirs.

La famille Baril était la plus riche de la paroisse, je pense. J'ai peu connu le père. Celui qui était au magasin (autre magasin général), Ovide, était aussi l'ami d'Upton. Quand

nous sommes arrivés dans ce village, il venait de perdre sa femme et ses deux enfants dans l'incendie de sa maison, la veille de Noël. Il ne lui restait qu'un garçon, Armand. Il y avait deux filles dans cette famille et quatre ou cinq autres garçons. Le plus jeune est mort de la grippe espagnole. Le plus âgé a marié une fille (unique) riche d'Arthabaska. Il s'est fait construire une belle maison, une espèce de château, dans une rue transversale du village. La plus âgée des filles est restée vierge. La deuxième a marié un commis du magasin et la dernière a marié un des garçons de nos amis les Beaumier, Onil. C'était difficile, dans ces villages, pour les filles de riches, de trouver un mari suivant leur rang, je dirais ; ils étaient rares !

J'ai vieilli comme tout le monde et j'ai eu mon sixième enfant, une fille, le 30 mars 1921. Après trois garçons, il était temps que je change de sexe ! Le docteur Laflèche avait passé la nuit ailleurs et il vint m'annoncer que c'était un garçon ! Pas mal déçue, je lui ai dit : « Ça ne presse pas de venir me le montrer. » J'avais une sage-femme qui prenait soin de moi, et comme elle s'était aperçue que le nombril de l'enfant saignait, elle avait réveillé le docteur, qui se reposait de sa nuit. Il est donc revenu, et cette fois-là, il m'a dit que c'était une fille ! Alors, je lui ai dit de me l'apporter, j'étais contente. J'ai eu une petite bonne du Petit Chenail qui est venue passer trois mois avec moi. Elle était douce et merveilleuse pour les enfants. Ces bonnes que j'ai eues étaient de bonnes petites filles.

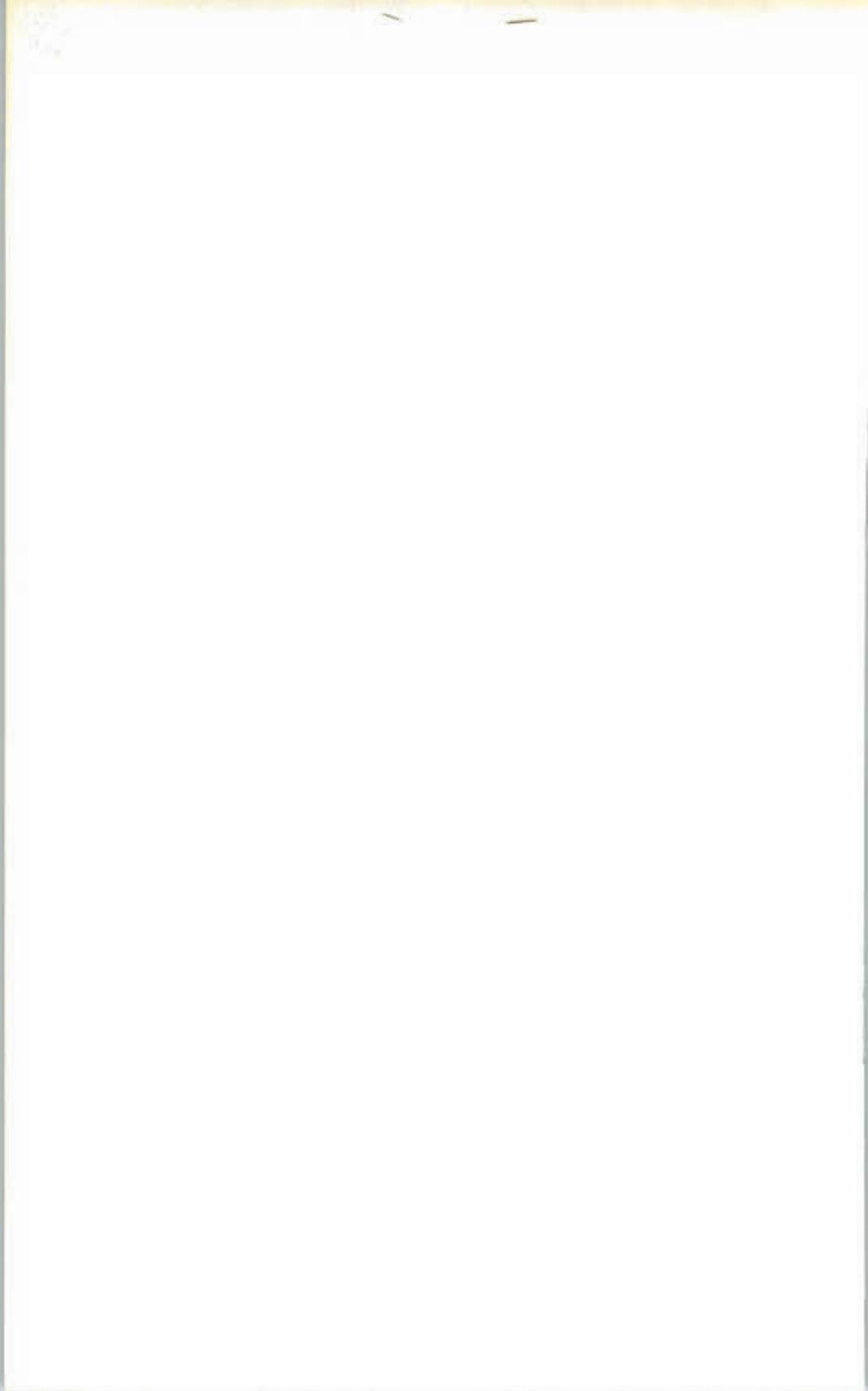
Ceci dit, Madeleine avait commencé son cours, elle aussi au couvent. Les deux jeunes Beaumier la prenaient en passant et me la ramenaient le midi et le soir. Elle avait l'oeil clair, une vraie fille de son père. Les petites Beaumier l'aimaient bien. Ma dernière fille, Jeannine (baptisée Jeanne), avait pour marraine une fille Beaumier (Jeannette). Edgar, qui faisait le

fromage à Princeville, a été parrain. Cette jeune Beaumier est morte jeune, je ne sais pas bien de quelle maladie.

En ces étés-là, maman venait toujours passer un mois avec nous. Elle amenait Gabriel, qui avait commencé son cours à Nicolet. Upton était heureux de cette visite. Nous avons eu aussi la visite de ma belle-soeur Elmire, avec sa Charlotte, un an plus jeune que Gustave et un an de plus que Madeleine. Après avoir vendu leur fromagerie d'Yamaska, mon frère avait travaillé à Sorel, où on fabriquait des obus pour la guerre. Ensuite, ils sont déménagés à Nicolet et mon frère a travaillé au pont de Donnacona, qui était en construction. Ma belle-soeur étant chez nous, nous avons eu l'appel téléphonique de Mgr Saint-Germain, l'oncle de ma belle-soeur, nous avisant que le pont venait de s'effondrer mais que mon frère était indemne. Mon mari m'a fait part de la nouvelle, mais ma belle-soeur étant couchée, nous ne lui en avons parlé que le lendemain matin. Nous étions rassurés, mais énervés quand même. Il n'y a eu qu'une victime ; les ouvriers se sont trouvés à l'eau, émergeant des débris de fer et de madriers. Mon frère s'en est tiré sans rien, il était sorti de l'eau dans un espace libre. Il nous racontait qu'il voyait flotter sa blague à tabac sur l'eau, un peu plus loin ! Ils sont revenus au Petit Chenail et je crois que c'est à cette époque qu'ils ont fait l'achat de la fromagerie du Petit Chenail. Ils étaient près de chez nous, ç'a été un bienfait pour tous. Charlotte avait six ou sept ans quand le frère de ma belle-soeur, Donat, a perdu sa femme. Ils avaient trois enfants, dont la plus jeune avait quatre mois. Elle a été accueillie par mon frère, en attendant que les choses s'arrangent. Le frère de ma belle-soeur s'est remarié quelques années après, mais il n'a jamais réclamé sa petite fille. Celle-ci, Rose, une belle grosse blonde, a fait partie de la famille des Morvan. Tout le monde l'avait adoptée et elle de même. Pour elle, son vrai père, c'était mon frère.

À Warwick, j'ai eu une couple d'amies, des connaissances de Bertine Beaumier, mais je ne pense pas leur avoir rendu visite. L'une n'avait qu'un petit garçon et l'autre (son mari était plombier) avait une servante à l'année. Elles étaient libres, tandis que moi, j'avais six enfants et j'étais souvent seule, ce qui ne me laissait pas de temps pour faire des visites. C'est ainsi que j'ai laissé comme amis à Warwick les Beaumier seulement. Nous y avons passé huit belles années !

Et voilà que notre situation va changer.



Chapitre 9

Un rêve se réalise: la vie à Montréal

Le gouvernement fédéral ayant voté une loi pour la classification des produits laitiers, mon mari a été nommé classificateur. Pour cela, nous devons venir demeurer à Montréal, où se faisait le commerce de gros. Mon rêve de jeunesse se réalisait : aller demeurer en ville, où je pourrais contenter mes goûts : théâtre, cinéma, lecture, magasins ! Nous avons donc déménagé à Montréal au mois d'août 1922, pour la rentrée des classes. J'avais trois enfants en âge de fréquenter l'école. En ville, nous avons notre ami Déus Verville, qui était dans la construction. Il s'était construit une nouvelle maison plus grande, sa famille était nombreuse, et nous avons emménagé dans sa maison, sur la rue Saint-Vallier, entre Jean-Talon et Bélanger, près de la rue Saint-Hubert.

Nous avons déménagé par train, mais il nous manquait beaucoup de choses. Aussi, nous avons complété notre ameublement chez Dupuis Frères. Depuis qu'elle existe, j'ai ma carte de crédit chez Dupuis, même si je ne m'en sers plus beaucoup. La maison était belle, avec un bay-window mais pas de sous-sol, c'est-à-dire que la cave n'était pas finie (terre battue). Au mois de mai, nous avons déménagé dans le haut de la nouvelle maison de Déus. En bas, il y avait huit pièces, et en haut, sept ; en plus, nous avons un garage ; tout cela nous coûtait \$25 par mois et le gouvernement payait le garage. Jeannine avait un an depuis mars et Paul était d'âge à commencer ses études.



Rue Saint-Vallier à Montréal vers 1937. Dans la cuisine, un bon poêle B B Thermos Range... la photo du Sacré-Coeur... la croix de tempérance... comme il se devait.

Mon mari commençait une autre vie aussi. La classification des produits laitiers s'est faite à Québec et à Montréal. Ce travail consistait à classer les produits laitiers selon leur qualité : « de choix », « no 1 », « no 2 », « déclassé » et « impropre à la vente ». Je suis un peu mêlée, mais je pense que la première année, Upton a été classer à Québec. Il prenait le bateau le lundi matin et revenait le vendredi soir. À Québec, il demeurait chez un des classificateurs, M. Danis. Ce dernier et sa femme n'avaient pas d'enfant et restaient à Giffard. Là, Upton a visité toutes les maisons de gros. Assez souvent, il revenait le vendredi avec un marché de viande. Comme je ne le savais pas, mon marché était déjà fait, ce qui n'était pas toujours un avantage ! Mais mon mari n'a jamais pu résister à quelque chose de beau, même pour la viande. Il aimait bien manger. Il avait l'odorat et le goût très développés ; il n'acceptait d'habitude que la qualité « surchoix » pour toute nourriture.

J'ai fait l'entrée (admission) de mes enfants à l'école Saint-Arsène. Nous étions de la paroisse Sainte-Cécile, mais la rue Jean-Talon était en construction. C'était donc plein de boue, l'église n'était pas construite, c'était un soubassement (sous-sol) un peu ennuyant, et puis, les Verville allant à Saint-Arsène, nous avons suivi. La distance était à peu près la même. L'école des filles avait des soeurs de Sainte-Anne comme professeurs. Les garçons (j'en avais trois) sont allés chez les frères de Saint-Gabriel, de bons enseignants. Ces institutions étaient sur la rue Christophe-Colomb, une rue très belle avec de jolies maisons. Je trouvais que la classe de monde qui y demeurait était d'un niveau assez élevé, et mes enfants s'y sont fait de bons amis.

Dans notre bout de rue, il y avait toutes sortes de gens : des journaliers, des gens en moyens, des chômeurs, un laitier et deux familles italiennes, les Colangelo et les Matarasse. Ceux-ci faisaient le coin où est la station de métro mainte-



Upton part pour la semaine... Il allait faire de la classification. Il aimait bien son travail. Montréal, 1942.

nant. Ils mettaient des tomates en conserve. Paul, qui était fouineux, n'a pas tardé à faire la connaissance de toute la rue. Dans un fond de cour, un futur lutteur avait fait une estrade et Paul s'est permis d'aller lutter ! Il ne pouvait rester tranquille. Madeleine me dit un jour : « La camisole de Paul est bien sale... même si sa chemise est propre. » Ça voulait dire qu'il enlevait sa chemise quelque part ! Après une petite enquête, je l'ai pris à part et je lui ai dit que je ne voulais pas être la mère d'un lutteur ou d'un boxeur ! Il n'a pas rouspété. Même s'il était toujours en mouvement, il avait bon coeur et était intelligent ; mais c'était difficile pour lui de rester en place. Voici une anecdote inoubliable à propos de Paul. À l'académie Christophe-Colomb, le frère directeur lui avait demandé une fois s'il n'aimerait pas faire un frère. « En tout cas, a-t-il répondu, ce ne serait pas de votre sorte ! » Il était dissipé en classe, et c'est pourquoi les frères le malmenaient

un peu ! Mais il avait beaucoup de mémoire, et en quelques minutes, s'il en avait le temps, il savait ses leçons ! Ce devait être ce qui choquait les frères ! Gus (Gustave) était gêné comme moi ; il n'a pas fait grand bruit. À l'école, il s'est fait de bons amis. Jean était d'un genre tout différent, mais pas difficile.

Je reviens à notre logis, au-dessus des Verville. Le vieux M. Verville venait faire son tour tous les soirs. Il aimait parler du Petit Chenail et parfois il m'agaçait ! Quand Upton n'était pas là, il me disait : « Upton est encore en bas ? » Upton travaillait dans le bas de la ville... Je lui répondais : « Oui, il n'est pas encore revenu du bureau. » Il y avait une nuance entre la question et la réponse. J'ai fait amie avec la femme de Déus. La meilleure femme au monde. Je suis allée dans sa famille, qui demeurait sur la rue Saint-Denis, je crois. Elle n'avait qu'un frère, et plusieurs soeurs. Nous avons suivi des cours de cuisine du gouvernement, tous les lundis soir à la paroisse Saint-Ambroise. Nous sommes allées voir toutes les *Fridolnades* de Gratien Gélinas. C'était amusant au possible. Je suis allée souvent au théâtre (cinéma) Plaza, le dimanche après-midi. C'était, dans le temps, des films muets de Charlie Chaplin, de Harold Lloyd. Je me rappelle surtout ces deux-là, qui étaient bien drôles. Je suis allée aussi au théâtre Saint-Denis voir une revue de Gaston Saint-Jacques : *Quatorze Mille lions (millions) à l'eau*, une revue politique, avec en vedette Alexandre Taschereau et Arthur Sauvé. J'étais jeune et j'aimais à rire. Ça m'amusait beaucoup. Je suis allée voir de l'opéra aussi : *Faust* et *Carmen* ; c'était agréable. Que dire des opérettes avec Olivette Thibault, Rita Bibeau, Lionel Daunais ? Mon mari aurait aimé ça, mais il aimait encore mieux se coucher le dimanche après-midi pour se reposer. À la radio, il y avait *Le Trio lyrique* et *Les Joyeux Troubadours*, qui débutaient à peu près dans ce temps-là.



Sur la rue Saint-Vallier, à Montréal, en 1938 environ. Ma machine à coudre (on disait : mon moulin à coudre) était installée juste devant une fenêtre. J'ai deux de mes filles derrière moi. On peut dire qu'il a servi ce moulin !

Puis j'ai perfectionné ma couture de beaucoup, ce qui m'a été très utile par la suite. J'allais à la bibliothèque du Gesù, une fois par mois. Mlle Drouin, qui y travaillait, me choisissait de bons et beaux livres ; j'ai lu beaucoup de livres de Bordeaux, René Bazin, Guy de Saint-Pierre, Léon Blois, Maritain, et tous les petits romans qui font rêver les jeunes femmes ! Delly et Magali, entre autres. Le soir, j'allais souvent prendre une marche avec la vieille Mme Verville. Nous traversions la rue Jean-Talon et nous allions vers le nord. C'était peu construit, nous étions tranquilles et nous évoquions des souvenirs de notre Petit Chenail. Nous parlions d'autres choses aussi ; des hommes, par exemple, qui faisaient leurs devoirs de maris, si vous comprenez ce que je veux dire ! Et ça nous faisait rire. Je suis aussi allée au Stella, au Monument National et à l'Arcade, où se produisait une troupe française. Enfin, je ne perdais pas une occasion. J'avais été privée longtemps de ces distractions. J'ai même reçu une invitation par téléphone pour faire partie de la Société d'études et de conférences ! Je fus très surprise et bien incapable d'accepter ! Outre mon peu de connaissances, j'avais commencé à élever une seconde famille. Il m'aurait été difficile de suivre ce mouvement.

J'aimerais ajouter qu'Upton était classificateur pour le gouvernement fédéral et qu'il avait son bureau rue des Communes (Common Street) à Montréal. Le chef du bureau était un Anglais d'Ottawa qui ne savait pas un mot de français ! Mon mari me l'amenait pour dîner à la maison. Imaginez ! Je ne parlais pas un mot d'anglais ! Mais ça ne me dérangeait pas du tout. Les autres classificateurs, des Canadiens français, pouvaient pour la plupart se débrouiller en anglais, et les sténographes (secrétaires) aussi. À un certain moment — ma dernière fille, Jeannine, avait cinq ans alors que les autres étaient à l'école —, nous menions une belle vie. J'avais un peu plus de temps libre. Une année, sur une annon-

ce dans le journal, on disait beaucoup de bien du tonique Lydia Pinkham. Comme je me sentais fatiguée (ou mon nombre d'enfants n'était pas complet !), je me suis procuré ce tonique. Nous n'avions pas l'assurance-maladie ; aussi, nous n'allions pas faire de visites trop souvent au médecin ! Le tonique a été merveilleux ! J'ai commencé une grossesse ! J'avais eu cinq ans de congé ! Ça ne m'a pas trop déçue, et Upton aimait les enfants ; ça nous a donc plutôt réjouis ! Madeleine avait douze ans et Jeannine était d'âge à commencer son cours. Nous étions prêts à faire une nouvelle expérience !

J'ai donc commencé une nouvelle famille ! Ma « Lydia Pinkham » (Andrée) est née le 18 mars 1926. Elle était rose et grasse et pesait au-dessus de 10 livres (4,5 kg) : une belle fille. Nous étions bien heureux. J'ai nourri Andrée pendant huit mois, un record ! Elle était sage, nous l'avions baptisée « le bon monde ». C'est le premier enfant que j'ai réussi à nourrir au sein. J'avais essayé pour les autres, mais ça n'avait pas réussi. Ce n'était pas un problème. Les mères qui étaient capables le faisaient et les autres se débrouillaient bien avec le lait des vaches.

En 1928, mon frère Séraphin a vendu sa fromagerie au Petit Chenail, pour venir travailler en ville dans les laiteries. Ils sont arrivés en mars et sont demeurés avec nous jusqu'au début de mai. Quatre personnes de plus, la maison était pleine. J'attendais un autre bébé (Monique) en juin. Ma belle-soeur m'a aidée pour le ménage du printemps. Ça été bien gentil de sa part ! Charlotte, ma nièce, a été marraine, avec Gustave comme parrain. En mai, ils avaient un loyer sur notre rue et ils se sont acheté une maison l'année suivante, je pense.

En 1929, il y a eu du chômage, et ça n'a pas toujours été drôle pour ceux qui manquaient d'ouvrage. Nous qui dépendions du gouvernement... ça ne nous a pas affectés. Aux



Je suis avec ma chère mère, lors d'une de ses visites à Montréal.

États-Unis aussi, l'ouvrage se faisait rare. Le frère de mon mari, Ernest, le plus jeune (pas marié), a décidé de venir à Montréal. Pas d'ouvrage ici non plus ; mon mari est allé le chercher dans le bas de la ville et l'a amené passer ce temps-là chez nous. Il est retourné aux États une fois la crise passée. Mon frère Séraphin, qui chôlait aussi, venait jouer aux dames avec Ernest (Tit-Nest). Il fallait bien s'aider ! À ce moment-là aussi, mon frère Gabriel allait au séminaire et était assez âgé pour aider sur la ferme pendant les vacances ; il restait au Petit Chenail. Ma mère venait donc passer quelques semaines avec nous en été. Elle aimait bien, entre autres choses, venir magasiner sur la rue Saint-Hubert, chez Corbeil. C'est alors aussi que ma tante Élise est venue passer huit jours en ville, chez les Drouin et chez nous. Je vais vous raconter comment elle est décédée, en avril 1924, sans avoir pris le lit. Elle commençait à se sentir fatiguée. Le médecin de Saint-François n'était pas à son goût. Ils ont décidé de faire venir celui d'un village voisin, qui passait pour un as... Ma tante était assise avec deux voisines et le médecin est arrivé. Il lui a fait une piqûre sans s'informer de ce qu'elle avait pris avant ! Elle est décédée sur le coup... Une voisine a fait la réflexion suivante : « Il l'a tuée ! » Le docteur était blanc comme un drap, mais la chose était faite. Nous sommes allés au service. Par la suite, mon oncle Napoléon a continué à faire marcher son club avec les personnes qu'il pouvait trouver. L'hiver, il venait passer une couple de mois chez nous, à Montréal, avec son chien. Un peu plus tard, il a subi la perte de son club, qui est parti avec l'eau haute du printemps. Ce n'était plus rentable, mais tout de même, une perte assez importante pour lui. Il est revenu vivre au Petit Chenail avec sa soeur. Celle-ci s'est fait faire une donation et il a fini ses jours avec elle. Elle ne nous a pas annoncé qu'il se mourait, ni sa mort. Nous avons appris son décès par une lettre de ma belle-soeur. Cette nouvelle nous parvenait le jour même de



Renaud, mon neveu, avec ses deux fils. Ils sont dans le bas de la côte inondé par l'eau haute au printemps. Ce neveu, mon filleul, exploite aujourd'hui la terre paternelle.

La maison paternelle vue du Petit Chenail à l'eau haute du printemps.

l'enterrement ! La soeur de mon oncle a fait encan et a vendu même des choses qui nous appartenaient (de beaux fusils, des diplômes) et que nous avions laissées à la maison. Upton n'aimait pas la chicane. Nous ne l'avons pas rencontrée.

Dans ce temps-là, nous retournions quinze jours l'été, en vacances, à la maison paternelle. Upton s'amusait avec les enfants de mon frère, qui commençaient à grandir. Un jour, ma belle-soeur avait fait un beau ménage ; la grande cuisine était agréable. Mon mari se berçait et parlait avec ma mère. Les deux plus jeunes arrivent dans la cuisine, plein les bras de branches pour se faire des sifflets. Ma belle-soeur étant survenue, les petits gars ont eu à ramasser leurs branches et retourner ça dehors. Mon mari leur a dit : « Vous savez, les mères, c'est bien achalant, ça nous défend de s'amuser, ça dispute, ça nous guette tout le temps... » Les enfants le regardaient avec des grands yeux et approuvaient de la tête. Mon mari a continué : « Des mères, ça c'est bon rien qu'à nous donner à manger, à nous habiller chaudement, à nous consoler s'il nous arrive un malheur... » Les enfants continuaient à le regarder, mais pas de la même manière. Le plus âgé n'a pu tenir et a rétorqué à mon mari : « Savez-vous bien, mon oncle, que si on n'avait pas de mères, on « mourrait » ? » Ces enfants étaient intelligents et débrouillards.

Je me rappelle une autre fois que les deux mêmes enfants sont apparus près du champ de tabac où l'oncle Émile travaillait. Celui-ci s'était aperçu que de belles feuilles étaient cassées. Il appela les garçons, les fit approcher et leur donna à chacun une fessée, croyant que c'était eux qui avaient fait ça. Ceux-ci se défendaient : « Ce n'est pas nous autres, c'est Jean-Louis (leur frère), il a passé tantôt et a accroché ces feuilles... » Mon oncle Émile les regarda de ses beaux yeux bleus et, avec un sourire en coin, il leur dit : « Ça ne vous fera pas dommage... » Les garçons se sont regardés et sont partis



Les quatre belles-soeurs dans de beaux atours. De gauche à droite : Elmire, Marie-Anne, moi et Alinda.

vers la maison raconter cela à leur mère ! Ce sont de petits incidents qui font la vie intéressante, si on l'aime !

Dans les années 30, j'ai eu deux autres filles. Françoise est née en 1932, le 29 mars. Mon Jean était du 29 mars aussi. Il avait 16 ans et il a été parrain avec Madeleine comme marraine. Ensuite, ma dernière, Pierrette, est née le 15 janvier 1934, à la même date que son père, 49 ans plus tard. J'avais plus de 40 ans (44), j'ai abandonné... À 46 ans, j'avais tout fini mes « affaires » !

Le 21 novembre 1936, ma mère, qui était malade depuis peu (une semaine environ), est décédée. Tout doucement, elle conversait avec Marthe, la fille d'Hervé, qui lui tenait compagnie, et tout à coup, elle lui a dit : « Je pense que je m'en vais. » Elle s'est affaissée sur ses oreillers : c'était fini ! La maison n'a plus été la même ensuite. La chaise berçante de ma



Ma mère et son beau-frère Émile revenu du Klondike. Le fameux soir où il est revenu après quelques années, il parlait un français presque incompréhensible... ayant dû parler anglais durant tout ce temps ! C'était émouvant !

mère inoccupée, la maison semblait vide, car ma mère, c'était toute une présence ! Elle avait 79 ans et 7 mois.

Je reviens à notre Jeannine, qui était entrée dans les guides, à la paroisse Saint-Arsène où sa grande amie Camille Malouin était cheftaine. Jeannine avait 20 ans et travaillait comme secrétaire chez des avocats. Cet été 1941, les guides sont allées prendre leurs vacances au lac Pierre, à Joliette. En voulant sauver une jeune guide qui paraissait avoir des difficultés au bain, Jeannine a perdu patience et s'est jetée à l'eau pour aller à son secours. Elle ne savait pas nager... elle n'est pas revenue à la surface. Ils l'ont trouvée une demi-heure plus tard. Notre Andrée, qui était jeune guide, était dans la chaloupe ; elle a été bien impressionnée. Mon



Au camp des guides. Jeannine (à droite) a vingt ans, avec sa grande amie et future belle-soeur (femme de Jean) Camille Malouin. Cette photo date de quelques jours ou semaines avant que Jeannine ne meure noyée, le 20 juillet 1941.

mari et moi étions en voyage dans la Gaspésie. Ce soir-là, nous revenions et nous avons couché à Saint-Jean-Port-Joli. J'ai eu dans la nuit un rêve qui sort de l'ordinaire ! Dans le grand catéchisme illustré que nous avons à la maison, il y avait la page du ciel. Le bon Dieu avec sa grande barbe était assis au milieu. Le Saint-Esprit était représenté par une colombe au-dessus de la tête de Dieu. Puis le Seigneur se tenait à sa droite et la Vierge à sa gauche. Tous les autres, anges, saints, archanges, etc., se trouvaient en rangées tout le tour. En contemplant cette image dans mon rêve, j'ai ressenti un bonheur, une sensation de bien-être impossible à décrire ! Ça n'a duré que quelques instants, je suppose, mais c'est resté imprégné en moi, d'une manière indéfinissable. Le matin, nous sommes repartis de bonne heure et sommes arrêtés à Québec. Upton est monté à son bureau pour voir s'il y avait du nouveau et c'est là qu'il a appris la nouvelle que Jeannine s'était noyée au camp des guides, la veille au soir. Je l'attendais dans l'auto et je ne l'ai pas questionné tout de suite. Une



Mes filles sauf ma dernière ! De gauche à droite et debout : Andrée, Jeannine et Monique. Mon aînée Madeleine tient Françoise dans ses bras.

fois en route, il me dit : « Il est arrivé un accident au camp des guides à Joliette. » J'ai compris, avant qu'il me le dise, que Jeannine s'était noyée. Nous avons fait le voyage jusqu'à Montréal, sans prononcer un mot, ni l'un ni l'autre. En arrivant au bout de l'île, nous avons dépassé un camion. C'était les guides de la compagnie de Saint-Arsène qui revenaient. Elles étaient appuyées sur les côtés du camion, la tête entre leurs bras. Ça été une dure épreuve que tous nos parents, amis et connaissances ont partagée avec nous. Les commissaires, les guides des autres compagnies sont venus en grand nombre. Nous avons aussi reçu des télégrammes des chefs (patrons) d'Ottawa. Upton s'est dit : « Je ne permettrai plus à aucune de mes filles d'entrer dans ce mouvement. » Mais après la cérémonie, les guides ayant fait la chaîne autour du cercueil en chantant : « Ce n'est qu'un au revoir, mes soeurs », mon mari, en pleurant, a changé d'idée sur le mouvement. Des choses comme celles-là sont très difficiles à raconter. Mon rêve est revenu à la surface. Le Seigneur m'avait-il envoyé un signe ?

En l'année 1938, Gustave, devenu ingénieur minier, s'est marié le 19 novembre, avec Annette Champoux. Elle était institutrice et aussi organiste à Val-d'Or. Mon mari, qui avait un voyage à faire dans l'Abitibi, s'est arrangé pour faire coïncider les événements. Il s'était acheté un habit et tout... Dans la nuit — il logeait à l'hôtel Albert, à Val-d'Or —, le feu a pris et détruit l'hôtel. Upton, habitué à voyager, prenait toujours certaines précautions quand il logeait dans les hôtels. Il s'orientait de manière à pouvoir se sauver s'il survenait un accident. Il avait donc sa chambre près de l'escalier, et quand le feu et la fumée ont commencé à se faire sentir (il avait beaucoup de flair !), il a pris son pardessus, sa valise, et, en se baissant pour éviter la fumée, il est descendu. Ça lui a permis de recevoir un gars au bas de l'escalier et d'éteindre le feu qui le couvrait. Il s'est trouvé, le lendemain,



Dans la cour de notre maison à Montréal, lors d'une visite de ma belle-fille Annette (femme de Gustave) et de son fils Jacques, mon premier petit-fils ! Puis mes quatre dernières filles : Pierrette assise sur moi, Françoise, derrière celle-ci Monique puis Andrée.

en sous-vêtements avec son paletot et sa valise. L'inspecteur lui a prêté un habit pour aller au magasin s'en procurer un à sa grandeur, et il a servi de témoin à son garçon.

Vers 1940, M. Verville ayant l'idée de vendre sa maison, mon mari a décidé de s'en acheter une. Le quartier Rosemont se développait beaucoup et la Cité Jardin aussi. Mais, à cette Cité Jardin (coopérative), il n'y avait pas encore d'école ni d'église et les tramways ne se rendaient pas là ! Ce qui fait que nous avons acheté un cottage dans une paroisse bien organisée, Saint-Barthélemy, entre Bélanger et Jean-Talon, sur une rue voisine de Delorimier. Ces maisons étaient en construction ; nous en avons pris possession (rue Louis-Hémon) en septembre 1943. Notre maison était de style anglais, avec un garage et une grande cour que mon mari a transformée en jardin. Il restait des choses à finir dans la maison et les alentours étaient boueux ! Ce qui a fait qu'un livreur de pain de Durivage a cessé d'arrêter chez nous, pour ne pas salir ses bottines ! Notre voisin était un faiseur de ménages, un laveur de vitres. Sa clientèle était les écoles, les magasins, de sorte qu'il travaillait la nuit ; il faisait beaucoup d'argent ! Il n'avait pas tout à fait le même point de vue que nous... Nous nous sommes peu fréquentés, mais ça a bien été quand même. Notre voisin de l'autre côté était un Écossais marié à une Canadienne française, mais celle-ci parlait plus souvent anglais, son mari ne connaissant pas un mot de français. Mon mari lui faisait la conversation ; ils sont devenus bons amis. Ils nous ont vus élever nos quatre dernières et se sont intéressés à les voir agir ! Mme Boynton (c'était leur nom) répétait à son mari ce qui se passait et se disait chez nous. Il trouvait ça drôle. Eux n'avaient pas d'enfant, ils ne connaissaient pas tout ce que ça entraîne de discussions.

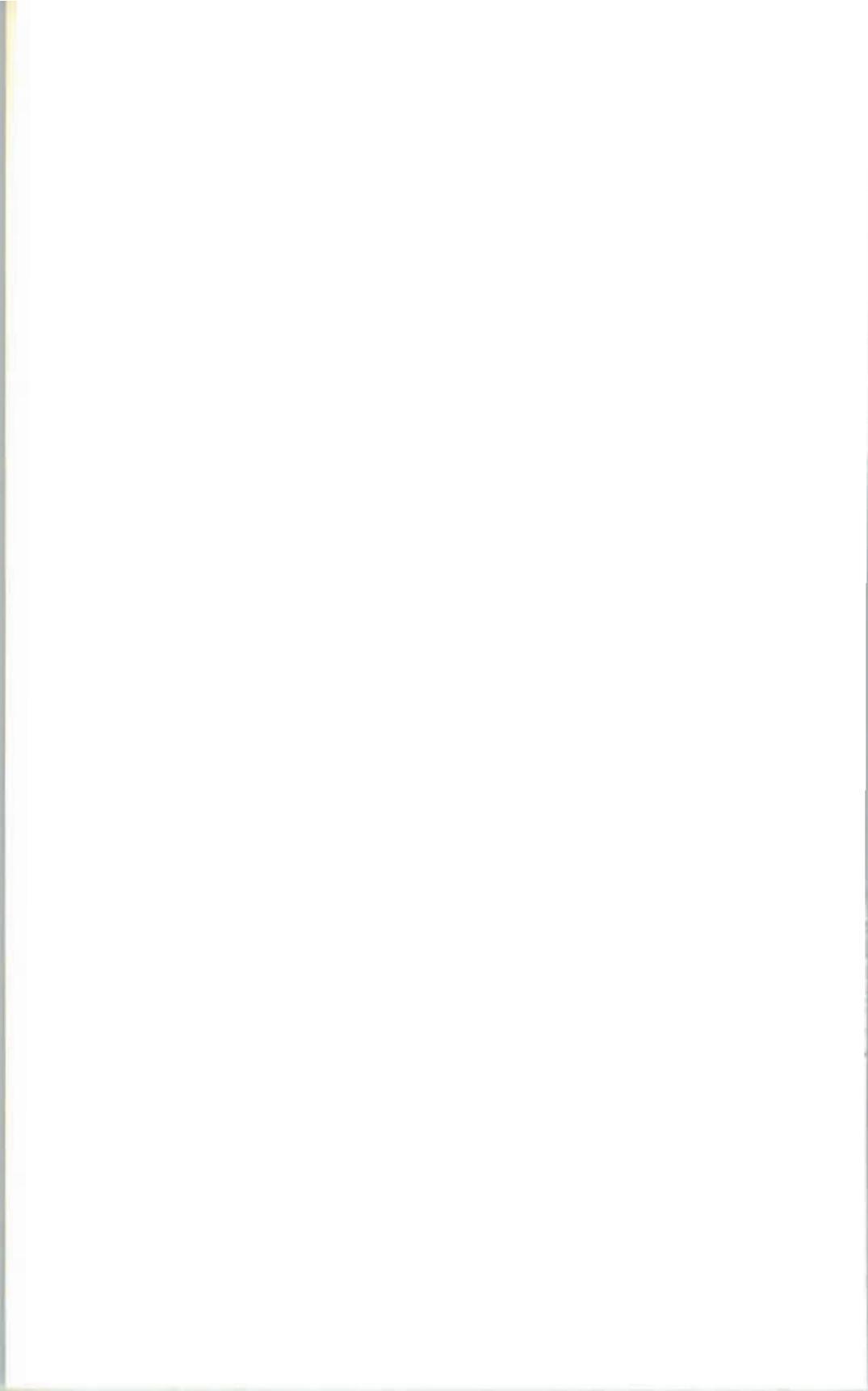
Notre cher Benoit, le mari de Madeleine, avait commencé une agence d'abonnements (il appelait ça un service) dans le



Sur la rue Louis-Hémon, à Montréal, en 1943. Tout en jardinant, on jasant. Upton et moi, avec nos bons voisins les Boynton.

sous-sol de leur grande maison. Pierrette, qui avait alors 13 ou 14 ans, allait lui emprunter des livres pour adolescentes et elle s'était fait une bibliothèque dans notre sous-sol. Elle abon-
nait ses amies, cinq cents par semaine ! Ça la tenait occupée
et ses amies étaient contentes d'avoir de bons livres à lire.

Durant ce temps, mon mari se dirigeait vers la retraite à 65 ans ! Le gouvernement l'a gardé une année de plus, mais quoi faire ensuite, lorsqu'on est encore en pleine forme ? Les fabricants de produits laitiers des Cantons de l'Est ont décidé de former la Fédération Fédérale des Produits Laitiers (F.F.P.L.) et ont demandé à mon mari d'en faire partie. Il a été heureux d'accepter ; il aimait ce travail, et, de plus, ayant encore des obligations familiales, un salaire était appréciable en plus d'une pension de retraite ! Tout s'est arrangé pour le mieux.



Chapitre 10

L'âge d'or

Alors, mon mari a pris sa retraite pour tout de bon. Durant son séjour à la F.F.P.L., j'ai fait plusieurs voyages avec lui. J'ai fait le tour de la Gaspésie, je suis allée au Lac Saint-Jean, à Rimouski, à Montmagny, à Québec, à l'île d'Orléans, enfin, j'ai fait tous les congrès avec lui et j'ai rencontré beaucoup de personnes intéressantes. Ça déniaise, si vous voulez le savoir !

En 1965, mon fils Gustave et sa femme m'ont amenée en croisière avec eux, aux Antilles, sur le *France*. Françoise nous a accompagnés. Vingt et un jours de chaleur et de beauté ; c'était en mars. Nous avons visité cinq îles : la Martinique, Haïti, Trinidad, Curaçao et Panama. J'ai vu passer un gros bateau dans le canal. D'un côté, je contemplais le Pacifique, et de l'autre, l'Atlantique ! Qui aurait jamais pensé ça ? Pierrette, mariée, était restée à la maison avec son père et son mari, Robert Benoit. Du bateau, pour ma fête, j'ai téléphoné à Montréal. Un vrai rêve ! À New York, nous avons pris l'avion pour revenir. Mon baptême de l'air ! Rien n'a manqué. Longtemps avant, j'avais eu l'occasion et la chance de descendre sous terre, visiter des mines d'or, aussi avec Gustave !

Étant partie sur mon élan, en mars 1972, c'est Paul et Louise qui m'ont offert un séjour à Hollywood, en Floride. Cinq belles semaines de chaleur au bord de la mer ; déjeuner chez Paul au motel voisin, et le soir, souper en ville et magasi-



J'ai eu l'occasion de descendre dans une mine d'or, à Sullivan en Abitibi, où mon fils Gustave était ingénieur. Je porte l'habit du mineur (à gauche) puis c'est Gustave et Emma Champoux, belle-soeur de mon fils. Vers 1938.

nage. Nous sommes revenus par le milieu de la Floride, parmi deux millions d'orangers. J'ai cueilli un pamplemousse sur son arbre, à côté du chemin. En s'en allant, nous avons visité la plus ancienne ville des États-Unis, mexicaine et espagnole : St. Augustine. Que de beaux souvenirs, mon Dieu ! et merci à mes enfants !

Étant seuls tous les deux, à ce moment-là, nous nous sommes organisés en prévision de notre vieillesse. Pour mon mari, qui disait souvent que « gouverner, c'est prévoir », ç'a été le temps de mettre ses paroles en pratique ! Notre cour étant assez grande, il s'est fait un jardin, et j'ai garni moi-même le reste de fleurs et d'arbustes. Nous avons une cour très jolie et intéressante. Et puis nous étions tout près de l'église (l'ancienne). Ils ont bâti une autre belle grande église, face à la rue Jean-Talon. Ils ont laissé un petit parc en avant de chez nous. C'était très agréable. Quelques petits vieux ont formé un club de cartes (La Fouine). Tous les après-midi, le



J.U., mon mari. Il sifflait toujours en bricolant ! C'était un homme joyeux. Il a ici soixante-treize ans. Il portait ce caluron (calotte) ; ça le protégeait des rhumes... disait-il ! C'était peut-être pour cacher sa calvitie...

Tous les après-midi, dans le sous-sol de l'église Saint-Barthélemy, le club de cartes La Fouine se réunissait pour jouer quelques parties avant la messe de 4 heures. Upton et son fameux béret ! Il avait alors quatre-vingts ans.

club se réunissait, et à 4 heures, ils entraient à l'église pour la messe. Mon mari a joué beaucoup de ce passe-temps.

Je me suis fait quelques amies dans la paroisse, quand la décision a été prise de faire de l'Action catholique. Nous avons commencé nos réunions au presbytère, et ensuite, nous avons eu une petite salle dans la nouvelle église, du côté de la sacristie. Les dames qui en faisaient partie étaient choisies dans l'élite de la paroisse ! Ça m'intéressait de connaître ces personnes-là ! J'ai toujours aimé savoir ce que je valais !!!

Sur ma rue même, j'ai eu surtout une amie, Mme Monette, dont les filles étaient dans le mouvement des guides, comme les miennes ! Une femme charmante, et j'admirais sa simplicité, car moi, je ne suis pas simple... Nous avons sorti un peu ensemble, et surtout, nous avons suivi des cours de l'« école des parents ». Nos enfants étaient élevés, mais ça nous a renseignées quand même !...

Plusieurs de mes parents étaient décédés, dont mon frère Hervé, en 1948, ma soeur Stéphanie, en 1960, mon frère Cyrille, le curé, et ma belle-soeur Marie-Anne, en 1970.

Avant de terminer, j'aimerais parler un peu de mon mari, qui a fait mon bonheur, tout en me faisant enrager bien souvent. Si j'étais orgueilleuse, lui était fier. J'ai dû lui tomber sur les rognons bien souvent, mais il m'a insultée bien des fois ! Je n'étais pas toujours prête à accepter ses décisions ! Une ou deux fois, j'ai essayé de m'affirmer, mais mon mari m'a pris les deux bras et, les yeux dans les yeux, il m'a dit : « Écoute, Florentine Morvan... » et m'a débité ce qui ne faisait pas son affaire. J'ai constaté, et j'ai trouvé ça drôle, qu'après plusieurs années de vie ensemble, j'étais encore une Morvan ! D'autres fois, il me disait : « Tête de Morvan ! » Ça voulait tout dire. « Race de monde »... Il avait assez fréquenté chez nous ; il nous connaissait plus qu'il ne se connaissait lui-même. Cher lui, il m'a fait bien plaisir, cette fois-là !



Nos noces d'or, en 1960. Nos enfants nous ont fait une belle fête. Upton avait un chapeau spécial pour l'occasion.

Et puis il y avait les petites drôleries de la vie. Le soir, nous disions le chapelet ; ça ne nous tentait pas toujours, mais enfin, j'essayais de continuer cette coutume... Mon mari s'écrasait sur le sofa ; ce n'était pas très poli pour le Seigneur ! Alors que je lui faisais cette réflexion, il m'a répondu : « Tu sais, ma fille, devant mon semblable, je me tiens droit, mais devant mon Seigneur, je m'incline ! » Restons dans le domaine de la prière. Après le chapelet, je faisais quelques petites prières particulières. Ainsi, j'avais une prière à saint Christophe, à qui je demandais de nous préserver d'un tas de choses ; entre autres, des pestes... En même temps, j'avais laissé filer un gaz... J'ai regardé dans la direction de mon mari, et lui aussi, il a fait la réflexion suivante : « C'était le temps ! » Nous avons bien ri. Mon mari avait l'esprit présent. Pour la riposte, il n'était pas battu.



Les dernières années vécues ensemble ont été heureuses.

Je finirai en disant que mon mari est décédé en mars 1970. Il n'a été malade que huit jours. C'est son coeur qui a manqué, mais il n'aimait pas aller consulter les médecins. Il est décédé à l'hôpital vers le matin du 24 mars. A-t-il souffert ? Avec les médecins, nous sommes bien peu renseignés !

En passant, je dirai que j'y pense souvent... Il ne m'a pas appelée souvent Florentine ; il disait plutôt « ta mère ». Ce n'était pas la mode, dans notre temps. Les maris de ce temps-là se seraient sentis humiliés de dire « je t'aime » à leur femme ! Cela allait de soi ! En dernier, il m'appelait « Djo ». Les dernières années vécues ensemble ont été heureuses. Je rêve à lui assez souvent, et dans un rêve, il m'a dit : « Tu es belle. » C'est bien la seule fois qu'il l'a dit, et en rêve !

Après le décès d'Upton, François Tanguay, mon petit-fils, garçon d'Andrée et de Raymond, est venu rester avec moi. Je n'étais pas préparée à vendre la maison tout de suite. Il fallait que je m'habitue à agir seule et à m'occuper un peu plus d'affaires. Ce laps de temps, un an et demi, m'a été très profitable pour me remettre d'aplomb.

En 1971, j'ai vendu ma maison. François parlait de se marier... et je suis allée m'installer à Duvernay, chez Gustave. Après huit mois, je me suis trouvé un loyer dans une maison de retraités, Les Cascades, sur la rivière des Prairies. C'est agréable. J'ai une pièce et demie, que j'ai arrangée suivant mes goûts. Je fais ma cuisine et mon ménage moi-même. Je suis arrivée ici le 1er juin 1972. Ça fait donc trois ans que j'habite seule, car nous sommes en 1975.

J'ai déjà dit que j'étais romanesque ; on disait « dans la lune ». Si j'étais affectueuse, on disait aussi « licheuse ». En tous les cas, j'avais une belle chatte jaune qui me suivait partout et que j'aimais de tout mon coeur ! Sur les premières photos prises par notre cousin des États, j'avais ma chatte dans les bras ! Chien ou chat, j'aimais ces bêtes-là. Au couvent, j'aimais aller prier, le soir, à la chapelle, quand il n'y



En juillet 1976 avec mon fils Jean (décédé en février 1979). J'habitais à la Résidence Les Cascades, boulevard Guoin, à l'époque. J'y ai vécu heureuse durant cinq ans.

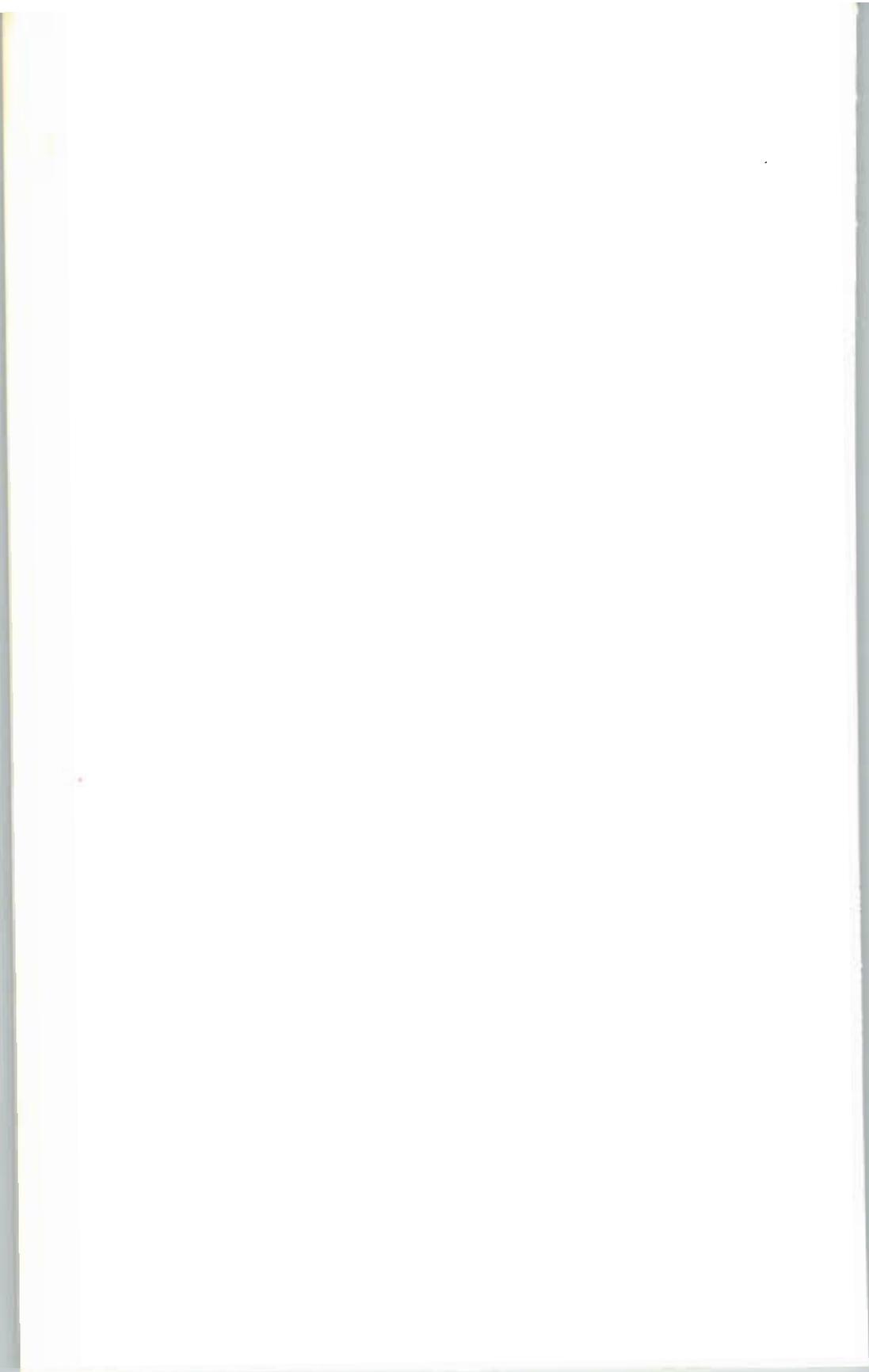
avait personne et seulement la lampe du sanctuaire. Petite fille, j'ai toujours aimé la solitude. Aussi, âgée maintenant et seule dans mon appartement, je m'ennuie rarement. Il est vrai que je me suis entourée de tout ce que j'aime : mes photos, mes livres, mes actes de dévotion, ma *Presse* pour me tenir au courant de toutes les nouvelles. J'ai quelques bons amis de jeunesse, ma famille qui ne me néglige pas, et j'écris, car j'entretiens une correspondance assez intéressante avec quelques membres de ma famille et des amis. Enfin, j'ai préparé une nouvelle vie à mon goût et j'ai le précieux avantage d'être en assez bonne santé.

C'est tout un apprentissage d'être vieille ! Mais il le faut bien. Autant n'y pas trop penser et agir comme les autres qui sont jeunes. Travailler si ça nous le dit, c'est moins ennuyant, flâner, lire, tricoter, faire de petits voyages, jouer aux cartes, etc. Pour ça, il faut avoir gardé notre esprit clair et le reste aussi... ! Ce sont les malades qui sont à plaindre ! Est-ce

qu'on s'habitue à la maladie ? Hier, ça allait bien, aujourd'hui, ça n'a pas été brillant, et c'est ainsi que les jours passent !...

L'an dernier, j'ai fait une émission à la télévision avec Lise Payette. On en parle encore car j'ai eu l'air de plaire aux parents de la campagne et d'ailleurs. Pour une personne gênée, ça n'a pas paru ! Je suis heureuse d'avoir fait plaisir et honneur à mes enfants ! Pour l'instant, j'ai un grand projet de voyage pour septembre 1975. Je dois aller en Terre Sainte avec ma fille Madeleine. Si ça se concrétise, je continuerai ces écrits pour vous en parler.¹

1. Pèlerinage effectué avec sa fille Madeleine et un groupe dirigé par le père Fernand Gagnon, c.s.c.



Annexe 1

Entrevue

Émission *Appelez-moi Lise* à la télévision de Radio-Canada, 9 avril 1975

Animatrice : Mme Lise Payette

Présentation par M. Jacques Fauteux : « Une grand-maman pas comme les autres : Mme Florentine Maher. »

- L.P. : *Claude Maher nous avait parlé de sa grand-mère comme d'une femme absolument extraordinaire. Eh bien, c'est la grand-maman que nous accueillons ce soir. Elle a quatre-vingt-cinq ans et, pour la toute première fois de sa vie, pour faire cette émission de télévision, elle s'est fait maquiller. Elle n'avait jamais rien mis sur son visage. Voici Mme Florentine Maher.*
Avez-vous aimé ça, vous faire maquiller ?
- F.M. : Ils ne m'ont pas maquillée, juste un peu de poudre sur mes joues...
- L.P. : *Comment il se fait que vous n'avez jamais rien mis ?*
- F.M. : Je n'ai jamais senti le besoin de mettre quelque chose sur ma figure.
- L.P. : *À aucun moment, jamais ?*
- F.M. : Savez-vous, je ne me suis jamais savonné la figure...
- L.P. : *Non plus !*
- F.M. : Jamais de savon sur ma figure. Quand je suis allée au couvent, la soeur nous avait dit : « Vous savez, le savon, ça fait jaunir la peau. »
- L.P. : *Alors, ça a réglé votre cas ?*
- F.M. : Ça a réglé mon cas. De temps en temps, faut bien se laver... mais ordinairement, je ne mets pas de savon sur ma figure.
- L.P. : *Quand vous aviez dix-sept, dix-huit ou vingt ans, les femmes qui se maquillaient, c'était... de mauvaises femmes ?...*
- F.M. : Ah !... un peu... oui.
- L.P. : *Je me souviens d'avoir entendu ma grand-mère prononcer un dicton qui disait : « Femmes fardées... » Je ne me souviens pas du reste. Il ne fallait pas leur faire confiance, en tout cas...*
- F.M. : Chez nous, on ne disait pas ça. Une femme trop fardée, ça, c'était mauvais signe.
- L.P. : *On n'avait pas confiance. Et les femmes qui fumaient, alors ?*
- F.M. : J'avais une soeur plus âgée que moi qui fumait une cigarette de temps en temps avec... les hommes, mais pour moi, il n'y avait pas

de danger, j'étais trop gênée. Pour moi, la gêne, ç'a toujours été une barrière.

L.P. : *Toute votre vie ?*

F.M. : Toute ma vie, surtout ma vie de jeune fille.

L.P. : *Vous avez été une jeune fille qui a travaillé, cependant.*

F.M. : J'ai enseigné.

L.P. : *À ce moment-là, enseigner, ce n'était pas comme travailler, c'était plus noble...*

F.M. : C'est parce qu'il n'y avait pas autre chose à faire.

L.P. : *On était infirmière ou institutrice.*

F.M. : Moi, j'étais sur une ferme. On ne disait pas une ferme, dans ce temps-là, mais une terre. Mes parents étaient habitants. Alors, à quatorze ans, j'ai été au couvent. Deux ans. À seize ans, j'ai eu mon diplôme.

L.P. : *Votre diplôme pour enseigner ?*

F.M. : Pour enseigner.

L.P. : *Et vous avez fait l'école. À qui ?*

F.M. : En face de chez nous, sur la rivière Saint-François... Moi, je suis de Saint-François-du-Lac. Alors, c'est la rivière qui passe. Elle sépare le village de Pierreville et le village des Abénakis de Saint-François. La rivière est capricieuse. Elle fait des entrées dans les terres et forme beaucoup de petites îles. Alors, en face de chez nous, c'était une île. C'est pour ça que le rang s'appelait le rang du Petit Chenail. Durant l'été, ça venait à sec.

L.P. : *Il y avait une école de l'autre côté ?*

F.M. : Là, il est venu un temps où il y avait neuf enfants d'âge scolaire.

L.P. : *Dans la même école ?*

F.M. : Dans cette île-là, qui s'appelle l'île Saint-Jean. Alors, ils ne pouvaient pas toujours traverser pour venir à l'école de notre rang. Ils ont donc ouvert une école dans une maison privée. J'ai enseigné dans le salon de cette maison d'habitants.

L.P. : *À neuf enfants, mais qui n'avaient pas le même âge ?*

F.M. : Non, non. On avait quatre divisions : les petits et les autres...

L.P. : *Il y avait les petits, les moyens, les grands et ceux qui n'apprenaient rien... ceux qui étaient là tout le temps...*

F.M. : Ils apprenaient tout le temps. Le plus vieux avait douze ans.

L.P. : *C'était peut-être mieux d'être dans une maison privée, comme ça, que dans une école, car avoir une école, c'était dur... Faire le feu, il fallait chauffer, entretenir...*

F.M. : Pas quand j'ai enseigné. Ça, c'était quand j'étais petite fille. À la petite école, j'ai connu ça.

L.P. : *Vous avez connu ça.*

* * *

- L.P. : *Comment avez-vous connu votre mari, Mme Maher ? Parce que Claude nous a dit que son grand-père était extraordinaire aussi !*
- F.M. : Il était pas mal extraordinaire... Je lui ai toujours trouvé plus de qualités qu'à moi.
- L.P. : *Il devait en avoir beaucoup...*
- F.M. : C'était un homme qui aimait à taquiner. Alors, il m'a pas mal fatiguée avec ça. J'étais braillarde, vous savez, j'étais orgueilleuse. Alors, quand il m'envoyait une taquinerie, quelque chose que je n'aimais pas, j'étais portée à pleurer. J'ai assez pleuré dans ce temps-là, que je ne suis plus capable maintenant.
- L.P. : *Vous n'avez plus de larmes ?*
- F.M. : Quand il est mort, je n'ai pas versé une larme. Ça m'a fait de la peine, par exemple...
- L.P. : *Vous aviez tant pleuré...*
- F.M. : Oui, tout ce que j'avais à pleurer, quand j'étais jeune.
- L.P. : *Vous l'avez rencontré comment ? Est-ce que vous vous souvenez des détails ?*
- F.M. : Mon mari avait été élevé sur une autre terre, dans un autre rang. C'était le rang du Bas de Yamaska. Alors, ses parents sont partis pour les États-Unis. Autrefois, ça se faisait beaucoup, parce que les hommes ne pouvaient pas vivre ici.
- L.P. : *Ils allaient chercher du travail ?*
- F.M. : Lui, il a été laissé ici, chez une de ses tantes, une soeur de sa mère, qui n'avait pas d'enfant et qui demeurait dans notre rang. C'est comme ça qu'à sept ans, il est venu demeurer dans notre rang.
- L.P. : *Aviez-vous le même âge, tous les deux ?*
- F.M. : Il avait cinq ans de plus que moi.
- L.P. : *Ce n'était pas une grosse différence.*
- F.M. : Dans ce temps-là, c'était beaucoup !
- L.P. : *Oui ?*
- F.M. : Je n'ai jamais pensé que je pouvais le marier, parce que pour nous autres, à vingt-cinq ans, une fille, c'était une vieille fille. Puis, un garçon cinq ans plus vieux que moi, je n'avais jamais pensé le fréquenter.
- L.P. : *En avez-vous fréquenté d'autres ?*
- F.M. : Oui. J'ai eu quelques petits cavaliers...
- L.P. : *Ça ne pouvait pas s'appeler autre chose que ça, hein ?*
- F.M. : Non, non. C'était des cavaliers, dans ce temps-là. C'était des garçons d'habitants, et comme je n'aimais pas le travail d'habitant... Je n'étais pas travaillante pour l'ouvrage de maison... J'aimais à lire et quand je pouvais me trouver un livre, j'allais me cacher quelque part pour lire.

- L.P. : *Vous avez été comme ça toute votre vie ?*
- F.M. : *J'ai toujours aimé ça. Quand j'étais petite, il n'y avait pas de lecture... Il y avait *L'Almanach du peuple*...*
- L.P. : *L'almanach qu'on relisait sans arrêt. Et il y avait les annales aussi.*
- F.M. : *Il y avait les annales.*
- L.P. : *Il y avait l'index. Il y avait des livres à l'index ?...*
- F.M. : *Ah ! mon Dieu, beaucoup !*
- L.P. : *Ça, c'était pas bien...*
- F.M. : *J'en ai lu, parce que mon mari m'en avait passé... Lui, il avait voyagé un petit peu... Il a passé sa vie à faire toutes sortes de choses avant de...*
- L.P. : *Et il vous avait apporté un livre à l'index à la maison ?*
- F.M. : *Il m'avait apporté un livre. Le titre, c'était : *Péchés roses*.*
- L.P. : *Ah !... ça devait être beau !...*
- F.M. : *Ah !... j'ai trouvé ça pas mal effrayant !*
- L.P. : *Mais vous l'avez lu pareil ?*
- F.M. : *Je l'ai tout lu. J'étais presque scandalisée...*
- L.P. : *Mais c'était grave de lire un livre à l'index, à ce moment-là ?*
- F.M. : *C'était très grave... Il fallait aller s'en confesser.*
- L.P. : *L'avez-vous fait ?*
- F.M. : *J'ai dû le faire, parce que dans ce temps-là, on était strict. Oui. Les personnes qui lisaient des romans, c'était des personnes perdues. Perdues comme les femmes fardées...*
- L.P. : *Elles étaient perdues comme les fardées. Les fardées, les romans, ça allait tout ensemble. Vous vous êtes donc confessée d'avoir lu un livre à l'index ?*
- F.M. : *Oui, oui, et j'en ai lu, après, plusieurs...*
- L.P. : *Alors, vous étiez arrangée comme ça ?*
- F.M. : *J'aimais assez ça, lire, que...*
- L.P. : *Un livre à l'index, une confession... et vous alliez recommencer tout de suite après ?*
- F.M. : *Bien, quand j'avais l'occasion...*

* * *

- L.P. : *Mme Maher, il faut que je vous pose une question délicate. Quand vous vous êtes mariée, est-ce que vous saviez ce que c'était, le mariage ?*
- F.M. : *Bien oui... Plus ou moins... Vous savez, étant élevés à la campagne, on voyait faire les animaux. Ça nous donnait à peu près une idée de ce qui pouvait se passer...*

- L.P. : *Mais autrement, on n'en parlait pas ?*
- F.M. : Pas du tout. Les femmes enceintes, dans les veillées, par exemple, ça se parlait tout bas.
- L.P. : *Ça aussi, c'était à l'index ?*
- F.M. : Il ne fallait pas parler de ça. On n'en parlait pas avec nos parents non plus.
- L.P. : *Est-ce que, vous qui vivez maintenant une autre époque, où les choses ne se font plus du tout de la même façon, est-ce que vous pensez que c'est mieux maintenant ou à ce moment-là ?*
- F.M. : Il y a du pour et du contre. C'est peut-être un peu trop aujourd'hui. Parce que moi, je ne regrette rien de ma jeunesse. Je trouve que ma jeunesse a été merveilleuse. Aujourd'hui, je trouve beaucoup de jeunes... je les plains.
- L.P. : *Pourquoi ?*
- F.M. : Parce qu'ils ne savent pas... Ils veulent faire quelque chose, mais ils n'ont pas l'air de savoir où ils s'en vont.
- L.P. : *Cette espèce d'insécurité, quoi ?...*
- F.M. : Ils veulent changer le système, mais avec quoi ?
- L.P. : *Est-ce que vous vous intéressez maintenant à la politique ?*
- F.M. : Je m'intéresse à tout : la politique, les arts, l'enseignement...
- L.P. : *C'est parce qu'il y a eu une époque... Lorsque vous aviez vingt ans, une femme ne s'occupait pas de politique ?*
- F.M. : C'était juste les hommes. Mais moi, je parlais politique avec mon mari. Mon mari a voyagé plusieurs années, et puis quand on s'est mariés, en 1911, ç'a été l'année... quand Bourassa a commencé.
- L.P. : *L'autre... L'autre Bourassa...*
- F.M. : Henri Bourassa. *Le Devoir* était sorti en 1910. Alors, mon mari s'est abonné et il a pris la politique de Bourassa. Il était nationaliste. Alors, on ne pouvait pas parler politique avec nos voisins, qui étaient des rouges et des bleus. On était nationalistes.
- L.P. : *Est-ce que vous l'êtes restée, vous ?*
- F.M. : Je suis comme les autres. Des fois, je donne mon opinion, mais je ne devrais pas la donner.
- L.P. : *Pourquoi pas ?*
- F.M. : Parce qu'il y a bien des choses que je n'approuve pas aujourd'hui.
- L.P. : *Mais ça ne vous empêche pas de le dire.*
- F.M. : Oui... Des fois, je donne mon opinion...

* * *

- L.P. : *Est-ce que vous avez été une femme qui a eu du mal à se faire au changement ? C'est-à-dire depuis que vous êtes arrivée à Montréal... Quand êtes-vous arrivée à Montréal ?*

- F.M. : En 1922.
- L.P. : *Depuis 1922, je ne sais pas si je vais me tromper, mais il a dû y avoir l'arrivée de la radio. Le téléphone... est-ce que c'était avant 22 ou après ?*
- F.M. : Ça devait être avant, parce qu'on avait un téléphone. Seulement, les radios sont arrivées dans ce temps-là à peu près. On avait une petite radio à cristal.
- L.P. : *On avait un truc dans l'oreille...*
- F.M. : On avait des écouteurs.
- L.P. : *Et une petite aiguille sur l'aimant pour trouver le poste...*
- F.M. : Oui, oui. Et à mesure que ça s'améliorait, mon mari, ce qu'il y avait de nouveau, il l'achetait. Comme les réfrigérateurs... On a demeuré dans la « petite patrie » de Claude Jasmin, dans ce bout-là, et puis là, c'était les passeurs de glace : glace en bas, glace en haut... toutes ces choses-là. Et puis ensuite, il y avait les Italiens...
- L.P. : *Les glaciers, moi j'ai connu ça aussi. Ce que je n'aimais pas, c'était d'aller vider le seau d'eau. Il y avait un seau d'eau, car il fallait bien que ça coule quelque part, cette glace-là !*
- F.M. : Bien oui, il y avait un récipient dans le bas.
- L.P. : *Et des fois, ça renversait...*
- F.M. : Oui, des fois, ça renversait si on oubliait, et c'était pas drôle... Assez souvent, on laissait ça sur la galerie en arrière, cette glacière-là.
- L.P. : *À l'extérieur ?*
- F.M. : À l'extérieur.
- L.P. : *Et l'hiver, le réfrigérateur, c'était le balcon...*
- F.M. : C'était le balcon. On mettait des boîtes...
- L.P. : *Est-ce que vous vous souvenez de ce qu'a été votre réaction, lorsque vous avez vu la télévision pour la première fois, vous ?*
- F.M. : Je ne peux pas dire. Au fur et à mesure que les choses changeaient, je changeais moi aussi. Mes filles avaient été à l'école et les garçons aussi. On avait fait instruire ça, tout ce monde-là...
- L.P. : *Vous en avez eu combien d'enfants ?*
- F.M. : Dix, Madame.
- L.P. : *Pour une fille qui ne connaissait pas trop ce que c'était, le mariage !...*
- F.M. : Je l'ai appris. L'année que je me suis mariée, j'ai été en pension dans une famille, parce que dans les Cantons de l'Est, à Warwick — c'était voisin d'Arthabaska, c'était un village manufacturier —, les loyers étaient rares. Donc, mon mari m'avait loué une chambre chez un cultivateur qui demeurait dans le village et qui avait une belle grande maison avec une galerie tout le tour.

Alors, cet été-là, je n'ai rien fait. Ça m'a pris du temps à faire une femme, vous savez !

L.P. : *Combien de temps, Mme Maher ?*

F.M. : Quand j'ai commencé à avoir un logis, j'avais déjà deux enfants. Un de deux ans et un d'un an. Là, je ne savais pas laver, je ne savais pas coudre, je ne savais rien, Madame. Je n'avais jamais aimé le travail de maison. J'aurais aimé mieux voyager, lire, écrire, ces choses-là...

L.P. : *Vous avez dû être malheureuse de faire ce travail-là durant toute votre vie ?*

F.M. : Je n'étais pas malheureuse de le faire, parce que j'aurais aimé tenir ma maison comme il faut. Je n'étais pas une personne pour courir après la poussière, mais j'aimais bien que ce soit propre. Seulement, je commençais mon lavage le matin et je finissais à quatre heures de l'après-midi...

L.P. : *Et ça, les femmes qui savent laver ne font pas ça comme ça... ?*

F.M. : Non. J'ai appris après, à mesure. Alors, j'ai appris à coudre. Puis j'ai fait toute ma couture. J'avais cinq filles, six filles... J'en ai une qui est morte à vingt ans. Elle s'est noyée. J'ai eu une épreuve ! Et puis j'ai fait des robes de noces, des robes de fiançailles, j'ai fait des costumes à mes filles dans les habits de mon mari. J'ai cousu comme une vraie modiste. Ça faisait très bien !

L.P. : *Si vous aviez fait la vie que vous vouliez faire, vous auriez probablement été une tout autre femme ? Vous auriez été une femme qui aurait voulu écrire, lire, voyager ?*

F.M. : Mais mon mari me disait souvent : « Toi, tu es chanceuse de ne pas avoir les moyens. Si j'avais été riche, tu te serais perdue ! »

L.P. : *Vous vous seriez libérée. C'est pas tout à fait perdue, ça ! Croyez-vous à cela, la libération de la femme ?*

F.M. : Je n'y crois pas, parce que les hommes ne voudront jamais...

L.P. : *Et vous croyez qu'il faut attendre qu'ils soient d'accord ?*

F.M. : Non, non, que les femmes fassent quelque chose. Elles ont déjà gagné quelque chose. Mais un homme n'acceptera jamais que la femme lui soit égale ou supérieure...

L.P. : *Pourquoi ?*

F.M. : Parce que c'est un homme ! Mon mari était pas mal supérieur.

L.P. : *En tous les cas, vous lui avez laissé penser ça toute sa vie...*

F.M. : Bien, savez-vous, mon tempérament... J'étais gênée. Alors, je n'étais pas capable d'extérioriser mes sentiments, et lui, il n'était pas gêné du tout, c'était tout le contraire de moi. Alors, moi, je l'admirais parce que j'aurais aimé être comme ça.

L.P. : *Alors, les femmes ne seront jamais les égales des hommes, parce que les hommes ne voudront jamais ?*

- F.M. : D'abord, les sexes ne sont pas pareils... Les femmes ne pensent pas comme les hommes. On peut penser la même chose, mais on la pense différemment.
- L.P. : *C'est tant mieux !*
- F.M. : Faut rester comme ça, aussi !
- L.P. : *Vous ne pensez pas que si on pense deux choses différentes, ça peut être deux choses égales ?*
- F.M. : Oui, quant à l'égalité. Il n'y a pas plus de femmes supérieures aux hommes...
- L.P. : *Chut !*
- F.M. : Je n'ai pas dit toutes, j'ai dit quelques-unes. Il y a des grands hommes qui ne seraient pas devenus, peut-être, les grands hommes qu'ils sont aujourd'hui, s'ils n'avaient pas eu de femmes pour les aider... Trouvez-vous ?
- L.P. : *Ah oui ! On commence à avoir de grandes femmes aussi.*
- F.M. : On commence à avoir des femmes qui ont du bon sens.
- L.P. : *Vous êtes contente de voir ça ?*
- F.M. : Je suis contente. Ça me fait plaisir.
- L.P. : *Vous aurez vu ça, au moins !*
- F.M. : J'aurai vu ça, au moins, parce que je suis toutes les choses nouvelles qui arrivent.
- L.P. : *Merci beaucoup, Mme Maher.*

Annexe 2

Généalogie

François-Xavier Morvan Virginie Cardin	François-Xavier Morvan	Florentine Morvan
Louis Potvin Agathe Cardin	Marie Potvin	

Jean-Baptiste Maher Félicité Cartier	Delphis Maher	Upton Maher
Benjamin Lachapelle Marguerite Chapdelaine	Josephte Lachapelle	

Florentine Morvan	Gustave Maher Madeleine Maher Jean Maher Paul Maher Jeannine Maher Jacques Maher Andrée Maher Monique Maher Françoise Maher Pierrette Maher
Upton Maher	

	Jacques Maher Diane Sénécal	Philippe Maher
Gustave Maher	Renée Maher André Mercure	Éric Mercure Elsa Mercure
Annette Champoux	Marie-José Maher Pierre Boutin	
	Jean-Pierre Maher Martine Cuggia	Véronique Maher Jean-François Maher
	Sylvie Maher Jean Lamarre	Alexandre Lamarre Geneviève Lamarre
<hr/>		
	Jeannine Baril Réjean Lefrançois	Marc-Antoine Lefrançois
Madeleine Maher	Marie-Claire Baril	Yanick Robinson
Benoit Baril	Frantz Robinson Jean-Guy Michaud	Katerine Baril
	Hélène Baril Serge Daoust	Virginie Daoust Félix Daoust
	Geneviève Baril André Panaccio	Valérie Panaccio Benoit Panaccio Andréanne Panaccio

Jean Maher	Claude Maher	Julie Gamache Maher
	Louise Gamache	
	Lucie Maher	Maudé Bussièrès
	Philippe Bussièrès	
Camille Malouin	Martine Maher	Émèlie Bussièrès Alexis Bussièrès
	Léon Bussièrès	
	Charles Maher	
	Francine Émond	
	Louis Maher	
	Michel Maher	
	Benoît Maher	
Paule Maher		
Frédéric Maher		
<hr/>		
Paul Maher	Nicole Maher	Mélanie Lemonde Catherine Lemonde
	Francine Maher Yves Lemonde	
Louise Lafontaine	Danielle Maher	Mathieu Lenis Véronique Lenis
	Jacques Lenis	
	Évelyne Maher	
	Georges Gauthier	
	Marie-Andrée Maher	
	Bertrand Laporte	
<hr/>		
Andrée Maher	François Tanguay	Jean-François Tanguay Marie-Noëlle Tanguay
	Louise Rousse	
Raymond Tanguay	Bernard Tanguay	
	Anné Tanguay	
	Sylvain Bergeron	
	Isabelle Tanguay	

Monique Maher
Raymond Gagnon

Chantal Gagnon
Pierre Gagnon
Dominique Gagnon
Pascale Gagnon

Pierrette Maher
Robert Benoit

Julie Benoit
Martin Benoit
Simon Benoit

L'auteur a 10 enfants, 34 petits-enfants, 25 arrière-petits-enfants.

Table des matières

Préface, par <i>Pierrette Maher Benoit</i>	7
Remerciements	10
Chapitre 1 — Les lieux	11
Chapitre 2 — La vie à la ferme	27
Chapitre 3 — Les rangs et leurs habitants	45
Chapitre 4 — Ma famille, les voisins, les veilleux, les passants	67
Chapitre 5 — Souvenirs d'enfance	91
Chapitre 6 — La famille Upton Maher	109
Chapitre 7 — Jeune fille et professeur	129
Chapitre 8 — Mon mariage	153
Chapitre 9 — Un rêve se réalise : la vie à Montréal	195
Chapitre 10 — L'âge d'or	217
Annexe 1 — Entrevue : émission <i>Appelez-moi Lise</i> à la télévision de Radio-Canada, 9 avril 1975	227
Annexe 2 — Généalogie	235

